124ᵉ mille

PIERRE BENOIT

ERROMANGO

ROMAN



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

ERROMANGO

DU MÊME AUTEUR

Diadumène, poèmes.
Kœnigsmark, roman.
L'Atlantide, roman.
Pour Don Carlos, roman.
Les Suppliantes, poèmes.
Le Lac Salé, roman.
La Chaussée des Géants, roman.
L'Oublié, roman.
Mademoiselle de la Ferté, roman.
La Châtelaine du Liban, roman.
Le Puits de Jacob, roman.
Alberte, roman.
Le Roi Lépreux, roman.
Axelle, roman.

A PARAITRE

Le Soleil de Minuit, roman.
Monsieur de la Ferté, roman.

P I E R R E   B E N O I T

ERROMANGO

ROMAN

> Et maintenant, pendant que j'écris, il me revient, comme une lueur, que je n'ai jamais su le nom de famille de celle qui fut mon amie...
>
> Edgar POE.



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

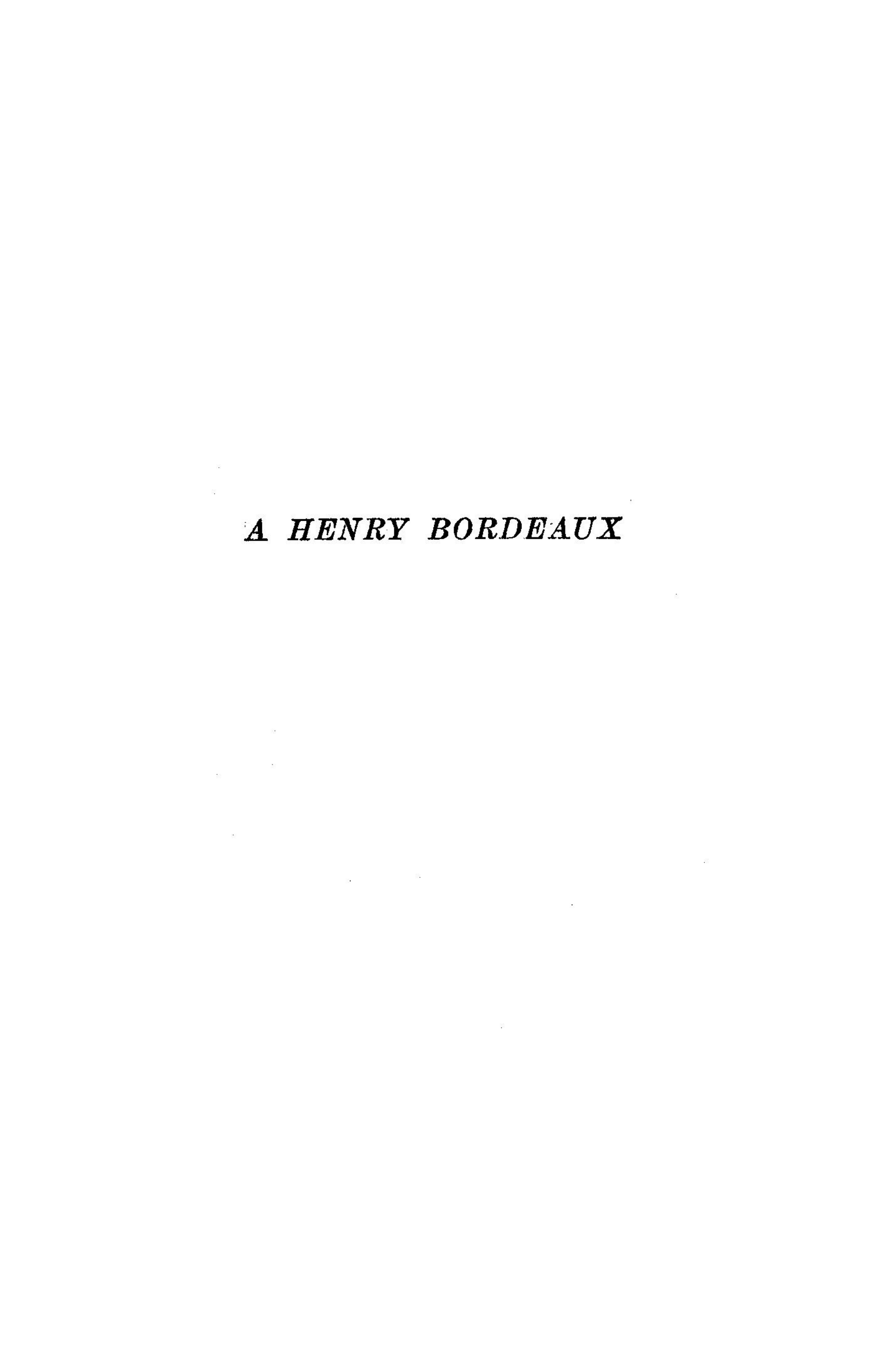
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

300 exemplaires sur Hollande Van Gelder
numérotés de **1** à **300**,

675 exemplaires sur vergé pur fil VINCENT MONTGOLFIER
numérotés de **1** à **675**.

L'édition originale a été tirée sur alfa "Mousse"
des Papeteries Navarre.



A HENRY BORDEAUX

I

— Un whisky, n'est-ce pas? dit Fabre.

Les trois hommes qui se trouvaient avec lui sous la véranda acquiescèrent. Deux d'entre eux étaient les officiers du cargo *Myosotis* qu'on apercevait, par-dessus les cocotiers de la plage tout proche, à un mille en mer. Pour ce voyage, le *Myosotis* était pourvu de deux commandants. L'un transmettait le service à l'autre. Aux Nouvelles-Hébrides, en raison des difficultés de la navigation, la coutume veut que le capitaine qui s'en va accomplisse sa dernière traversée avec le capitaine qui lui succède, à moins, bien entendu, que celui-ci ne possède déjà une connaissance suffisante de l'archipel.

Fabre emplit leurs verres, moitié whisky, moitié soda. Il emplit également le verre de Sullivan, un Australien de Brisbane, représentant la Société qui venait de vendre au groupe financier qui dépêchait Fabre la plantation de Pil-

barra, sise à Erromango, dans la partie méridionale de l'île. Après six ans passés à la plantation, Sullivan rentrait définitivement à Brisbane par le *Myosotis*. Fabre, débarqué le matin, prenait sa place. Ainsi, des quatre personnages que le hasard réunissait ce jour-là, deux arrivaient aux îles pour la première fois; les deux autres les quittaient, sans en paraître affligés outremesure.

Fabre était le plus jeune des quatre. Il était aussi le seul qui fût mis avec quelque recherche. Son vêtement de chantoung écru ne sortait certainement pas d'un vulgaire bazar. Fabre le portait avec aisance, bien qu'il n'eût jamais encore été habillé de la sorte. L'Australie, d'où il venait, ne tolère pas les effets blancs. Elle ne veut pas avoir l'air d'une colonie.

Sullivan, de dix ans environ plus âgé, devait avoir dépassé la quarantaine. Visiblement éprouvé par le climat, il était demeuré néanmoins un gaillard capable de vous servir un fort mauvais coup de poing. Sa veste, dont il s'était débarrassé pour déjeuner, pendait derrière lui, accrochée à l'un des portants de la véranda. Les manches de sa chemise de cellular, coupées plus haut que le coude, laissaient voir les avant-bras, tatoués d'emblèmes maçonniques. Quant aux marins, leurs habits fripés ne donnaient qu'une piètre idée des moyens du bord. Le capitaine Magdalena, atteint aujourd'hui par la limite d'âge, avait couru, trente années du-

rant, les mers du Pacifique Sud. Le *Myosotis*, qu'il commandait depuis douze ans, appartenait à la *Compagnie des Comptoirs Calédoniens*, dont le siège est à Nouméa, avec succursales à Auckland, Hobart-Town, Sydney, Brisbane, Port-Sandwich et Suva. C'était un cargo de seize cents tonneaux, ne payant guère de mine, mais solide, et parfaitement adapté à sa tâche. Il assurait le trafic entre les Nouvelles-Hébrides et l'Australie. On l'avait aménagé en navire mixte, c'est-à-dire qu'il était susceptible de transporter une douzaine de passagers. A lui seul, cahin-caha, il desservait l'archipel. Bon an, mal an, il accomplissait ses trois voyages. Les îles les plus importantes, Epi, Vaté, Mallicolo, recevaient régulièrement sa visite. Les autres îles le voyaient un voyage sur deux. Les plus sauvages et les moins riches, pas du tout. Erromango, cette année-ci, avait eu de la chance. Bien qu'on ne fût qu'en septembre, c'était la troisième fois que le cargo faisait son apparition devant l'île. En janvier, il avait jeté l'ancre dans la baie de Dillon; en mai, à Port-Narevin. Le matin du jour où commence ce récit, tant pour être agréable à Sullivan et à Fabre que pour permettre au nouveau commandant de se familiariser avec les mouillages les moins fréquentés, le capitaine Magdalena avait choisi comme escale la baie de Pilbarra. On appareillerait le même jour, au coucher du soleil, pour Norfolk et Sydney. En attendant, les deux officiers avaient accepté l'invitation que leur avaient adressée de

concert Sullivan et Fabre, et ils étaient venus déjeuner à la plantation.

— Pour quelle heure avez-vous commandé la chaloupe, Simler? demanda Magdalena.

— Pour cinq heures.

Fabre tira sa montre.

— Trois heures à peine. Vous avez le temps.

— Tant mieux! dit Magdalena.

Il s'enfonça béatement dans son fauteuil d'osier, qui gémit sous le poids. Le capitaine Magdalena était de petite taille. Mais il avait pris du ventre en vieillissant, beaucoup de ventre.

— Simler!

— Monsieur Magdalena?

— Simler, mon garçon, qu'avez-vous à vous agiter de la sorte? Vous finirez par me ficher mal au cœur. Est-ce qu'il y a quelque chose?

— Oui, Monsieur Magdalena. Quelque chose qui ne me convient pas.

Le capitaine Simler pouvait être du même âge que Sullivan, dont il avait à peu près la carrure. Autant on rencontrait de placidité chez le vieux Magdalena, autant son successeur paraissait nerveux, tourmenté.

— Qu'est-ce qui vous donne de l'inquiétude?

Simler ne répondit pas. Il était allé à l'autre bout de la véranda. De là, il regardait le *Myosotis*.

— Impossible de distinguer, maugréa-t-il.

Excusez-moi, messieurs, je n'en ai que pour une minute.

L'escalier de la véranda comptait dix marches. Simler en avait déjà descendu la moitié quand, brusquement, Sullivan le rappela.

— Votre casque, bon Dieu! A-t-on idée!... Si vous ne voyez pas le soleil, lui vous voit.

Simler obéit, prit son casque. Puis, à enjambées rapides, il se dirigea vers la plage qui, en contre-bas, à une centaine de mètres du bungalow, déroulait son ruban jaune, sous les arbres écrasés de chaleur.

Sullivan se frappa le front de l'index.

— Dites donc, père Magdalena, votre successeur, on dirait qu'il est de ces types que les îles rendent timbrés dès le premier jour. Pendant le déjeuner, il n'est pas resté un instant en place. Est-ce qu'il a peur que les Canaques le lui mangent, son *Myosotis?*

Le sourire débonnaire du capitaine s'accentua.

— Ne faites pas attention, Monsieur Sullivan. Le sentiment de la responsabilité, la première fois qu'on commande, vous comprenez!... Et débuter par une tournée aux Hébrides, où rien ne se goupille comme ailleurs! Mais ça lui passera. Pour le moment, c'est vrai qu'il a l'imagination farcie d'un tas d'histoires. Tenez, il vit dans l'obsession perpétuelle des cyclones. Pour peu que le baromètre pique une tête...

— Les cyclones? Vous l'avez rassuré, je pense? Vous lui avez dit que ce n'était pas la

saison? Par exemple, lorsqu'il reviendra dans ces parages, — ce sera vers février, je suppose?

— Oui, fin janvier, commencement de février.

— Eh bien, alors, il aura à ouvrir l'œil, et le bon, hein, papa?

— Tout de même, qu'est-ce qu'il peut bien regarder avec cette obstination! fit le capitaine, qui s'était redressé, de façon à apercevoir la silhouette de Simler, toujours immobile sur la plage. Je parie que c'est encore le chargement qui le préoccupe. Déjà, ce matin, j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire accepter votre invitation. Il voulait rester à bord, à surveiller l'arrimage.

— Du chargement, dit Sullivan, intéressé, vous en avez pris beaucoup, à Erromango?

— Eh! pas mal : environ cent quarante tonnes, rien que pour le coprah.

— Cent quarante tonnes de coprah! Je vous crois, ce n'est pas mal. Et sur ce chiffre, je suis certain que Bliss et Cross n'alignent pas plus de cinquante tonnes. Tout le reste vient de Jeffries, hein?

Le capitaine Magdalena consulta un carnet graisseux.

— Il y a exactement trente tonnes à MM. Bliss et Cross, et cent dix à M. Jeffries.

Cent dix tonnes! fit Sullivan. L'animal! voyez-moi ça. Tenez, père Magdalena, je vais vous prédire quelque chose : Avant deux ans, votre Compagnie aura été obligée de remplacer ce pauvre vieux sabot de *Myosotis*, rien que

pour conserver la clientèle de Jeffries, du train où il marche.

— Je ne sais pas ce qu'on verra d'ici deux ans, bougonna le capitaine, qui n'aimait pas à entendre railler son bateau. Pour l'instant, je peux vous dire, moi, une chose qui n'est pas une prédiction, mais une certitude : malgré tout son coprah, c'est un bel ours, Jeffries.

Sullivan s'esclaffa :

— Vraiment? Vous avez fini par remarquer cela, depuis douze ans que vous le connaissez! Et que vous a-t-il fait, aujourd'hui, mon Dieu?

— Il savait que c'était mon dernier voyage. Il aurait pu...

— C'est cela : venir vous embrasser à bord, avec un bouquet de fleurs, et un compliment peut-être?... Vous êtes admirable, Magdalena, admirable.

— On peut raconter ce qu'on veut de MM. Bliss et Cross, poursuivit le capitaine, qui commençait à se fâcher. Eux, du moins, il sont polis. Tandis que votre Jeffries...

— Ah! ah! ah! fit Sullivan, dont la joie ne connaissait plus de bornes. Elle est bien bonne. *Mon Jeffries!* Quelqu'un avec qui je n'ai pas, en six ans, échangé six paroles! Tenez, papa Magdalena, je vous adore. Un autre whisky, hein? Ça vaudra mieux que de discuter qui a le plus les usages du beau monde, de Bliss et Cross ou de Jeffries. La politesse à Erromango! Sacré farceur, vous avez donc juré de me faire mourir de rire?

Pas une fois, Fabre n'était intervenu dans cette discussion. Assis à l'écart, devant une petite table, il semblait absorbé par l'examen d'un dossier qu'il annotait, de temps à autre. Interrompant sa lecture, il avait aussi, quelques instants plus tôt, ouvert son stylographe et écrit une lettre. Lorsque Sullivan et le capitaine en étaient venus à prononcer les noms de Cross, de Bliss et de Jeffries, il avait relevé la tête, et paru sur le point de poser une question. En fin de compte, il avait persévéré dans son mustisme.

— Non, merci, dit-il sèchement à Sullivan qui s'avançait vers lui, verre et bouteille en mains.

Celui-ci haussa les épaules, et n'insista pas.

— Ah! dit-il, revenant vers Magdalena, voilà enfin Monsieur Simler. Alors, ce brave *Myosotis*, il ne s'est pas encore envolé?

Simler était en train de gravir l'escalier, beaucoup moins vite qu'il ne l'avait descendu tout à l'heure.

— Eh bien? questionna Magdalena.

— Eh bien, capitaine, dit l'autre, s'épongeant le front, c'est ce que je craignais.

— Qu'y a-t-il?

— Le chargement est terminé. Il n'y a plus un chaland au flanc du bateau. Et malgré cela, la cale n'est pas encore refermée. Voyez : on aperçoit d'ici, contre les palans, la bâche et les planches de fermeture. J'avais pourtant donné l'ordre formel...

— Là! là! fit Magdalena. Voyons, mon petit, ça a-t-il le sens commun de vous mettre dans

des états pareils. La cale n'est pas refermée, et puis après? Ne vaut-il pas mieux qu'elle prenne un peu l'air, elle aussi?

— Fort bien, dit Simler, rageur. Qu'elle prenne l'air! Et puis, qu'un grain survienne, que la pluie se mette à tomber sur nos sacs de coprah, et dans huit jours, le temps de la fermentation, nous prenons feu en plein Pacifique. Pour mes débuts, je ne tiens pas à...

— Allons, allons, calmez-vous! dit à son tour Sullivan. Et écoutez-moi bien. D'abord, aux îles, il ne faut jamais courir comme vous venez de le faire. A quoi ça sert? On a tout son temps. Eviter également de se mettre en colère : ça ne sert à rien non plus. Il faut marcher lentement, parler sans élever la voix. C'est à la fois plus sain et plus gentil. Compris? Ensuite, il vous faudra apprendre à distinguer la saison des pluies de la saison sèche. Nous sommes en ce moment, pour un bon mois encore, dans la saison sèche. Donnez-vous la peine de regarder le ciel. D'où voulez-vous qu'elle vienne, ce soir, la pluie qui mouillerait votre coprah? Enfin, s'il y avait un danger quelconque, est-ce que je ne serais pas le premier à me méfier? Je rentre avec vous à Sydney, pas vrai? Alors, est-ce que vous vous figurez que j'ai plus que vous envie de flamber en route?

Pour clore cette apostrophe, il versa à Simler une rasade de whisky. Puis, la bouteille toujours à la main, il se dirigea de nouveau vers Fabre, à qui il fit une révérence.

— Serai-je cette fois plus heureux avec son Excellence? demanda-t-il goguenard.

Fabre s'était levé.

Affectant d'ignorer la présence de Sullivan, il marcha vers Magdalena.

— Capitaine, dit-il, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, vous serez à Sydney avant la fin du mois, n'est-ce pas?

— S'il plaît à Dieu, répondit Magdalena.

— Pouvez-vous me rendre un service?

Il lui tendait la lettre qu'il venait d'écrire.

— Il s'agit de remettre en mains propres ceci au Directeur de ma Société. L'adresse est sur l'enveloppe.

— Je le ferai volontiers, dit le capitaine.

Il y eut un silence. Fabre, visiblement, s'attendait à ce qu'une question lui fût posée par l'un des assistants. Mais tous se taisaient. Simler avait recommencé à surveiller son navire. Magdalena tournait et retournait l'enveloppe entre ses gros doigts. Quant à Sullivan, les mains dans les poches, il se promenait de long en large, en sifflotant.

— Je n'ai aucune raison de cacher ce que contient cette lettre, dit Fabre, désappointé. J'y mets mon Directeur au courant de l'état dans lequel j'ai trouvé la plantation en arrivant ici, et, par la même occasion, j'élève la protestation la plus formelle...

— Encore! fit Sullivan.

Il tendit les bras au ciel, et les laissa retomber, en un geste de comique lassitude.

— Monsieur, dit Fabre, le foudroyant du regard, c'est au capitaine Magdalena que je parle.

— Bon! C'est donc à lui également que je parlerai, répliqua Sullivan, et à M. Simler aussi. Messieurs, je vous demande pardon. Avant de nous mettre à table, nous avions pourtant convenu, M. Fabre et moi, de ne pas vous importuner avec nos petits démêlés. Il m'y oblige. Je vous expliquerai donc...

— Si vous le permettez, c'est moi qui leur expliquerai.

— A votre aise. Parlez. Mon tour viendra ensuite.

— Non. Parlez le premier.

— Voyons, voyons, il s'agit de s'entendre, dit Sullivan. Je fais ce qu'on veut, moi. Alors, je commence? Eh bien, Messieurs, voici l'affaire, en deux mots. M. Fabre, ici présent, se plaint d'avoir trouvé la plantation en moins bon état qu'il ne s'y attendait. Remarquez d'abord qu'en droit sa réclamation est inopérante. Il y a quatre mois que l'acte de vente a été passé, en bonne et due forme, d'après un inventaire dressé contradictoirement par votre serviteur, pour le compte de ma Société, et un nommé M. Barnett, venu tout exprès, pour le compte de la Société de M. Fabre. Tout cela est-il exact?

— Je ne le conteste pas, dit Fabre.

— Alors?

— Alors, ma protestation porte sur le contraste scandaleux que j'ai dû constater, au cours d'une inspection qui m'a pris ma matinée d'aujourd'hui et ne m'a pas encore permis de tout voir, — sur le contraste scandaleux, dis-je, qui existe entre l'état des locaux tels que les présente l'inventaire, et tels qu'ils se présentent dans la réalité.

— Ça ne me regarde pas, répliqua Sullivan. Ce n'est pas une contestation de Société à Société. C'est une affaire entre vous et vos patrons. Arrangez-vous avec M. Barnett. Moi, je suis en règle. A mon tour, d'ailleurs, s'il vous plaît. Vous avez fait intervenir le capitaine Magdalena. Eh bien, je m'en rapporte à lui. Il est depuis douze ans aux Hébrides. Il connaît toutes les plantations, celles d'Anatom comme celles de Tanna, celles de Santo comme celles de Pentecôte. Là, capitaine, la main sur le cœur, est-ce qu'il est dans l'archipel beaucoup de domaine mieux tenus, plus agréables à habiter que celui de Pilbarra?

— Le fait est..., commença Magdalena.

Fabre lui coupa violemment la parole.

— Capitaine, s'écria-t-il, capitaine, je vous en prie, écoutez-moi. Le voici, ce fameux inventaire. Jetez-y un coup d'œil, au hasard. Vous verrez, vous conviendrez... Un exemple entre cent. *Page 3*, je lis, vous lisez : *1 séchoir à coprah, 1 plate-forme-séchoir avec hangar*. On aperçoit d'ici la plate-forme Mais. le hangar, où est-il?

— Le voilà, dit Sullivan. Il vous crève les yeux.

— Un hangar, çà, un hangar! Quelques piquets fichés dans le sol, sans toiture!

— Je vais vous dire. Nous sommes à la saison sèche, et...

— Non, non. Continuons. Tenez, un peu plus loin : *4 grands docks, 1 moyen, 3 petits, 1 sous-véranda.* Où est-elle, la véranda?

— Même réponse, fit Sullivan, imperturbable. Laissez-moi achever, que diable! Les toitures des bâtiments annexes sont faites, aux îles, de branchages de pandanus. Elles ne servent à rien pendant la saison sèche. On les rétablit au moment des pluies.

— Il est vrai que c'est la coutume, constata Magdalena.

— Bien, bien. Plus loin, je lis : *1 lavoir.* Il est joli, le lavoir. Il n'y a pas d'eau.

— Il y en aura quand il pleuvra. Et alors, vous vous plaindrez d'en avoir trop. Pour l'instant, la lessive se fait au ruisseau qui coule à deux pas d'ici, ce qui vous vaudra à chaque repas, si vous savez styler votre boy annamite, quantité d'excellent cresson.

— Et la maison elle-même! cria Fabre, qui ne se contenait plus.

— Oh! pour ce qui est de la maison, dit Sullivan, je vous conseille de vous lamenter. La plus belle maison d'Erromango. Je voudrais bien savoir ce que vous trouvez à lui reprocher.

— Il y a, sur l'inventaire, *entièrement meu-*

blée. Et quand on voit à quoi cela correspond...

— A quoi cela correspond? Vous êtes vraiment extraordinaire, Monsieur Fabre, Messieurs répondez-moi, je vous prie. Vous venez de déjeuner ici. Vous êtes-vous aperçu d'un manque quelconque, mobilier ou vaisselle? Non, n'est-ce pas? Tout était correct. Expliquez à Monsieur que ce n'est pas là quelque chose de si ordinaire sous ces latitudes. Entrez, si vous voulez. Visitez les chambres. Vous ne trouverez certes pas du luxe, mais de bons meubles, propres, et qui ont fait leurs preuves. De bons lits avec leurs moustiquaires, de bonnes chaises, de bons placards, une baignoire, une glacière. Et puis, il y a tout de même moi, qui aurai vécu ici six ans, et qui suis la preuve que quelqu'un, qui n'est ni le Pape, ni le prince de Galles, peut y vivre aussi, sans trop de dommages. Non, voyez-vous, monsieur Fabre, si vous avez à vous en prendre à quelqu'un...

— Vous allez voir que ce sera à moi, dit Fabre, avec un rire amer.

— Mais oui, jeune homme, riposta Sullivan, sur un ton plein tout à la foi de bonhomie et de véhémence, à vous, et pas à d'autres. Oh! je sais, vous n'êtes qu'à moitié répréhensible. C'est moins votre faute que la faute des illusions que vous avez apportées dans vos bagages. C'est si facile à comprendre. On lit sur un acte de vente : maison d'habitation, dépendances. Et immédiatement on imagine une belle villa, comme on en voit dans les endroits chics de la

baie de Sydney. Et le reste à l'avenant, hein? Dame! la réalité est autre. Vous ne serez ni le premier ni le dernier à débarquer aux îles avec ces idées-là. L'essentiel est de n'avoir pas trop de peine à s'en défaire. Quant à moi, s'il est un souhait que je forme à votre intention, en vous quittant, c'est que vous vous rendiez compte le plus tôt possible qu'une seule chose ici a de l'importance, la bonne humeur.

Le vieux Magdalena approuva de la tête.

— C'est la vérité même. Il a raison, n'est-ce pas, Simler?

Le nouveau capitaine eut un sourire triste.

— Oh! là-dessus, monsieur Magdalena, il ne m'est pas encore permis d'avoir un avis. N'oubliez pas que j'arrive, moi aussi.

Cette réponse eut le don de ressusciter l'agitation de Fabre.

— Vous dites bien, nous sommes tous deux dans le même cas, monsieur Simler. Mais vous, du moins, vous avez sur moi un avantage. Oui, quelqu'un auprès de vous, qui vous guide, vous conseille, qui ne partira que lorsque vous commencerez à y voir clair. Tandis que moi... Messieurs, je m'excuse de gâter, par mes récriminations, les instants où j'ai le plaisir, où j'ai l'honneur de vous avoir chez moi. D'ordinaire, je ne suis pas un trouble-fête. Mais enfin, je voudrais que l'on se mît une seconde à ma place. Monsieur Sullivan, j'en appelle à votre bonne foi. Je ne discute plus l'état des lieux. Je veux bien admettre que j'ai pu m'illusionner. Tout de

même, je suis obligé de reparler de notre contrat. Il contient une clause dont il me semble difficile de contester le sens. Relisez l'article 23 : « *Le délégué de la Société qui a acquis le domaine de Pilbarra trouvera sur place M. Sullivan, administrateur de ce domaine. M. Sullivan sera tenu de se mettre à la disposition du dit délégué pour tous les détails relatifs à son installation*, etc... » C'est écrit, cela, monsieur Sullivan. Qu'en dites-vous, capitaine?

— Evidemment, dit Magdalena. Pour être écrit, c'est écrit.

— Eh bien, fit Sullivan, est-ce que ce matin, dès votre arrivée, je n'ai pas...

— Monsieur Sullivan, dit Fabre sur un ton de reproche, soyez sincère : pouvais-je penser que vous repartiriez ce soir même?

— Vous auriez dû en avoir la certitude, rien qu'en songeant à la façon dont sont assurées les communications avec cette île. Le *Myosotis* est le seul navire qui s'y arrête. Encore ne passe-t-il que tous les quatre mois. Vous ne pouvez cependant pas exiger que je retarde mon départ jusqu'à son prochain voyage?

Fabre baissa la tête. Le capitaine Magdalena, dont il excitait la commisération, tenta d'intervenir en sa faveur.

— Bien sûr, fit-il, bien sûr. Néanmoins, Sullivan, souffrez, hum! que je vous le dise en toute franchise, l'article en question me paraît très net. Or, ce n'est pas en un seul jour que

M. Fabre peut être mis au courant, n'est-ce pas? Dans ces conditions...

— Dans ces conditions? répéta Sullivan, qui se mit à regarder le vieillard de travers.

— Dans ces conditions, je propose, hum! je suis d'avis... Oh! nul ne songe, bien entendu, à vous demander d'attendre le retour du *Myosotis*. Mais il y a quelquefois des navires qui ne passent pas loin d'ici. Tenez, justement, l'autre jour, à Port-Vila, on parlait de la prochaine venue d'un bateau hollandais, qui va chercher du nickel à Nouméa. Il vous serait facile...

Sullivan s'était croisé les bras :

— Vous en avez de bonnes, père Magdalena, de vraiment bonnes.

Il poursuivit, s'animant lui aussi peu à peu.

— Ah! ça, messieurs, est-ce que vous ne trouveriez pas juste qu'on s'occupât de temps en temps du point de vue de ce brave Sullivan? Je n'avais certes pas l'intention de vous ennuyer en vous entretenant de ma situation personnelle. M'y voilà contraint. Ecoutez-moi donc. Il y a six ans que je suis à Erromango. La Société qui m'y a envoyé est en liquidation. Une lettre arrivée ce matin par le *Myosotis*, m'informe que le traité qui nous lie sera dénoncé le 1er octobre. A partir de cette date, débrouille-toi, mon petit. Je ne suis pas un saint. Malgré la sympathie que m'inspire M. Fabre, et le regret très réel que j'éprouve à le laisser seul, je n'ai ni le goût, ni d'ailleurs les moyens de rester ici, dans le but unique de tenir jusqu'au bout un engagement

pris par une Société qui ne me paie même plus. Voilà. Si quelqu'un réprouve ma conduite, je serais curieux de l'entendre me le dire en face.

Tous se turent. Le soleil déclinant commençait à teindre de rose le plancher de la véranda. Le grand corps de Sullivan s'était un peu courbé. Rompant avec l'émotion qui paraissait sur le point de s'emparer de lui, il saisit une nouvelle bouteille de whisky et se mit à emplir les verres à la ronde. Arrivé à Fabre, il eut comme une hésitation. Ils échangèrent un bref regard. Ce fut le jeune homme qui, spontanément, tendit son verre.

Ils burent tous les quatre en silence. Puis, le capitaine Magdalena demanda l'heure.

— Cinq heures moins le quart, dit Simler.

— La chaloupe sera bientôt là, murmura Fabre.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner à bord? lui demanda Magdalena, après avoir parlé bas à l'autre capitaine.

— Je croyais que vous partiez vers six heures.

— Nous pouvons retarder. Nous serions si heureux...

Une seconde, Fabre fut sur le point d'accepter. Et soudain, il songea à ce que serait son retour, dans la nuit, sa solitude plus poignante encore. Il n'osa pas.

— Je vous remercie. Mais, pour le premier soir, je crois qu'il vaut mieux...

Ni Simler, ni Magdalena n'insistèrent. Ils avaient compris.

Leurs yeux à tous étaient maintenant fixés sur le *Myosotis*. La fumée qui sortait de la cheminée du vieux cargo se faisait plus pressée, plus noire. Deux ou trois pirogues tournaient autour de lui : des indigènes venus pour vendre à l'équipage des bananes et des mangues. Le ciel et la mer étaient devenus d'un blanc laiteux, avec des traînées d'or et de turquoise.

— Voilà la chaloupe, dit Simler.

— Vous n'êtes pas si pressés que cela, objecta Fabre.

— Oh! nous pouvons sans difficulté rester encore un petit moment, fit Magdalena. Et vos bagages, monsieur Sullivan?

— Fini! Tout est embarqué depuis ce matin. Je n'aime pas m'embarrasser de colis. Vous voyez, avec moi, rien qu'une petite valise.

Fabre se raidit, essaya de surmonter l'angoisse dont il se sentait envahir. Une petite valise! Elles vous glacent déjà le cœur, ces phrases des départs, toujours les mêmes, dans une gare d'Australie ou d'Europe. Que dire de leur horreur lorsqu'elles résonnent sur la plage d'une île perdue, — la plage d'Erromango!

— Une dernière tournée, messieurs, proposa-t-il d'une pauvre voix enjouée. D'ailleurs, c'est l'heure de l'apéritif. J'ai là quelques marques françaises. Monsieur Sullivan, vous qui êtes un connaisseur...

— Je crois qu'il est préférable de s'en tenir au whisky. Aux îles, vous savez, on a intérêt à éviter les mélanges, dit Sullivan.

Le son de sa voix frappa Fabre. Elle avait perdu sa jovialité. A mesure que l'heure de partir approchait, Sullivan, lui aussi, devenait sombre.

— Avez-vous tout ce qu'il faut? demanda-t-il. Je ne sais pas pourquoi je pose cette question, car ce matin j'ai vu arriver votre matériel. Félicitations! Quand tout ça sera en place, c'est un véritable palais que vous aurez.

— Oui, dit Fabre doucement. Je crois que, tout compte fait, j'aurais tort de récriminer. Par exemple, j'ai une requête à vous adresser. Employez les derniers instants que nous avons à passer ensemble à me renseigner un peu sur l'île. Tâchez de me faire profiter de votre expérience. Par ma faute, nous avons gâché la majeure partie de la journée en discussions stériles.

Sullivan se passa la main sur le front.

— Vous voulez que je vous parle d'Erromango? dit-il lentement, je veux bien essayer. A quel point de vue? Le climat, sans doute? En toute franchise, il n'y a pas trop à se plaindre. L'île est saine.

Fabre ne dit rien. Il se borna à jeter à la dérobée un regard sur son interlocuteur. Il vit le teint blême, les chairs flasques des joues, les prunelles agrandies par l'auréole brune de la bile. Et, presque en même temps, derrière Sullivan, l'île toute entière surgit comme un décor de théâtre. Elle étageait dans le ciel ses montagnes bizarrement déchiquetées, hérissées d'une végé-

tation extravagante, et dont les cimes se perdaient parmi des flots de maléfiques vapeurs.

— C'est encore la saison sèche? ne put-il s'empêcher de demander.

— Oui, fit Sullivan, rêveur. C'est encore la saison sèche.

Fabre se taisait, et Sullivan cherchait quelque chose à lui dire. Mais quoi? Lorsque nous connaissons trop bien un pays, tout de lui finit par nous paraître naturel, banal, inutile à raconter.

— Peut-être serait-il bon que je vous parle aussi un peu des indigènes, reprit-il cependant avec effort. Ils ont très mauvaise réputation. Il ne faut rien exagérer. C'est ici à peu près comme partout, aux Hébrides. Deux catégories. D'abord, ceux de la côte. Des malins! Le temps est loin où l'on pouvait les mettre dedans sur le prix d'un poulet ou d'une carabine. Paresseux et voleurs, c'est entendu. Mais enfin, on peut vivre sans avoir d'histoires avec eux. Je n'en ai jamais eu. Vous n'en aurez pas non plus. Et puis, il y a les autres, ceux de là-haut.

Son doigt, tendu vers l'intérieur de l'île, désignait les montagnes fuligineuses qui escaladaient le ciel.

— Dame! ceux-là, inutile de vous cacher la vérité, ils sont restés cannibales, comme pères et mères. Mais on a encore moins d'ennuis de leur fait, si l'on ne va pas les embêter chez eux, puisque, d'eux-mêmes, ils ne descendent jamais jusqu'à la mer. On a raconté sur eux beaucoup de bêtises. Comme à Santo, comme à Ambrym,

on a parlé d'une race de pygmées, aux mains et aux pieds griffus, et qui dansent la nuit, au clair de lune, sur le bord des cratères des volcans éteints. Des blagues, encore une fois. Au fond, personne ne connaît bien l'intérieur d'Erromango. Non, en vérité, de même qu'il n'y a pas grand chose à redouter du climat, il n'y a pas grand chose non plus à redouter des indigènes. A présent, en ce qui concerne la main-d'œuvre...

Fabre l'arrêta d'un geste.

— C'est une question qui ne se posera pour moi que plus tard, je vous l'ai dit.

Sullivan ne parvint pas à cacher tout à fait sa surprise.

— Ecoutez, fit-il en hésitant, je ne voudrais pas être indiscret. Mais ce matin, j'ai vu débarquer quatre béliers, une quinzaine de brebis. Cela confirmerait ce que m'avait laissé entendre M. Barnett.

— Que vous avait-il laissé entendre?

— Que vous venez ici pour l'élevage des moutons.

— Eh bien?

Sullivan haussa les épaules.

— Ce serait une folie, vous pouvez m'en croire. Jamais le mouton ne s'acclimatera aux Hébrides. Les chèvres, oui. Les bœufs, à la rigueur. Mais le mouton, impossible. C'est trop humide.

Fabre eut un sourire.

— J'espère, d'ici un ou deux ans, vous avoir fourni l'occasion de changer d'avis.

Sullivan secoua la tête.

— Tant mieux pour vous, si je me trompe, dit-il.

Ils gardèrent de nouveau le silence. Puis on entendit la voix timide de Simler.

— Messieurs, il y a déjà un bon quart d'heure que la chaloupe a accosté.

— Encore quelques minutes, supplia Fabre.

— Descendez à la plage, Simler, et dites aux matelots que nous n'allons plus tarder, ordonna Magdalena.

Il faisait encore grand jour, mais on sentait la nuit embusquée au-dessus d'Erromango, et prête à fondre tout d'un coup.

Fabre comprit qu'il devait se hâter.

— Et puis? N'avez-vous plus rien à me dire?

— Je ne crois pas.

— Les Européens de l'île? Tout à l'heure, quand vous causiez avec le capitaine, il m'a semblé que vous citiez des noms.

— Oui, appuya Magdalena. Il ne me paraît pas indifférent pour M. Fabre de savoir...

Ils regardèrent tous deux Sullivan. Mais lui-même, absorbé dans une soudaine et muette contemplation, paraissait vouloir d'un dernier regard embrasser toute l'île. Seules les couleurs, qui se modifiaient avec une incroyable rapidité, donnaient en cet instant l'impression d'être douées de vie. Tout le reste de la nature s'était

fait immobile, dans l'attente du coucher du soleil. Il déclinait à l'horizon. Un silence anxieux régnait sous la ramée. Les cocotiers s'étaient arrêtés de balancer leurs grandes palmes. L'alizé lui-même s'était tu. Le bruit du ressac contre les roches frangeantes persistait encore, mais considérablement adouci.

— Vous hésitez, dit Fabre, non sans âpreté. Tout à l'heure vous étiez plus loquace.

Sullivan sortit de sa rêverie.

— Je réfléchissais, dit-il d'une voix étrange. C'est la vérité. J'étais perplexe. Comprenez-moi bien. J'ai vécu ici avec un principe : ne pas m'occuper des autres; ne jamais faire de potins. J'aurais voulu y rester fidèle jusqu'au bout. Mais je me sens des devoirs envers vous, et tout de même, dans votre intérêt, il vaut peut-être mieux que vous soyez au courant de certaines choses. Oh! ne vous attendez pas à des révélations sensationnelles. Ce sont moins des renseignements que j'ai à vous donner que des conseils, qu'un conseil. Voyez le moins possible les gens de l'île. Avec Jeffries, ce ne vous sera pas malaisé.

— Qui est Jeffries?

— L'un des deux blancs établis à Erromango, votre voisin le plus proche. Regardez, à l'Est, ce petit promontoire. C'est le cap Pilbarra, d'où votre plantation a tiré son nom, et qui la borne, de ce côté. Après le cap, il y a un bout de plage, qui n'appartient à personne; puis vient, à trois milles environ, la baie de Longstal, du nom de

la plantation de Jeffries, — une belle plantation. De Jeffries lui-même, inutile de vous occuper davantage. Vous ne l'apercevrez que par hasard. Ce n'est pas la peine de lui faire une visite : il ne vous la rendra pas, pour le motif très simple qu'il aura commencé par ne pas vous recevoir. Et d'un. Quant à l'autre blanc, c'est, bien entendu, le pasteur presbytérien, le Révérend Gibbson.

— Où habite-t-il?

— Sur la côte orientale, tout à fait au nord, dans la baie Polenia, après la baie de Cook. Lorsque le temps sera établi beau fixe, prenez votre canot à pétrole, et offrez-vous la promenade. Allez causer un moment avec lui. Je vous recommande ça à titre de distraction, parce que pratiquement vous n'en retirerez aucun avantage. Il fut un temps où le Révérend Gibbson, à Erromango, était évêque et roi. On ne pouvait remuer le petit doigt sans son autorisation. Aujourd'hui, il est à peu près gâteux, soit dit sans blesser vos convictions. Vous êtes presbytérien, je suppose?

— Non, catholique. Mais je ne pratique pas.

— Catholique? J'aurais dû y penser, avec un nom comme le vôtre. A l'époque de la splendeur du Révérend Gibbson, cela aurait pu vous attirer des désagréments. Aujourd'hui, aucune importance. Il n'est plus qu'un vieux ramolli. Allez le voir, n'y allez pas, à votre choix. Jeffries Gibbson, voilà! C'est tout.

— Je croyais, dit Fabre, vous avoir entendu prononcer deux autres noms.

— Ceux de Bliss et Cross? C'est vrai. Peste, vous avez le goût des inventaires exacts. Si je ne vous ai pas parlé de Bliss et Cross, c'est qu'ils n'habitent pas l'île. Il est bon néanmoins que vous sachiez à quoi vous en tenir à leur sujet, car, tels que je les connais, vous ne tarderez pas à voir une belle petite goélette jeter l'ancre dans la baie de Pilbarra. Ce seront MM. Bliss et Cross, esquires, qui viendront vous présenter leurs hommages. Car, pour ce qui est d'être polis, ils sont polis, hein, capitaine?

Magdalena devint rouge comme un coq.

— Je n'ai pas à prendre la défense de ces Messieurs. J'ai dit et je répète que M. Jeffries est un ours, un malotru. Et ce ne sont pas les conseils que vous venez de donner à son propos à M. Fabre qui infirmeront ma manière de voir, je pense.

— Et qui sont MM. Bliss et Cross? demanda Fabre, qui poursuivait son enquête avec obstination.

— Qui sont-ils? fit Sullivan.

Il cracha à terre.

— Des « peigneurs de plages ». Vous ne connaissez pas cette expression? Elle est fort courante dans les mers du Sud. Je suis content d'avoir eu l'occasion de vous l'apprendre, car ce n'est pas sur MM. Bliss et Cross qu'il faut compter pour vous enseigner sa signification. Les peigneurs de plage sont les gens qui, ayant

fini de bien faire dans les autres parties du monde, sont venus aux îles, et non, je vous prie de le croire, avec l'intention de s'y amender. La plus honnête de leurs opérations commerciales consiste à payer leur coprah aux indigènes, quand ils le paient, avec de l'alcool et des fusils. Ajouterais-je qu'ils n'ont qu'un respect modéré pour l'existence de ceux qui les gênent, même quand ils n'ont pas affaire à de vulgaires Canaques. Lâches, d'ailleurs, ainsi qu'il convient, comme des crabes de terre. Voilà, assez ressemblante, l'aimable catégorie à laquelle appartiennent ces deux gentlemen. Mais, je vous l'ai déjà dit, ils n'habitent pas ici. Le siège de leur trafic est dans l'île de Tanna. Ils n'ont à Erromango qu'un comptoir, qu'ils visitent à peu près chaque mois. Il est probable qu'ils avanceront la date de leur venue quand ils sauront votre arrivée. Ils voudront causer avec vous, savoir, comme on dit, ce que vous avez dans le ventre. Accueillez-les, offrez-leur du whisky, évitez de leur confier le secret de votre cachette à livres sterling, écoutez-les se répandre en protestations auxquelles il vous sera loisible de ne pas croire un traître mot. Puis, au revoir, ou mieux, adieu. Vous en aurez terminé avec les gens de l'île. Ne vous occupez plus que de vos moutons et de votre plaisir. Jouez-vous vos airs préférés sur le gramophone. Chassez le cochon sauvage et le pigeon vert. Pêchez. Buvez frais. Et attendez la fin de votre séjour ici avec la même patience, la même confiance que moi. Sur

ce, père Magdalena, nous pourrions peut-être nous rendre à la plage. Simler doit commencer à se faire un sang de vinaigre.

Depuis un instant, le capitaine se démenait dans son fauteuil. C'était moins la crainte de faire attendre Simler que les paroles de Sullivan qui le portait à ce degré d'excitation.

— Un mot, s'il vous plaît, dit-il enfin. Je ne prétends pas connaître comme vous les choses de l'île. Je n'ai aucun parti pris. Mais enfin, quel est notre but, Monsieur Sullivan? Renseigner M. Fabre de notre mieux, n'est-ce pas? Or, laissez-moi vous assurer qu'à vous entendre, on croirait que ce sont MM. Cross et Bliss qui ont fait passer le goût du pain à ce pauvre Jenkins.

— Jenkins? interrogea Fabre.

Sullivan, lui, riait de bon cœur.

— Sacré père Magdalena! Il est terrible! Je dois vous dire, Monsieur Fabre, que l'an passé, à Noël, le *Myosotis* était mouillé devant Tanna. MM. Cross et Bliss, qui ont toutes les attentions, apportèrent à bord un pudding splendide, pour le *Christmas* du Capitaine. Quel beau sentiment que la reconnaissance!

— Oui, dit Magdalena, raillez! Mais expliquez donc à M. Fabre qui était Jenkins.

— On fera de son mieux. Jenkins était l'associé de Bliss et Cross, et une aussi belle fripouille qu'eux, n'est-ce pas, capitaine? Mais ne disons pas de mal des morts. Donc, Jenkins, entre autres flibustes, s'occupait de recrutement, c'est-à-dire qu'il s'évertuait à débaucher les Canaques

des plantations, les miens, ceux de Jeffries, ceux du Révérend Gibbson même. Un beau matin, ne voilà-t-il pas qu'il s'amène en baleinière dans une petite crique, un endroit bien dissimulé, devant la plantation de Jeffries. Il manœuvre pour accoster. Juste à ce moment, qu'est-ce qui sort, de derrière un bouquet de palétuviers? Jeffries en personne, avec son Winchester, qui ne le quitte guère. La conversation s'engage : « Eh! bonjour, Monsieur Jeffries. — Bonjour, Monsieur Jenkins. — Beau temps, hein? — Oui, pas mal. — Et que faites-vous sur la plage, de si bonne heure, Monsieur Jeffries? — Voyez, dit Jeffries en lui montrant sa carabine, je lis ma Bible. » Là-dessus, Jenkins n'insiste pas, et se met à prendre le large. Mais, moins d'une semaine plus tard, le voilà de nouveau devant une autre crique de la même plantation. Jeffries sort, avec le même Winchester, d'une touffe de palétuviers toute semblable. Le même dialogue recommence : « Bonjour, Monsieur Jeffries. — Bonjour, Monsieur Jenkins. — Toujours en conversation avec le Créateur, alors? — Oui, et figurez-vous qu'il venait de me faire une confidence tout à fait curieuse. — Que vous disait-il donc, Monsieur Jeffries? — Il me disait : « Je le regrette pour ce cher M. Jenkins, mais prévenez-le qu'une fois ça peut passer; deux, à la rigueur; seulement qu'à la troisième... » — Très curieux, en effet. Au revoir, Monsieur Jeffries. » Voilà l'histoire, telle que l'a racontée Jenkins à un certain M. Grosvenor, planteur à Anatom,

quinze jours avant d'être retrouvé, au fond de sa chaloupe échouée à un mille d'ici, avec deux balles dans la tête. On ne peut pas dire qu'il n'avait pas été prévenu. A présent, il avait beaucoup d'ennemis parmi les indigènes. Aux îles, vous savez, lorsqu'il s'agit d'expliquer une mort, on a presque toujours à sa disposition trois ou quatre hypothèses, toutes aussi plausibles les unes que les autres. Pour ma part, bien entendu, j'aurais une tendance à admettre...

— Oui, dit le capitaine ironiquement, que Jenkins était allé faire une promenade en barque du côté de Longstal, à seule fin de se loger dans le crâne deux balles de Winchester.

— Là! là! fit Sullivan, voilà qu'il recommence à se fâcher. C'est bouillant comme un jeune homme. Non, mon avis, évidemment, est que le Dieu de Jeffries a dû dire deux mots à cette chère canaille de Jenkins. Il n'en reste pas moins que je n'aime pas cette histoire, parce qu'elle est de nature à jeter un jour fâcheux, un jour faux sur Erromango. Croyez-moi, Monsieur Fabre, l'île est tranquille. Que le trio Cross-Jenkins-Bliss ait été réduit à un duo, et que les survivants soient avec Jeffries sur le pied de guerre, cela ne nous regarde pas, hein? Cela ne doit changer en rien notre opinion sur ces deux Messieurs. Pour ce qui est de Jeffries...

— Un petit saint, vous verrez! ricana le capitaine.

Sullivan haussa les épaules. Sa voix s'était faite sérieuse, grave même.

— Je répète : pour ce qui est de Jeffries, il faut essayer de le comprendre. Je sais bien que ce mot est ridicule, à propos de quelqu'un qui ne se sera jamais confié à personne. Ecoutez-moi, cependant. Il y a trente ans qu'il est à Erromango. On l'y a toujours connu. L'île est sa seule passion. Il a été marié. Sa femme est morte depuis une dizaine d'années. Elle est enterrée ici. L'a-t-il aimée? Je n'en sais rien. Pas autant, à coup sûr, que son île. Il ne vit que pour elle. S'il le pouvait, il l'entourerait de fils de fer, de pièces d'artillerie. Dans l'impossibilité où il est de le faire, il se contente de haïr tous ceux qui viennent à Erromango, et lui rappellent ainsi qu'il n'en est pas le seul propriétaire. Voilà pourquoi j'ai commencé par vous avertir que vous n'auriez en aucune circonstance à compter sur sa sympathie, pas plus que je n'y ai compté moi-même. L'histoire de Jenkins, loin de nuire à mon opinion, lui apporte, au contraire, l'appui des faits.

— Et, demanda encore Fabre, qui mettait dans chacune de ses questions une sorte d'ardeur anxieuse, ni MM. Cross et Bliss, ni le pasteur ne sont mariés?

— Oh! oh! fit Sullivan, voilà une préoccupation qui démontrerait, mieux que votre nom, que vous êtes bien d'origine française. Hélas! faites-vous une raison. Il n'y a pas de femmes, ici. De même que Jeffries, le Révérend Gibbson est veuf. Quant à MM. Cross et Bliss, il leur a peut-être été donné d'exercer leur puissance

de séduction sur des dames canaques, mais ils n'en ont jusqu'à présent entraîné aucune dans les liens sacrés du mariage. L'île est saine, je le maintiens. De là cependant à songer à y installer une blonde miss rougissante!... Non, voyez-vous, s'il y avait quelque jour par hasard un drame à Erromango, je serais fort étonné qu'il fût d'essence passionnelle.

Non sans regret, le capitaine Magdalena venait de se décider à abandonner son rocking.

— Il est l'heure.

— Laissez-moi, dit Sullivan, jeter un dernier coup d'œil sur la maison. Un endroit où l'on a passé six années de sa sacrée vie, ce n'est pas rien, tout de même. C'est égal, qui m'aurait dit que le jour du départ, je ressentirais quelque chose qui ressemble, ma parole, à de l'émotion!

Escorté par ses deux compagnons, il fit le tour du bungalow. Le boy de Fabre était en train de ranger, dans les armoires, sur les étagères, des bouteilles, des boîtes de conserves qu'il retirait d'énormes caisses. Il était aidé dans sa besogne par un indigène d'une vingtaine d'années : un sourire d'enfant, une stature d'hercule.

— Gabriel, appela Sullivan, viens ici.

Le jeune homme obéit, mais sans hâte obséquieuse. Il se tint devant eux, souriant toujours. Il avait les reins ceints d'une cotonnade bleu sombre, ramagée de blanc. Le reste du corps était nu. Mais les chevilles de bronze s'ornaient de bracelets de fibres vertes, et les cheveux,

moins crêpus que ceux des autres indigènes, disparaissaient presque sous un diadème de feuillage.

— Voilà ton nouveau maître. Il faudra qu'il soit content de toi.

Gabriel s'inclina, continuant de sourire. Sullivan dit à Fabre :

— Traitez-le bien. Vous aurez vite fait d'apprécier les services qu'il peut vous rendre. Gabriel n'est pas un Canaque comme les autres. Il est fils d'un chef de Lifou, la plus grande des îles Loyauté. On dit que les gens de Lifou ont dans les veines du sang maori, et je suis porté à le croire. Gabriel connaît la plupart des idiomes des Nouvelles-Hébrides. Il n'a pas son pareil pour pêcher la langouste et abattre au vol un pigeon vert. Un plus gros gibier ne l'embarrasserait pas davantage. Vous pouvez lui laisser toujours un fusil entre les mains. Il n'en fera pas mauvais usage. Au contraire. Adieu, Gabriel.

Ils passèrent dans une pièce dont l'Annamite avait achevé l'installation.

— Oh! mais, c'est transformé, dit Sullivan avec un sifflement d'admiration. Un palais, je disais bien, tout à l'heure! Des livres, des rideaux! Un gramophone! Et de la meilleure marque, je m'y connais. Celui qui vous a conseillé d'apporter un gramophone n'était pas un imbécile. C'est ici la meilleure distraction, pour ne pas dire la seule. Le mien s'est détraqué il y a huit mois. Pas moyen de le rafistoler. Si

j'avais dû rester, j'en aurais commandé un autre. Est-ce que vous avez beaucoup de disques?

— Une centaine.

Sullivan était allé vers un placard, l'avait ouvert.

— J'en avais moi-même à peu près autant. Les voici. Permettez-moi de vous les laisser. Oh! ne me remerciez pas. Ce sont tous de vieilles rengaines. Et la plupart sont bien abîmés. Ils ont servi, vous savez! Les nuits sont longues, aux îles. S'il vous arrive d'en utiliser un, vous ne vous impatienterez pas trop, à entendre le pauvre air tout cassé, tout éraillé, qui en sortira. Vous vous bornerez à dire avec un sourire : « En voilà un que ce brave Sullivan a dû faire tourner plus d'une fois, quand il était triste ».

— Merci, murmura Fabre, la gorge serrée.

Sullivan demeura un instant immobile. Puis, à son tour, brièvement :

— Allons-nous-en, dit-il.

En silence, ils descendirent vers la plage. Ils retrouvèrent Simler qui, nerveux, allait et venait, devant la baleinière.

— Ce n'est pas trop tôt.

— Merci pour le déjeuner, dit Magdalena. Vous n'avez pas d'autre commission, en plus de la lettre?

— La lettre? dit Fabre. Ah! oui, c'est vrai. Rendez-la-moi.

Il la déchira en petits, tous petits morceaux,

que les vagues vinrent, les unes après les autres, happer sur le sable luisant. Les palmes des cocotiers, au-dessus de leurs têtes, s'étaient remises à se balancer. Le bruit du ressac augmentait de force. A la place où le soleil avait disparu, le ciel avait des tons de pierreries mortes.

— Allons, adieu. Et bonne chance.

Fabre serra leurs mains.

— Au revoir, dit-il au capitaine Simler.



Quelques minutes plus tard, lorsque Fabre fut de nouveau sous la véranda, et qu'il chercha à apercevoir une dernière fois le *Myosotis*, il n'y put réussir. Dans l'intervalle, la nuit était complètement tombée. En outre, une espèce de brouillard de chaleur voilait la mer, et cachait jusqu'aux feux de position du navire.

Le boy vint lui annoncer que son dîner était servi dans la salle à manger.

— Je n'ai pas faim, dit-il.

Il avait soif, surtout, étrangement soif. Lui qui pendant les vingt-six jours de la traversée avait étonné par sa sobriété le capitaine Magdalena, il avait bu aujourd'hui plusieurs whiskys. Il avait encore envie d'en boire un. Il donna l'ordre à l'Annamite de le lui servir.

— Apporte aussi un photophore.

Le boy revint bientôt, avec les bouteilles et la lumière demandées.

— Ça va. Je n'ai plus besoin de toi.

Le boy parti, Fabre constata qu'il n'avait pas eu une très bonne idée en se faisant apporter ce photophore. Il l'avait réclamé, parce que l'obscurité lui avait paru soudain peser sur son cœur d'un poids odieux, insupportable. Maintenant, par la faute de cette clarté arrondie autour de lui, le reste du monde extérieur plongeait dans des ténèbres mille fois plus opaques. Il perçut le vol mou et précipité d'une chauve-souris. Le trouble qui l'assiégeait était encore plus désagréable que celui sous lequel il avait fléchi tout à l'heure. Il lui semblait que cette lampe le désignait à des hordes d'ennemis invisibles. Il se sentait comme au centre d'une cloche lumineuse autour de laquelle aurait tourné sans fin une sarabande de harpies. Il éteignit le photophore. Un lambeau de ciel étoilé réapparut.

Fabre se mit à rire, et son rire avait un je ne sais quoi de sonore, de bien portant, qui le rassura.

Il songea aux événements de la journée.

— Allons, se dit-il, somme toute, il n'y a pas lieu d'être trop mécontent.

Que pouvait-il, en effet, exiger de plus pour le moment? N'était-il pas installé, chez lui? Son destin actuel n'était-il pas celui-là même qu'il souhaitait depuis trois ans? Il avait le droit d'établir un bilan raisonnable de ses espérances, puisqu'il était en mesure de les réaliser. Dès

le lendemain, il allait pouvoir se mettre à l'œuvre. Par quoi commencerait-il?... Or, à présent que cette minute attendue depuis si longtemps était arrivée, voilà que Fabre se trouvait en présence d'un obstacle singulier. Il avait beau s'efforcer de maintenir sa pensée dans les voies où il était habitué à la guider sans peine, il n'y parvenait plus. On eût dit qu'elle était devenue subitement un animal rétif, quelque chèvre capricieuse qui délaisserait le sentier accoutumé pour gambader dans les taillis environnants. Avec des « *Voyons! Voyons!* », des « *De quoi s'agit-il?* », des « *Où en étais-je?* », il essaya de faire réintégrer le droit chemin à la vagabonde. Peine perdue! Il était obligé de s'avouer qu'un élément venait de surgir, dont il n'avait pas eu encore l'occasion de mesurer l'importance.

C'était l'île. Occupé toute la journée de ses querelles d'affaires avec Sullivan, il ne lui avait guère prêté attention. Maintenant, elle prenait sa revanche. Fabre eut l'impression d'un duel qui s'engageait. A mesure que ses yeux se faisaient au manque de lumière, il la voyait, implacable, menaçante, sortir de l'ombre. Les masses confuses de sa végétation et de ses montagnes le dominaient, formaient comme un puits au fond duquel il aurait été descendu, puis abandonné. Ce qu'il voyait n'était rien à côté de ce qu'il ressentait. L'île paraissait vivre d'une effrayante vie rudimentaire. Semblable au ronflement d'une chaudière dont l'eau est sur le

point d'entrer en ébullition, il s'imaginait percevoir le bouillonnement des innombrables existences au milieu desquelles il était comme submergé. Ses artères battaient, et il entendait aussi, battant à leur unisson, l'ascension et la descente de l'immense sève qui animait ces millions d'arbres géants, de plantes fabuleuses. Elle allait et venait, des infimes radicelles perdues dans les profondeurs spongieuses et noires, jusqu'aux altitudes des frondaisons qui forment comme une plaine étalée sous les étoiles. La vie minérale de l'île lui semblait participer également à cette sombre effervescence. Il croyait entendre le sol gronder. Il se l'imaginait parcouru en tous sens de canaux en proie au va-et-vient tumultueux des laves incandescentes. Au-dessus de la mer, le brouillard qui s'était dissipé laissait voir un louche ciel couleur lie de vin. Du côté des montagnes, il fallait lever la tête pour le distinguer, très haut, tout découpé en dents de scie par les arêtes rocheuses. Au flanc obscur des mornes, deux, trois points rouges se mirent à clignoter. C'étaient des feux qu'on venait d'allumer. Des hommes étaient là, et quels hommes! Pouvait-on songer sans frémir à ce voisinage! Ainsi, tandis que Fabre était ici, dans sa maison, avec son gramophone, ses revues scientifiques, son carnet de chèques, tout son attirail perfectionné de citoyen du vingtième siècle, des êtres plus sauvages, plus arriérés que ceux de l'âge de pierre, à quelques kilomètres à peine, se pressaient autour de ces feux dans l'attente

de Dieu sait quel horrible festin. Incapable de supporter davantage la vue des hideux foyers, il voulut rallumer le photophore. Il était en train de fouiller ses poches pour retrouver son briquet, lorsque brusquement son front se couvrit de sueur.

De la mer montait un son lugubre, quelque chose de frémissant comme une plainte, de déchirant comme un adieu. La sirène du *Myosotis!* On eût dit qu'elle n'allait plus jamais s'arrêter. Par trois fois, elle retentit. Lorsque le dernier écho réveillé par elle fut mort, Fabre sentit autour de lui un silence comme il n'en avait nulle part encore connu. Alors, seulement alors, il comprit qu'il était seul.

— Erromango! murmura-t-il.

Et ce mot qu'il avait cru prononcer à voix basse résonna d'une façon si imprévue, si particulière, que Fabre, en cette minute, n'eût consenti pour rien au monde à le répéter.

II

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, Fabre se demanda s'il était bien toujours à Erromango. Tout se liguait pour le contraindre à en douter. Il ne s'était endormi que fort tard dans la nuit, après avoir attendu désespérément une aube qui ne s'était pas décidée à venir. Et voici que soudain il renaissait dans un univers différent. Sa fenêtre s'ouvrait sur une féerie d'or et de verdure. Des bruits pleins d'allégresse lui parvenaient : caquetements de poules et de pintades, chansons indigènes, vrombissements d'insectes passant et repassant comme de petites balles de métal luisant. Il sauta hors de son lit, et, presque aussitôt, *Spring of California,* un de ses fox-trott préférés, fut entonné sous la véranda par le gramophone. Les Annamites ont de ces attentions sournoises, et celui de Fabre savait que lorsque son maître s'éveillait au son de Spring of California, il était moins exigeant sur le service pour le reste de la journée.

Décidé à vérifier si cet enchantement inattendu n'était pas un leurre, Fabre s'habilla promptement et sortit. L'île lui apparut transfigurée. Il en éprouvait un saisissement indicible. Si, maintenant, il ne se trompait pas, c'était donc ses affres de la veille qui relevaient du domaine du cauchemar. Il fit deux ou trois fois le tour du bungalow, aspirant à pleins poumons l'air doux et parfumé. Mais enfin, qu'est-ce qui avait bien pu se passer? Tout était beau; tout était clair; tout était calme. Ces montagnes qui, hier soir, paraissaient vouloir l'écraser, avaient reculé à l'horizon, étaient devenues de bénignes collines. Ces arbres effrayants lui semblaient à cette heure ses meilleurs amis. Il avait envie de s'étendre sur le gazon, au pied de chacun d'eux.

Son déjeuner était servi. Il l'expédia de fort bonne humeur, dit quelques paroles aimables au boy, aux domestiques Canaques qui vaquaient en chantant à leurs occupations. Gabriel, qu'il réclama, était parti dès le petit jour à la pêche aux crustacés. Avec la pensée de l'apercevoir, Fabre se mit à descendre vers la mer. Des volées de perruches et de pigeons tournoyaient au-dessus des cocotiers. Les buissons, sur son chemin, étaient étoilés de larges fleurs rouges et blanches. D'autres, plus petites, plus compliquées, aux teintes d'une délicatesse infinie, mauves, gris-fumée, jonquille, se balançaient tout au long des grandes lianes pendantes. Rien ne subsistait des inquiétants fantômes de

la veille. Le soleil les avait dispersés, anéantis, vaporisés.

Arrivé à la plage, il s'allongea, à même le sable. L'océan s'étendait, désert, mais d'un tel azur que l'impression de solitude s'effaçait pour ne laisser subsister que celle d'une paix immense, au sein de laquelle on eût souhaité s'endormir. S'endormir! A peine éveillé, Fabre eût admis volontiers de se laisser déjà réenvahir par le sommeil. Tout l'y invitait : le murmure cadencé du ressac; le frémissement des grandes palmes, à la fois parasols et éventails, qui tissaient au-dessus de lui un vélum d'ombre merveilleuse; le tapis humide et moelleux du sable, parsemé de coquillages minuscules et éblouissants, pareils à autant de cabochons d'agathe, d'hyacinthe, de sardonyx... A travers les cils de ses paupières demi-closes, il apercevait, à droite, la côte de l'île, qui filait, rectiligne, vers le Nord. Point de plage. Le rivage disparaissait sous la retombée d'une végétation drue, épaisse, comme crépue, d'un vert tirant sur le bleu noir. Vers la gauche, de petites criques hérissées de rochers égayaient le paysage, que barrait, à une lieue environ, le cap Pilbarra, blanchi à sa base par un mince ourlet d'écume. Derrière ce cap, Fabre se souvint qu'il y avait la plantation de Jeffries. Eh bien? Et puis après? Quelle importance cela pouvait-il avoir? Elle l'ennuyait, à la fin, la pensée de ce Jeffries. Il n'avait qu'à suivre le conseil de Sullivan, qu'à rester chez lui. Dieu merci, il avait pu constater que Pilbara lui four-

nirait tout ce dont il avait besoin pour vivre à l'aise, à l'abri de tout souci, sans avoir autrement à se préoccuper de Longstal. Le temps qu'il avait à demeurer ici passerait vite, trop vite, peut-être... En cette minute, Fabre n'était pas loin de nier qu'il fût au monde un paradis comparable à Erromango. Ce nom ne l'effrayait plus. Il prit même du plaisir à le répéter, à voix haute, à plusieurs reprises. Dire que la nuit précédente!... Où pouvait-il, tout de même, avoir la tête! Le whisky, sans doute. Il n'y avait pas d'autre explication. Bon, c'était entendu, il ne boirait plus. Aussi bien n'y trouvait-il aucun agrément, n'est-ce pas? Il n'en avait agi ainsi que par politesse. Rien n'est plus curieux que la facilité avec laquelle on peut, lorsqu'on vient de se lever, prendre la résolution de ne plus jamais boire.

Ce jour-là, et les deux ou trois qui suivirent, Fabre les employa à son installation. Il procéda avec méthode, ayant retrouvé tout son équilibre. Des pressentiments fâcheux qui l'avaient assailli le premier soir, seule une certaine nervosité subsistait en lui, à l'heure indécise où le crépuscule s'abattant sur Erromango semblait bouleverser la valeur du paysage, en déplacer les lignes. Que cette transformation fût l'effet d'un trouble passager de ses sens, ou correspondît à quelque autre phénomène, Fabre se sentait de moins en moins ému par elle. Il escomptait comme très prochain l'instant où il n'y prêterait

plus attention. Il n'avait d'ailleurs pas bu un seul verre de whisky, et il ne puisait plus de réconfort que dans la satisfaction de se sentir, à trente-trois ans, maître de sa destinée. Il n'est plus bel orgueil, ni plus légitime, que celui des hommes qui se sont faits eux-mêmes. Fabre était de ce nombre. Erromango signifiait à ses yeux le couronnement de sa volonté et de sa persévérance. Après une défaillance bien compréhensible chez quelqu'un qui arrivait aux îles pour la première fois, il s'était ressaisi, il se félicitait qu'on l'eût envoyé dans celle-ci. Pour quelles fins, et à la suite de quelles circonstances? Le moment est venu sans doute d'en dire deux mots.

Le père de Fabre, Dunkerquois d'origine, tenait à bord d'un paquebot français le modeste emploi de cuisinier quand il vint pour la première fois en Australie. Ce fut pour y tomber malade. La fièvre typhoïde qui l'assaillit durant la traversée d'Adélaïde à Sydney exigea son débarquement et son hospitalisation dans cette dernière ville. Sa convalescence fut très longue. A sa sortie de l'hôpital, il épousa l'infirmière qui avait aidé à sa guérison. Il n'avait laissé en France ni biens, ni famille. Il accepta sans difficulté l'idée de n'y plus revenir.

Avant de se marier, ils avaient tous deux, avec beaucoup de sagesse, opéré le recensement de leurs ressources et décidé de leur emploi. Lui, bien que fort rangé, disposait d'à peine trois

mille francs d'économies. Il naviguait pourtant depuis douze ans. Mais on ne s'enrichissait pas plus vite, dans la marine, à cette époque qu'aujourd'hui. Elle, en quatre ans, avait réussi à mettre de côté une quinzaine de mille francs. Ils achetèrent une buvette, dans le quartier du port, près de *Circular-Quay*. Ils adjoignirent à ce commerce un petit restaurant pour les matelots et les dockers. Ce fut là que, l'année suivante, Fabre naquit. Son plus lointain souvenir restait celui d'un cheval à mécanique qu'on lui avait donné pour le cinquième anniversaire de sa naissance. Il pédalait majestueusement sur le trottoir, ne parvenant pas toujours à éviter les caisses vertes plantées de fusains qui égayaient le devant de la buvette.

Sa santé était alors assez peu robuste. Aussi, après une année passée à l'école du quartier, l'envoya-t-on dans un collège d'une petite ville des Montagnes Bleues, à quatre-vingt kilomètres de Sydney. Le prix de la pension était élevé, mais le commerce de son père marchait de la façon la plus satisfaisante, et ils parlaient déjà du jour où ils pourraient avoir, à *Rose Bay*, leur petit cottage. En attendant, il voulait que son fils fît de bonnes études. « Il sera ingénieur », proclamait-il, en passant sur la tête de l'enfant sa grosse main noircie au contact des fourneaux. Fabre, à huit ans, ignorait ce que ce mot pouvait signifier, et il était probable que son père ne le savait pas de façon beaucoup plus précise.

Il y avait trois années qu'il étudiait à sa pen-

sion des Montagnes Bleues lorsque, un matin, on l'appela au parloir. Une jeune femme vêtue de deuil l'y attendait. C'était sa mère, et Fabre comprit que son père était mort.

Il n'interrogea point. Dès cette époque, il redoutait plus que tout les questions inopportunes. Elle, de son côté, ne lui dit rien. Ce ne fut que plus tard qu'il apprit, et par d'autres, les circonstances douloureusement médiocres de cette mort : le matelot ivre qu'il faut expulser du bar, le retour sournois de la brute exaspérée, le coup de couteau dans le dos, puis le tumulte, et le meurtrier debout, hébété, et ne songeant même pas à fuir... Il y avait à peine une semaine que cela avait eu lieu. Ces huit jours avaient suffi à Mme Fabre pour tout régler, les obsèques du mort, leur sort à eux. Le restaurant venait d'être mis en vente. « Peut-être, si nous attendions un peu plus, en retirerions-nous davantage. Mais je ne peux me faire à la pensée de rouvrir moi-même cette porte. » Il l'écoutait gravement. S'il est une chose que nous n'oublions jamais, c'est la première fois qu'on s'adresse à nous sur le ton que l'on emploie avec les grandes personnes. Fabre comprit en cette minute qu'il avait cessé d'être un enfant. Dans le petit salon où on les avait laissés seuls, sa mère, tout en lui donnant ces détails, le déshabillait. Elle avait retiré d'une valise une paire de bottines, une culotte, une blouse, des chaussettes noires. Elle ne pleurait pas, mais ses mains tremblaient. Mme Fabre avait alors

trente-six ans. C'était une mince femme, au joli visage fatigué, et que le deuil émaciait encore.

A la fin de l'année, son fils quitta le collège pour entrer peu après dans une des écoles professionnelles de l'Etat de *New-South-Wales*. Elle avait porté à la banque le produit de la vente du restaurant, décidée à n'y point toucher, et à redemander à son ancien métier d'infirmière de les faire vivre. Le directeur de l'hôpital où elle avait connu son mari était toujours en place. Il ne l'avait vue partir qu'à regret. Il lui accorda sur-le-champ sa réintégration, et s'entremit pour faire obtenir une bourse au petit garçon. Sans doute en coûta-t-il à Fabre la nationalité de son père. Mais ce sont là, lorsqu'ils existent, scrupules de gens riches. Mme Fabre était allée au plus pressé. Des volontés de son mari, elle n'avait retenu que celle qu'il exprimait le plus souvent, la seule peut-être, et qui était de faire de leur fils un « ingénieur ». Ce fut à poursuivre ce but qu'elle consacra les dix années qu'elle vécut encore. Quand elle s'éteignit, vaincue par son dur labeur, elle laissait intact le petit pécule paternel, et Fabre n'avait plus que quelques mois d'études à accomplir pour se voir en possession du diplôme si chèrement acheté.

Ingénieur agronome de l'Université de Sydney, tel fut le titre en la possession duquel il fut mis à la fin de l'année scolaire. Un sens précoce des réalités lui avait fait choisir cette spécialisation. Presque tout, en Australie, se ramène à l'agri-

culture, et plus particulièrement, à l'élevage. Muni d'un diplôme attestant plusieurs années d'études orientées en ce sens, Fabre était certain de ne jamais manquer de travail. Déjà, il se voyait offrir des situations fort tentantes dans les centres d'élevage de l'intérieur. Il refusa. Il était ambitieux, et cette ambition lui commandait de ne pas se montrer satisfait à si bon compte. Il préféra sacrifier la moitié de l'argent laissé par sa mère. L'enseignement agronomique a la réputation d'être plus complet à Melbourne que partout ailleurs. Fabre se fit inscrire à l'Université de cette ville. Il y resta deux ans, pendant lesquels il ne gagna pas un schelling, mais, à son départ, il était titulaire de la médaille d'or, pour un mémoire sur la cachexie aqueuse des ovidés. Le président du jury, en lui remettant cette récompense, la plus haute, lui fit comprendre qu'elle était décernée à son érudition plutôt qu'à son esprit pratique. C'est la sécheresse qui est en Australie la pire ennemie du mouton, et non l'humidité, que l'on sache. « Patience, murmura Fabre. Ils verront bien. » Dès alors, il avait son idée.

De retour à Sydney, il n'eut que l'embarras du choix. Les grands éleveurs multipliaient leurs propositions les plus flatteuses. Fabre se décida pour le poste le plus éloigné, un domaine situé à quelque six jours d'étape du chemin de fer le plus rapproché. Et désireux de prendre d'abord du repos, il commença par exiger un

congé de trois mois. Ayant obtenu sans peine satisfaction, il s'installa à Sydney.

Il était content de lui. Il avait de l'argent, et la certitude de la réussite, puisqu'il en avait la volonté. Il désirait goûter aux joies de la vie, telles que se les imaginent ceux qui n'ont jamais eu encore que le nécessaire. Il éprouvait à leur endroit la frénésie âpre et fiévreuse des gens qui n'ont connu que la lutte, et que la lutte va bientôt reprendre. Il loua une villa dans un des coins les plus charmants de la baie merveilleuse, là où il avait entendu ses pauvres parents répéter si souvent qu'ils seraient heureux d'avoir un jour leur cottage. Ce fut sa première revanche. Il en eut d'autres, plus raffinées, qu'il exerça sur le puéril et vénal troupeau des femmes qui, quelques années plus tôt, se détournaient avec indifférence de cet humble jeune homme, — les mêmes ou leurs sœurs, que lui importait. Les secondes devaient payer pour les premières. Sa vengeance s'étendait à elles toutes. Il la humait ainsi qu'un vin amer. La façon dont il employa ces quelques mois de liberté eût paru chez tout autre du dévergondage. Chez lui, c'était encore une manière de calcul, une expérience, un regard jeté sur les choses qu'il n'avait pas encore été appelé à approfondir. Pouvait-il prévoir alors que, dans la balance des destinées, ces nuits et ces jours de volupté hâtive pèseraient d'un poids supérieur à tant d'années de privations et d'efforts — les siens, ceux de son père, de sa mère —

entassés sur l'autre plateau pour une vaine contre-partie!

Les trois mois expirés, il rejoignit son poste, là-bas, dans l'ouest, à la lisière des Etats de Queensland et de New-South-Wales. Ce pays est l'un des plus rudes, des plus monotones qui soient au monde. Sous un soleil de cuivre rouge, la steppe s'étend, toujours, toujours la même, sur des centaines, des milliers de kilomètres. Un paysage immobile où les immenses armées de moutons ont l'air de faire partie du sol couleur d'herbe brûlée. Le bruit du vent mêlé à celui de leur marche harassée compose une plainte austère et sourde, la seule qui vienne rompre le silence de ces étendues désolées. Là, le labeur de l'homme fort pousse des rameaux qui s'épanouissent dans une indépendance totale. Mais combien sont ceux qui ont fui sans avoir pu attendre l'heure de la récolte des fruits d'or! Après six années passées de la sorte, Fabre était en droit de se demander s'il existait quelque part sur la terre une nature plus revêche que celle au milieu de laquelle il venait de vivre, et qu'il avait fini par mater.

L'orgueil qu'il tirait de cette victoire était accru par les éloges de ses commanditaires. Toutes ses innovations, toutes ses audaces avaient donné des résultats magnifiques. La société qui se l'était attaché avait vu décupler son chiffre d'affaires. Fabre n'avait plus maintenant besoin de discuter. Il n'était pas écouté : il était obéi. Au lieu de les modérer, on exaltait ses concep-

tions les plus téméraires. On l'applaudissait lorsqu'il proclamait que le temps était venu d'abandonner la routine des antiques méthodes d'élevage, les mêmes, à peu près, en Australie, depuis un siècle. L'éternelle exploitation de cette unique race de moutons mérinos n'était-elle pas à elle seule la preuve du plus regrettable manque d'imagination? Il fallait créer d'autres sources de richesses, de crainte que celle à laquelle on puisait depuis si longtemps ne vînt tout à coup à tarir.

Estimant que dans ce centre d'élevage qu'il avait porté à un degré de prospérité inespéré, il n'avait plus aucun service à rendre, ni rien à acquérir pour son propre compte, il résolut d'employer ailleurs son activité. Il demanda à partir pour l'Europe. Les membres de son Conseil d'administration lui votèrent d'enthousiasme les frais de voyage qu'il réclamait. Quelques années auparavant, l'idée d'aller se mettre à l'école des vieilles nations que l'Australie avait éclipsées de toute sa juvénile fougue eût fait crier ces mêmes hommes au scandale. Aujourd'hui, Fabre parlait, on s'inclinait. Il partit.

Deux années durant, il parcourut les contrées d'élevage de l'Europe, s'attachant de façon plus particulière à l'étude des moutons de races françaises et britanniques. Les plus appréciées de ces races ne le retenaient guère. Sans doute, il ne manqua pas de visiter les célèbres bergeries de Brabaham et de Rambouillet, mais il ne s'attarda pas dans ces centres fameux. Il n'y

avait rien à y apprendre. Sachant très exactement ce qu'il était venu chercher, il ne se dispersait pas en vaines investigations. Il frémit de bonheur, par un après-midi de mars, tout cinglé de giboulées, dans un endroit de la région comprise entre le Cher et le Val de Loire, sur un sol qui pleurait l'eau, véritable dédale de boqueteaux et de marais. Là, indifférent à la médiocrité du pacage, était en train de paître un troupeau d'humbles animaux à la tête et aux jambes d'un gris roussâtre, à la toison rude et tassée. Ils étaient petits, d'apparence malingre. Ils appartenaient à l'espèce connue sous le nom de race *solognote*, dont les techniciens s'accordent à vanter l'incroyable endurance, la faculté d'adaptation aux conditions les plus défavorables d'hygiène et d'alimentation. Fabre passa le reste de la journée dans la pluie et le vent, en compagnie de ces chétives bêtes. Il ne se lassait pas d'elles. Il sentait que son obscur labeur de Melbourne allait prendre enfin signification, recevoir sa récompense. Les propriétaires australiens considèrent que l'élevage du mouton est irréalisable sous un climat qui n'est pas absolument sec. Fabre soutenait une opinion opposée. Que l'on mît la main sur une espèce susceptibles de s'accommoder d'un climat humide, et le champ de l'action se trouvait élargi, renouvelé. On pouvait dès lors utiliser des terres jugées jusqu'alors improductives. Ces terres, où les chercher? En Australie même, ou dans les archipels qui gravitent alentour? La question n'inté-

ressait pas Fabre. Il se bornait à exiger que l'expérience qui allait avoir lieu fût aussi concluante que possible. Il lui fallait à cet effet un climat tropical, avec prédominance très caractérisée de la saison humide. Ce choix d'ailleurs ne lui incomba point. Quand il rentra d'Europe, l'affaire était réglée, et bien réglée. Le Conseil d'administration de la Société, dont tous les membres étaient passionnés pour ses recherches, avait pendant son absence décidé l'acquisition aux Nouvelles-Hébrides d'un domaine appartenant à une société agricole du Queensland, qui était obligée de réaliser son actif à la suite d'opérations malheureuses. Il s'agissait de la plantation de Pilbarra, dans l'île d'Erromango. On eût désiré que Fabre restât à Sydney, au lieu de s'astreindre à un nouvel exil, cette fois en plein Pacifique. Ne suffisait-il pas d'envoyer à sa place quelque jeune ingénieur, qu'il aurait le temps de mettre au courant avant le départ du bateau? Fabre, inutile de le dire, ne voulut rien entendre. Confier à un autre la réalisation de son idée la plus chère! Il prit six mois pour ses préparatifs, les employant à compléter sa documentation sur la climatologie et la flore des Nouvelles-Hébrides. Pendant ce temps, les brebis et les béliers qu'il avait ramenés de France étaient parqués en grand mystère dans une bergerie des environs de Sydney, où ils excitaient les quolibets des valets préposés à leur garde. Et certes, il avait fallu aux dirigeants de la Société la confiance qu'ils mettaient en Fabre

pour ne pas tomber à la renverse devant ces maigres bestioles hérissées, dont la comparaison avec les majestueuses brebis australiennes était la chose la plus comique du monde.

Il n'y a pas de navigation régulière entre Sydney et les îles méridionales de l'archipel néo-hébridais. Fabre dut prendre place à bord d'un cargo français. Il préférait d'ailleurs qu'il en fût ainsi. Il risquait moins d'attirer l'attention de rivaux éventuels. La foi en la réussite de l'entreprise était complète dans le conseil d'administration, où Fabre venait d'être admis à l'unanimité. Le jour de son départ, il n'y avait certainement personne qui fût aussi joyeux que lui. Cet entrain devait se maintenir pendant tout le voyage. A son débarquement à Erromango, s'il avait été sur le point de perdre de son assurance, il était équitable de tenir compte d'un saisissement bien difficile à éviter pour quelqu'un qui se trouve subitement en présence d'un univers aussi nouveau. Autre chose est de se familiariser dans les traités spéciaux avec la flore de ces îles, autre chose est de la voir surgir subitement devant soi. L'homme avait pu avoir une courte défaillance, mais l'ingénieur demeurait plus enthousiaste que jamais. Les premières constatations auxquelles il avait pu se livrer n'avaient fait qu'affermir ses espérances. Parmi les immenses herbages qui, soit sous les cocotiers, soit en terrain découvert, s'étendaient à l'ouest, au nord, à l'est de la plantation, les moutons s'étaient mis aussitôt à paître avec une satisfac-

tion évidente, et trois jours de recherches assidues venaient de donner à Fabre ravi la certitude que la redoutable plante appelée *andropogon calédonien*, ou *herbe à piquants*, obstacle insurmontable à l'introduction des ovidés, était inconnue à Erromango.

L'activité ainsi déployée acheva de le convaincre que ses alarmes du début étaient sans objet. Il se mit donc à en sourire, et même à en éprouver quelque honte. Il se souvenait par exemple avec une certaine gêne du ton presque suppliant sur lequel il avait insisté pour obtenir de Sullivan qu'il demeurât quelque temps auprès de lui. S'être humilié de la sorte devant un simple gérant de plantation, un queenslandais de deuxième zone ! Fabre n'en revenait pas. Des gens de cette espèce, il en avait eu des douzaines sous ses ordres. Il fallait voir comment il leur imposait sa volonté. Tout compte fait, il était mille fois préférable que celui-ci ne fût pas resté. Sa présence eût constamment rappelé à Fabre son inexcusable défaillance. D'ailleurs, de quel secours lui eût-il été ? Tout ce qu'il savait de l'île, ne le lui avait-il pas dit ? Il était de ces hommes frustes qui n'ont que trois ou quatre idées, et les transmettent à la façon d'un mot d'ordre. On pouvait s'en remettre à l'intelligence de Fabre pour l'interprétation d'une consigne aussi peu compliquée. Bref, les choses allaient le mieux du monde. Elles ne pouvaient aller mieux. Fabre n'en finissait pas de se répéter cette phrase. Il se la répétait même un peu trop.

Au reste, les raisons qu'il se découvrait de plus en plus d'être satisfait avaient leur valeur. Erromango, à tout prendre, était un endroit moins lugubre, que ces déserts australiens au fond desquels il avait trimé huit ans. Cet isolement, qui l'avait si fort inquiété le premier soir, ne constituait-il pas au contraire la meilleure garantie de quiétude, donc de réussite, pour quelqu'un qui n'aimait rien tant que l'indépendance dans le travail. Que de temps n'avait-il pas perdu là-bas à expliquer à de braves gens bornés, ses collaborateurs ou ses chefs, les choses les plus simples ! Ici, il serait son maître absolu, il aurait la paix, dans un cadre dont il commençait à goûter la barbare splendeur. Avec une extase grandissante, il s'abîmait dans la contemplation de ces merveilles : la forêt, semblable à une cathédrale géante ; la lumière qui filtrait de ses parois d'émeraude comme à travers de magiques vitraux; les hibiscus et les orchidées sur lesquels des papillons de velours noir ou scabieuse battaient des ailes. Fermant les yeux, il se laissait bercer par le bruit du ressac, par la chanson ininterrompue du vent dans les arbres, par le roucoulement des tourterelles. Il s'abandonnait sans arrière-pensée à cette immense volupté océanienne, la seule qui permette encore à notre époque de se faire une idée de de l'éden primitif. Ces trésors naturels étaient complétés par d'autres avantages, plus terre-à-terre, mais bien appréciables eux aussi. Fabre avait le goût du confort. Il se demandait si ce

n'était pas tout simplement la crainte d'en être dépourvu à Erromango qui avait provoqué d'abord en lui une dépression aussi inexplicable. A présent, il était rassuré. Le bungalow était vraiment une habitation fort sympathique. Sur la véranda, le gramophone, astiqué, splendide, jouait inlassablement ses romances les plus sentimentales, ses tangos les plus enflammés. On l'arrêtait au crépuscule, car ce claironnement au milieu de l'énorme mystère nocturne eût paru à l'esprit même le moins superstitieux une espèce de provocation maladroite. Le boy annamite, engagé deux semaines plus tôt à Nouméa, sur la recommandation d'un ami du capitaine Magdalena, s'était révélé un excellent cuisinier, doublé d'un blanchisseur émérite. Il avait pris de l'autorité sur les Canaques préposés aux soins du jardinage et de la basse-cour, ainsi qu'aux autres gros travaux domestiques. Cette félicité ne comportait qu'une seule ombre. Fabre, grand chasseur, avait dû constater que les ressources qu'offrait l'île sous ce rapport étaient médiocres. Pas d'autres gros gibiers que le cochon sauvage. Mais on ne pouvait décemment se plaindre d'un manque compensé par l'absence totale d'animaux féroces. Et puis, il y avait la pêche. Poissons, crustacés, coquillages abondaient sur la côte. Fabre se promettait de fructueuses et réjouissantes parties avec le concours de Gabriel. Celui-ci méritait, et au-delà, les éloges que lui avait décernés Sullivan. Il était travailleur, adroit, toujours gai. On eût pu décidément con-

tester tout mérite à l'ex-gérant de Pilbarra, sauf la clairvoyance. Et cette clairvoyance que Fabre se plaisait à reconnaître à propos des qualités de Gabriel, il allait avoir sous peu d'autres occasions de l'expérimenter.

La première de ces occasions se présenta dans les délais annoncés par Sullivan lui-même. Il avait prédit à son successeur que trois jours ne s'écouleraient pas qu'il ne reçût certaine visite. Exactement le matin du quatrième jour qui suivit le départ du *Myosotis*, comme Fabre sortait sur sa véranda, déjà mis en belle humeur par la gaîté vermeille du soleil et la fraîcheur de la brise de mer, un spectacle se présenta à sa vue qui lui fit froncer les sourcils.

En face de la plantation, à moins d'une encablure des cocotiers de la plage, une goélette était en train de mouiller.



Aux îles, quand on vient vous voir, il serait vain de faire répondre à vos visiteurs que vous êtes sorti. Ils arrivent presque toujours d'assez loin; ils ne veulent pas s'être dérangés pour rien. Ils s'installent donc tranquillement sous votre véranda, annonçant qu'ils ne sont pas pressés, qu'ils attendront l'heure de votre retour, tant qu'il le faudra. Instruit de ces usages, Fabre

ne cherchait d'ailleurs nullement, ce matin-là, à fuir l'inévitable. Il avait reçu de Sullivan le conseil de ne pas se dérober à cette première visite, quitte à s'arranger pour qu'elle fût la dernière. Les yeux fixés sur la goélette, il vit s'en détacher un youyou qui mit le cap vers la plage, manœuvrant en zig-zag pour éviter les bancs de coraux. Un Canaque ramait. Deux blancs étaient assis à l'arrière.

— Gabriel ! appela Fabre.

Le jeune homme accourut. Fabre lui désigna la goélette.

— Bliss et Cross, n'est-ce pas ?

Gabriel eut une moue significative.

— Oui, patron, c'est bien eux.

— Bon ! Va à la cuisine, et dis au boy qu'il vienne quand je l'appellerai, avec le plateau, du whisky et trois verres.

On le voit, Fabre jusqu'à présent ne s'était pas écarté d'un pouce de la ligne de conduite que lui avait tracée Sullivan. Mais, s'il attendait MM. Bliss et Cross avec la ferme intention de ne pas se laisser impressionner par leurs racontars, ni séduire par leurs prévenances, la perspective de pouvoir se faire lui-même une opinion sur ces Messieurs n'était peut-être pas pour lui déplaire. En prolongeant au besoin l'entretien un peu plus que de raison. il arriverait à savoir qui était dans le vrai, de Sullivan ou du capitaine Magdalena. « Sullivan, sans doute », se disait Fabre. Mais, après tout, il n'en était pas sûr. Quelle que soit la confiance que nous met-

tons en quelqu'un, il est rare que nous acceptions sa façon de voir sans avoir essayé, au préalable, d'en vérifier le bien-fondé. Jusqu'à présent, il se plaisait à le reconnaître, Fabre n'avait eu qu'à se louer des avis laissés en manière de testament par son prédécesseur. « Si, pensait-il, mon opinion sur MM. Bliss et Cross se trouve concorder avec la sienne, il deviendra inutile de pousser plus avant ce genre d'expérience. Je n'aurai plus qu'à croire Sullivan sur toute la ligne. J'accepterai comme argent comptant tout ce qu'il m'a dit à propos de l'île, sur l'attitude qu'il y a intérêt à adopter à l'égard de ceux qui y vivent : ceux-ci, le pasteur, Jeffries. » Jeffries ? Bliss et Cross allaient certainement lui parler de ce dernier. Que lui en diraient-ils ? Fabre, c'était entendu, n'avait aucunement l'intention de se mêler à leur querelle. Mais enfin, il pouvait écouter, se renseigner même. Ce n'était pas affaire de curiosité, mais de prudence, et aussi de conscience. Il ne fallait pas risquer de condamner ou d'absoudre au hasard. Le vieux ferment puritain déposé dans l'âme de Fabre par la double entremise de l'hérédité maternelle et de l'éducation reparaissait ainsi parfois pour lui permettre de justifier, à l'aide de considérations morales, ce qui n'était qu'une manifestation pure et simple de son bon plaisir. Les hommes se divisent en deux catégories : ceux qui disent : « Je fais cela parce que ça me plaît »; et ceux qui disent : « Je fais cela parce que c'est bien. » Fabre appartenait à la seconde. En l'instant qui

nous occupe, il était en train de faire tous ses efforts pour ne pas s'avouer que la pensée de l'entrevue qui allait avoir lieu était loin de l'importuner, qu'il la considérait moins comme une corvée que comme une aubaine. Il eût été prodigieusement déçu si un obstacle quelconque, surgissant au dernier moment, était venu l'en priver.

— Monsieur Fabre, n'est-ce pas ? Nous sommes heureux.... Nous avons l'honneur...

Comment ! Ils étaient déjà là ! Absorbé dans ses réflexions, il ne les avait pas vu venir. Maintenant, ils se tenaient devant lui, arrêtés à une dizaine de mètres du bungalow, distance à la vérité un peu trop respectueuse, mais assez naturelle de la part de visiteurs encore incertains de la nature de l'accueil qui va leur être réservé.

Ils saluaient et resaluaient en souriant.

Fabre, debout sur la véranda, les dominait de toute la hauteur de l'escalier. Répondant à leur salut, il toucha son casque du bout du doigt, mais sans l'ôter.

— Donnez-vous la peine d'entrer, Messieurs, dit-il brièvement.

Souriant toujours, ils obéirent. Bien qu'ils ne se ressemblassent en aucune façon, il n'en fallait pas moins un sérieux effort pour les distinguer l'un de l'autre. Ils parlaient sur un ton à peu près identique, avec cet accent à la fois insinuant et nasillard commun aux Anglais de basse origine.

Des lunettes d'écaille aux verres presque noirs dissimulaient soigneusement leurs yeux. Ils étaient tous deux de taille moyenne, et vêtus avec la même correcte banalité. Pour l'âge, entre trente-cinq et quarante-cinq ans, sans qu'il fût possible de dire si c'était M. Bliss qui était le plus jeune, ou M. Cross. Il y avait, il est vrai, un détail qui permettait de savoir auquel des deux on avait affaire. C'était le bras droit de M. Bliss, ou plutôt l'absence de ce bras. Voilà deux ans qu'il l'avait perdu, au cours d'une partie de pêche à la dynamite. Il n'avait pas vérifié avec assez de soin la mèche de la cartouche, qui avait brûlé trop rapidement. Les deux tiers du bras avaient disparu dans l'explosion, ainsi que l'œil droit. C'est un genre d'accident fort banal dans les îles du Sud, qui se trouvent ainsi peuplées d'une étrange population d'hommes manchots. Fabre, qui n'était pas au courant des méfaits de ce sport redoutable, tressaillit lorsqu'il s'aperçut que la manche droite de la veste de M. Bliss était plus plate que la gauche, Pas un instant, il n'imagina que Jeffries pût être étranger à cette particularité-là. Un fait, une chose anormale le faisait immédiatement songer à Jeffries. Au reste, il s'attendait à voir ce nom venir sur le tapis d'une seconde à l'autre.

Le boy apporta le whisky. M. Cross, ainsi que son compagnon, parut extrêmement sensible à cette marque d'urbanité. Il prit la parole pour remercier Fabre de son accueil. Il le fit en termes fort convenables. Sa politesse avait bien quelque

chose d'un bijou en toc. Mais l'on ne s'en apercevait qu'à la longue.

— C'est à Tanna, dit-il en terminant son petit speech, où nous avons le centre de nos occupations, que nous est parvenue la nouvelle de votre arrivée. Nous avons avancé un voyage d'affaires pour avoir le plaisir de vous saluer plus tôt, et vous dire que nous nous mettons entièrement à votre disposition. Si l'on ne s'entr'aidait pas, aux îles...

— Où irait-on ! acheva M. Bliss.

— En effet, dit Fabre. Croyez, Messieurs, que je vous suis très reconnaissant.

Tout en parlant, il essayait de ne pas les perdre de vue. Mais, en même temps, il se rendait compte de la difficulté de l'entreprise. Avec le plus parfait naturel, sans une ombre de préméditation apparente, MM. Cross et Bliss en s'asseyant s'étaient placés de telle sorte que leur hôte ne pouvait les voir tous les deux à la fois. Il n'apercevait pas M. Bliss quand il parlait à M. Cross, et lorsqu'il s'adressait à M. Bliss, il avait l'impression fort désagréable de sentir dans son dos le regard acéré de M. Cross explorant tout, traversant les cloisons, fouillant chacune des pièces du bungalow. Le mystère de leurs lunettes noires ajoutait au malaise créé par l'inexpressivité souriante de leurs physionomies. Ce calme, cette placidité avaient quelque chose qui finissait par être crispant. Fabre, si maître de lui d'ordinaire, et si résolu le matin à le demeurer, se sentait gagner peu à peu par une

sorte d'irritation sourde. L'envie folle le prenait d'asséner un coup de poing sur la table, de crier que c'en était assez, que toutes ces simagrées étaient inutiles.

— Je m'attendais un peu à votre visite, dit-il enfin, ayant réussi à se contenir. M. Sullivan me l'avait fait prévoir; et, tenez, précisément, pour aujourd'hui même.

En même temps, il s'efforçait de traquer, derrière les verres noirs, l'insaisissable regard de M. Cross.

Le sourire de celui-ci ne perdit rien de sa bonhomie.

— J'étais certain qu'il vous aurait parlé de nous, fit-il. Sullivan, voyez-vous, était un vieux camarade. Il n'y a pas tant de blancs que cela dans l'archipel. S'ils ne devaient pas vivre en bons termes !...

— On a été assis bien souvent tous les trois à cette même table, dit M. Bliss.

— Tous les quatre, même, du temps que le pauvre Jenkins était encore de ce monde, renchérit M. Cross.

— Bon, pensa Fabre, nous y voilà. Ce n'est pas trop tôt.

Haletant, il attendit. Alerte vaine. Ces messieurs paraissaient connaître à fond l'art de ménager les effets.

— C'était un brave garçon, franc comme l'or, honnête, comme il en faudrait beaucoup par ici. C'est toujours de Sullivan que je parle. Il n'a

pas eu la chance qu'il méritait. Ce n'est pas sa faute si la plantation a dépéri.

— Il n'était pas établi à son compte, dit M. Bliss. Que voulez-vous ! On n'a pas le même cœur à travailler pour autrui. C'est bien naturel.

— Je suis moi-même envoyé par une Société, fit sèchement Fabre.

— Elle vous a peut-être associé aux bénéfices, dit M. Cross. Sullivan, lui, n'a jamais eu que son traitement. Mais, encore une fois, il a fait de son mieux. Ce n'est pas sa faute. Ses cocotiers ont eu la maladie. Vous aurez de la peine avant de les voir de nouveau en plein rendement. Car vous venez pour le coprah, bien entendu ?

— Non.

— Le cacao, alors ? ou le coton ?

— Ni pour le cacao, ni pour le coton.

M. Cross eut le geste de quelqu'un qui finit par comprendre.

— J'y suis, dit-il, le doigt tendu vers les innombrables caisses vides dont les serviteurs canaques n'avaient pas encore achevé de désencombrer les abords du bungalow, vous êtes venu avec de la pacotille pour les indigènes. Cela revient à faire le commerce du coprah, puisque, à Erromango, il n'y a guère d'autre monnaie d'échange. C'est exactement ce que nous tâchons de faire nous-mêmes. Gros soucis, petits profits, vous verrez. En tout cas, on peut être concurrents, et rester bons amis, n'est-il pas vrai ?

— Je pense même, dit M. Bliss, que c'est une raison de plus pour garder le coude à coude. J'en

connais malheureusement qui ne sont pas de cet avis. Cependant, il y a place sous le soleil pour tous les honnêtes gens. C'est ce que ne cessait de répéter le pauvre Jenkins.

C'était la seconde fois que le nom de Jenkins revenait dans la conversation. Fabre sentit le regard des deux hommes se poser sur lui avec insistance. Il eut l'impression que son sang-froid commençait à l'abandonner.

— Je ne viens pas non plus pour faire du commerce, dit-il d'une voix un peu altérée. Je suis envoyé pour étudier les possibilités de l'île au point de vue de l'élevage.

Pourquoi, en effet, ne pas leur dire tout de suite la vérité ? A quoi bon risquer de s'en faire des ennemis, en continuant à leur laisser supposer que sa venue à Erromango pouvait être de nature à leur porter ombrage. Il y eut un instant de silence pendant lequel Fabre promena alternativement de l'un à l'autre un œil anxieux.

M. Bliss toussa.

— De l'élevage ? Ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée.

M. Cross toussa à son tour.

— C'est en tout cas une idée originale.

Toujours le même sourire, la même courtoisie de mauvais aloi. Fabre n'y put plus tenir. Allait-il continuer indéfiniment à subir cet interrogatoire, à se laisser manœuvrer comme un enfant? Sans plus tarder, il aborda lui-même le sujet autour duquel, depuis le début de l'entretien, les deux autres n'avaient cessé de tourner.

— A deux reprises, Messieurs, dit-il lentement, vous avez prononcé un nom : celui de M. Jenkins. Il me semble avoir également entendu ce nom-là dans la bouche de M. Sullivan..

On eût dit que M. Cross s'attendait à cette question.

— Vos souvenirs doivent être exacts, fit-il avec beaucoup de simplicité. D'abord, Sullivan avait pour Jenkins une amitié très réelle, que notre malheureux ami lui rendait bien. Et puis, c'était son devoir de vous mettre en garde contre certains désagréments possibles, disons le mot, certains dangers. Il lui eût été difficile de ne pas faire allusion à la mort de Jenkins. En ce qui nous concerne, nous aurions préféré n'avoir point à vous parler de cette mort. Vous comprendrez sans peine que, pour des natures un peu sensibles, c'est chaque fois un vrai crève-cœur.

— Jenkins, dit M. Bliss, n'a eu qu'un tort.

— Lequel ? demanda Fabre ,

— Il ne croyait pas au mal, mon cher Monsieur. En deux occasions différentes, celui qui porte devant Dieu la responsabilité de sa mort l'avait menacé. Jenkins se contentait de sourire, en haussant les épaules. Il ne pouvait admettre qu'un être humain, façonné à l'image du Créateur, pût charger gratuitement sa conscience d'un forfait aussi abominable. Où l'a mené cette belle confiance, vous le savez. Aussi, puisque vous avez mis vous-même la conversation sur ce

sujet, notre devoir est-il clair. Il consiste à vous dire : Soyez prudent, très prudent.

— Hier, dit à son tour M. Cross, quand nous avons appris votre arrivée, mon ami Bliss s'est écrié tout suite : « Voilà quelqu'un qui peut fort bien, un de ces jours, avoir des ennuis. « Sans vous connaître davantage, nous sommes accourus. C'était la moindre des choses. Erromango, Monsieur Fabre, est une île, voyez-vous, une île, enfin, qui... Loin de moi la pensée de porter le trouble dans l'âme d'un brave garçon venu ici pour gagner sa vie. Mais, tout de même... Quoiqu'il arrive, à votre entière disposition.

— Vous êtes bien aimable, dit Fabre. Si nous parlions cependant un peu moins par énigmes. Vous faites allusion à mon voisin, n'est-ce pas ?

C'était une curieuse chose, en effet, que cet entretien où chacun semblait s'être juré de ne point prononcer le nom du seul personnage dont il fût vraiment question depuis une demi-heure. A la mise en demeure de leur hôte, MM. Bliss et Cross ne répondirent que par le même sourire de douloureuse réserve. Le nom de Jeffries, cette fois encore, ne parut pas sur les lèvres.

— Je tiens à vous dire que je ne crains rien, fit Fabre, nerveusement.

M. Bliss hocha la tête.

— Tant mieux pour vous. Nous vous souhaitons, croyez-le bien, de n'avoir jamais besoin d'une aide quelconque. Souvenez-vous seulement que, dans le cas contraire, vous n'aurez qu'à faire un signe...

— Ce n'est pas la peine d'insister, Bliss, dit M. Cross. Monsieur Fabre voit bien qui nous sommes. Il sait qu'il peut compter sur nous. Voilà donc une affaire réglée. N'en parlons plus. Il ne nous reste qu'à exprimer tout le plaisir... Oh ! mais ! je n'avais pas fait attention; c'est admirable, la façon dont vous êtes arrivé à transformer ce vieux bungalow !

Une des fenêtres du cabinet de travail de Fabre s'ouvrait sur la véranda. C'était à l'aménagement de cette pièce, à l'intérieur de laquelle il coulait un regard discret, qu'allaient les compliments de M. Cross.

— Et des livres, des livres partout ! Bravo ! On est un savant.

Un savant ! Devant ce prestigieux qualificatif, le fils du petit cafetier de Circular-Quay avait toujours été sans défense. Fabre considéra les deux hommes. Quel malheur que MM. Bliss et Cross fussent d'irrémédiables canailles ! Il eût éprouvé un tel réconfort à se dire que son isolement n'était pas total.

— On peut jeter un coup d'œil, hein ? dit M. Cross.

En même temps, il avait fait quelques pas dans le corridor. Accrochés à leurs rateliers, une douzaine de fusils, de carabines, de revolvers, luisaient au fond de l'ombre fraîche.

— Bonnes marques! Les meilleures marques! Ça nous rassure un peu de vous savoir en possession de ces joujoux-là. On a beau ne craindre ni rien, ni personne... hein, Bliss ?

M. Bliss, qui achevait de siroter son whisky, se leva et vint joindre ses compliments à ceux de M. Cross.

Ils visitèrent ainsi tout le bungalow, se répandant en félicitations hors de propos. Fabre les suivait à travers les chambres, plutôt qu'il ne les guidait. A le voir ne pas s'opposer à une incursion semblable, sourire même aux réflexions louangeuses de MM. Bliss et Cross, on eût pu croire qu'il était satisfait, flatté même dans son amour-propre. En réalité, il était en proie aux sentiments les plus tumultueux, les plus contradictoires. Il éprouvait une haine violente pour les deux intrus qui venaient ainsi troubler sa paix, qui étaient en train de ressusciter dans son âme ces obscures terreurs des premiers jours, qu'il croyait être parvenu à surmonter. Sans doute n'avait-il pas eu de peine à percer le calcul de ses visiteurs. Pas une minute, évidemment, ces Messieurs n'avaient cru à sa sincérité lorsqu'il leur avait dit qu'il venait à Erromango dans le but de faire de l'élevage. Ils avaient vu en lui un concurrent disposant de puissant moyens, appelé à draîner bientôt tout le coprah de l'île. Aussitôt, ils n'avaient eu qu'un but, l'effrayer, afin qu'il abandonnât la partie, qu'il se rembarquât le plus tôt possible. Ou bien, si l'on n'obtenait pas qu'il déguerpît, on le compromettrait dans un conflit mortel avec Jeffries. En temps normal, voyant aussi clair dans le jeu de ses adversaires, il les eût jetés à la porte sans plus de façons. Voilà précisément ce qu'à l'heure actuelle il était inca-

pable de faire. Il avait l'impression d'être dominé par une force bizarre, si bizarre qu'il en demeurait épouvanté. Il assistait à la naissance d'un nouvel Erromango, mille fois plus redoutable que celui qu'il n'avait fait jusque-là que soupçonner. Il se sentait devenir faible, faible. Lui, Fabre, qui pliait jadis à sa volonté, dans les immenses espaces de l'Australie du centre, un peuple de fermiers et de pasteurs, des gaillards pas toujours commodes à mener, je vous le certifie, ne s'était-il pas humilié il y avait quatre jours devant le pauvre gérant d'une entreprise en déconfiture ? Et en cet instant, non seulement il était incapable d'expulser deux individus qui ne lui inspirait que du mépris, mais encore il trouvait le moyen de laisser ces gens-là aller et venir à leur gré, à sa barbe, dans sa propre maison ! Bien pis, il redoutait l'instant de leur départ, celui où ils allaient le laisser, seul derechef. En d'autres termes, il s'apercevait avec angoisse qu'il n'y avait point de raison pour que les hallucinations dont il n'avait encore été le jouet que la nuit ne vinssent maintenant l'assaillir à toute heure du jour.

*
**

Il n'avait jamais été dans l'habitude de Fabre de s'accomoder d'une équivoque. Il préférait affronter immédiatement les difficultés. Aussi la

réserve qu'en la circonstance lui avait conseillée Sullivan n'était-elle guère de son goût. L'idée que quelqu'un à qui il n'avait jamais fait de mal pût, sans même le connaître, lui en vouloir, l'exaspérait. Il ne pouvait y avoir là qu'un malentendu. Une loyale explication y mettrait fin instantanément. Fabre en tout cas était persuadé, non sans apparence de raison, qu'il lui serait impossible de vivre en repos à Erromango, tant que cette explication n'aurait pas eu lieu.

Tel était le sens des réflexions auxquelles il fut en proie toute l'après-midi. MM. Bliss et Cross étaient partis vers onze heures, lestés d'un dernier whisky, et navrés que leurs occupations les empêchassent d'accepter de déjeuner à Pilbarra. Fabre avait pris, comme de coutume son repas sous la véranda, aux sons de *Spring of California*, de *Popular Songs*, de Leslie Stuart, qui lui rappelaient Melbourne et les beaux concerts du *Criterium Opera*, puis de *Floral Dance*, chanté par Rex Palmer, et aussi de *Nirvana* détaillé si merveilleusement par le grand Richard Haseltine. Les voix des barytons chéris du public britannique s'élevaient sous la voûte obscure des banians, mettant en fuite des volées de perruches, qui venaient se reposer dans les intervalles de silence, pour s'éparpiller de nouveau, lorsqu'un autre disque recommençait le tintamarre.

Un des avantages de ce genre de musique est de laisser le champ libre à la rêverie. Fabre s'abî-

mait dans la sienne. Il n'avait même pas songé à faire la sieste. A quatre heures, il donna au boy qui venait de desservir le whisky l'ordre de le rapporter. Il valait mieux achever cette bouteille déjà vidée aux trois quarts par ses hôtes de la matinée. Demain, il ne boirait plus. Mais ce soir il avait besoin de puiser dans le flacon carré une vigueur factice, moins factice certes que les fantômes qu'il était dans la nécessité de contrebattre.

Vers cinq heures, il sortit. Les jours précédents, il avait toujours fait avant le coucher du soleil une promenade en compagnie de Gabriel, tant pour jeter un coup d'œil sur la plantation que pour tirer quelques canards. Aujourd'hui, il devançait son heure habituelle. Il savait que quatre bons milles le séparaient du domaine de Longstal, et il tenait à être de retour avant la nuit. Gabriel, en le voyant déjà équipé, avait couru à son fusil, mais, à son grand désappointement, Fabre lui dit qu'il ne l'emmenait pas. Il craignait, en se faisant accompagner, de paraître redouter quelque chose. Dans le fond, il n'était pas assez sûr de l'opportunité de son dessein pour en confier le secret à quelqu'un, fût-ce à un domestique canaque.

Marchant d'un pas alerte, il traversa la plantation. En maints endroits, les cocotiers arrachés par des cyclones n'avaient pas été remplacés. Cela formait des espèces de clairières où les herbes, au contact direct du soleil, avaient pris de belles teintes rousses, fort émouvantes dans

un pays où la dorure des automnes tempérés est inconnue. Les moutons paissaient là. Deux canaques, conscients de leur importance, assuraient la garde des précieuses bêtes. Fabre s'arrêta au milieu d'elles. Il eut la joie de constater qu'elles étaient dans une forme superbe. Allons ! de ce côté, tout allait à merveille. Plein de confiance, il s'engagea résolument dans la forêt, afin d'éviter le détour auquel, s'il avait suivi la plage, il eût été contraint, en raison du promontoire qui séparait sa plantation de celle de Jeffries.

Dans trois quarts d'heure, au plus tard, il serait arrivé. C'était tout de même l'instant ou jamais de se demander ce qu'il allait faire, au juste. Cet instant, il l'avait reculé tant qu'il avait pu. Il s'était borné à obéir à la force irrésistible qui le poussait. Là-dessus, pas l'ombre d'une hésitation. Il s'agissait de se libérer à tout prix de l'obsession dans laquelle le faisait vivre, depuis son arrivée à Erromango, la pensée de Jeffries. N'importe quelle certitude vaudrait mieux que ce doute affreux, que cette tyrannie perpétuelle d'une présence occulte. Qu'il pût seulement entrevoir Jeffries, et il y avait neuf chances sur dix pour qu'il cessât aussitôt de le redouter. Oui, mais s'il le voyait, il y avait encore plus de chances pour qu'il fût obligé de lui parler. Or, que lui dirait-il ? Plus il se rapprochait de son but, plus il était dans l'impossibilité de prendre une décision à cet égard. Quelle que fût cette décision, elle irait à l'encontre des conseils donnés par Sullivan. Mais qui sait si

les circonstances, en dernier ressort, ne lui viendraient pas en aide, ne donneraient pas à leur rencontre l'apparence du hasard ? Peut-être celui-ci le dispenserait-il d'aller frapper à la porte du solitaire de Longstal. Jeffries devait tout de même se promener de temps en temps sur sa plantation, ou aux alentours. Ils pouvaient fort bien se trouver tous deux nez à nez, au détour d'une piste, ou d'un buisson. Alors, il serait tout naturel que Fabre, nouveau venu, et plus jeune, allât à lui, se présentât... Sullivan lui-même ne pourrait rien trouver à redire à semblable conduite. D'ailleurs, qu'avait-il toujours à s'inquiéter de l'opinion de Sullivan !... On voit au milieu de quelles perplexités, lui si positif, si résolu, se débattait Fabre. Il n'y avait plus qu'une chose qui lui parût incontestable : la prodigieuse émotion avec laquelle il s'avançait à travers cette forêt silencieuse, où ses pas, feutrés par un humus plusieurs fois millénaire, n'éveillaient aucune résonance.

Bientôt, sur sa droite, le promontoire une fois dépassé, il aperçut la plage. Simultanément, le grondement du ressac retentit. La mer, d'un vert profond, formait frise, une frise que les troncs sombres des cocotiers barraient de longues hachures perpendiculaires. Leur feuillage se découpait en dentelles noires sur un extraordinaire ciel de laque rouge. Ayant atteint la plage, Fabre accéléra son allure. Il contournait des touffes de palétuviers, d'où s'envolaient des martins-pêcheurs. Ses brodequins criaient sur

les débris de corail de la grève; un corail blanc, très fin, comme pilé.

Maintenant, il était sur le domaine de Jeffries. Il le savait, parce que, l'avant-veille, il était venu jusque-là avec Gabriel. Le jeune homme lui avait montré les limites des deux plantations. Un demi-mille tout au plus le séparait de l'habitation de son voisin. Devant lui, au-dessus d'un bouquet d'arbre, il vit monter dans le ciel une mèche de fumée bleu-pâle. La maison était là.

Depuis quelques instants, Fabre était un autre homme. C'en était fini de ses tergiversations. Il en était au point où l'on ne songe plus qu'à une chose, à aller de l'avant. S'il s'agit d'une sottise, tant pis ! Il n'y a plus qu'à la porter au compte des folies inéluctables que les hommes les plus sensés sont appelés à commettre au moins une fois dans leur existence. D'ailleurs, Fabre n'était même plus capable de ce minimum de raisonnement. Tout n'était plus en lui que réflexes. S'étant mis à siffler un air de fox-trott, il chercha le motif de cet acte. Etait-ce pour paraître calme ? Ou pour avertir de son arrivée ? Il eut été bien empêché de le dire. Il n'était plus à même de démêler ses propres intentions. Et puis, qu'importait ! Une centaine de mètres à peine le séparait du but. Jeffries ne pouvait plus tarder longtemps à surgir. Peut-être était-il là, tapi derrière quelques buissons, à le regarder approcher.

Juste comme il faisait cette réflexion, Fabre s'arrêta. Depuis trois jours qu'il s'efforçait de deviner ce que serait sa première visite à Longs-

tal, ce qui l'y frapperait le plus, il avait certes envisagé beaucoup de choses. Pas celle-ci, évidemment.

Un peu en retrait du chemin, sur une espèce de monticule ombragé par trois ou quatre cocotiers, dont les palmes retombaient jusque dans les flots, il y avait une vaste dalle de pierre grise, entourée par un grossier clayonnage d'osier. Quelques hibiscus se penchaient au-dessus d'elle, courbés sous le poids de leurs lourdes fleurs blanches.

Une tombe ! C'était une tombe qui l'accueillait au seuil de la propriété de Jeffries! Nous réglons par avance très strictement l'attitude que nous désirons avoir, aux minutes de notre vie que nous estimons décisives. Nous avons tout prévu, sauf, naturellement, le petit fait, l'événement minuscule qui s'en vient à la traverse de nos calculs et les laisse bouleversés. Incapable désormais de réfléchir à la folie qu'il commettait, — une folie comparable à celle de l'officier envoyé en parlementaire qui se mettrait à cueillir des coquelicots entre les lignes ennemies, avant d'avoir agité son drapeau blanc —, Fabre abandonna le sentier, et marcha vers le clayonnage.

Il allait l'atteindre, quand il poussa un soupir de soulagement. Il avait compris : « Suis-je sot ! murmura-t-il, souriant presque. Vraiment, si je dois continuer à m'épouvanter des choses les plus naturelles!... » Un détail, fourni par Sullivan, venait de réapparaître dans sa mémoire.

Jeffries avait été marié. Sa femme, morte une dizaine d'années auparavant, était enterrée à Erromango. C'était sa tombe qu'il avait devant lui, et voilà tout.

Rassuré, et conscient à la fois de l'indiscrétion dont il était en train de se rendre coupable, il allait poursuivre sa route, lorsque, brusquement, ses jambes s'immobilisèrent.

Quelqu'un venait. Un petit homme qui avançait, sans se presser, à sa rencontre. Il avait une veste de coutil brun, des guêtres, un chapeau de feutre de la même teinte. Le canon de sa carabine, dont il tenait la crosse sous le bras droit, se dirigeait en diagonale vers le sol...

Jeffries!

III

D'Australie à Erromango, Fabre avait emmené avec lui quatre béliers et seize brebis portières appartenant tous à cette variété de moutons de Sologne dont il a déjà été parlé, la seule, à son avis, qui fût susceptible de s'adapter à un climat comme celui des Nouvelles-Hébrides. Les braves bêtes avaient commencé à répondre aux espoirs qu'on fondait sur elles en supportant allègrement trois semaines de dure traversée. Un mois ne s'était pas écoulé depuis son arrivée dans l'île que Fabre pouvait constater la complète justesse de ses prévisions. Les moutons se portaient bien. Les herbages leur étaient favorables. Les fougères, qui croissaient partout en abondance, fournissaient d'excellentes litières. Fabre avait procédé à un rapide inventaire des plantes basses susceptibles d'être coupées et engrangées, afin de servir de fourrage pendant la saison des

pluies, qui n'était plus éloignée. Ces pluies, il les attendait avec impatience, car ce serait au moment où elles battraient leur plein que son expérience entrerait dans sa phase décisive. Il avait la persuasion non seulement que ses bêtes ne dépériraient pas, mais encore qu'elles prospéreraient davantage. Alors, ce serait une victoire de plus à son actif. Et quelle victoire! L'argent, d'abord : organisation d'un vaste centre de ravitaillement en viandes congelées ou de conserve pour toute la Mélanésie, avec la certitude de réaliser, au début tout au moins, vu l'absence de concurrence, des bénéfices énormes. Et puis, il y avait la question des résultats scientifiques, à laquelle Fabre était loin de rester insensible. Quelle réputation il allait s'acquérir auprès des Universités, des Instituts! Il se souvenait de ses maîtres de Melbourne, de la froideur avec laquelle ils avaient accueilli le titre de son mémoire pour la grande médaille d'or. La cachexie aqueuse chez les ovidés! Une maladie dont aucun éleveur australien n'aurait vraisemblablement jamais à se préoccuper! Ils ne comprenaient pas... Eh bien, maintenant il pourrait leur dire : « Voyez, j'ai créé une source de richesses inexploitées. J'ai poussé les méthodes que vous m'avez enseignées jusqu'au point où vous-mêmes cessiez d'avoir foi en elles ». Ainsi, d'avance, le jour, dans ses courses à travers la forêt sur laquelle la large pluie chaude commençait à crépiter, la nuit, accoudé à la balustrade de son bungalow, il conjurait les maléfices

de l'île par l'évocation ardente de ce que serait son retour.

Ce retour, il y songeait trop pour ne pas se demander sans cesse quand il aurait lieu. Certes, il était libre d'en fixer la date. Cette date, il savait que les dirigeants d'une Société où il était tout-puissant, et qui eussent mieux aimé ne pas le voir partir, l'accepterait quelle qu'elle fût. Mais il estimait ne pouvoir revenir que lorsque son œuvre serait devenue inattaquable. A lui donc d'agir vite et bien. Jusqu'à présent, il n'avait pas perdu de temps. Dans la quinzaine qui avait suivi son arrivée, il avait eu la chance de pouvoir faire procéder à l'accouplement. Les brebis portent cinq mois; la naissance des agneaux devait donc coïncider avec la fin de la saison des pluies, époque excellente pour le succès de l'allaitement. Fabre tenait à être sur place au moment de la venue de la première génération issue des animaux qu'il avait transplantés, et aussi, par acquit de conscience, de la seconde. Un bélier ne peut être utilisé comme reproducteur avant le quinzième mois. Cela reculait à deux ans le délai avant l'expiration duquel il eût été déshonorant de repartir. Au commencement, la perspective d'un tel exil le remplissait d'épouvante. Il se disait qu'il n'aurait jamais le courage d'attendre jusque-là. Maintenant, il s'était fait à cette idée. Après tout, son séjour à Erromango n'excèderait pas deux années et demie. Sullivan y était bien resté six ans et pour quel résultat!... On juge de l'ardeur

avec laquelle Fabre, raisonnant ainsi, s'était mis à la besogne. Deux mois lui avaient suffi pour achever l'installation de son petit troupeau suivant les principes les plus modernes de l'élevage. Les hangars laissés par Sullivan avaient été réparés, transformés en étables saines et claires. D'autres bâtiments avaient été construits. Entre temps, il s'occupait à rédiger une étude importante sur l'île, au point de vue du climat, de la qualité des terrains, de la flore. A son prochain voyage, le *Myosotis* emporterait à Sydney ce mémoire, auquel serait annexé un rapport consignant les résultats déjà obtenus. On verrait là-bas, au siège de la Direction, que Fabre continuait à se montrer digne de la confiance qu'on plaçait en lui. En résumé, maîtrisant à force de volonté les vaines paniques du début, il avait repris possession de lui-même, il s'était jeté avec frénésie dans les bras du plus grand, du seul libérateur qui soit au monde, le travail.

Possession de lui-même? Pas de façon complète, cependant. A bien y regarder, son zèle avait quelque chose d'insolite, en ce sens que, pour la première fois de sa vie, Fabre se sentait gouverné par un mobile qui n'était pas uniquement l'ambition. Il n'osait se l'avouer, mais enfin la principale clef de ce labeur hâtif, trop hâtif même, c'était avant tout son désir de quitter le plus tôt possible Erromango. Rien ne le forçait à partir avant la date qu'il s'était fixée, sans doute; mais cette date une fois atteinte, rien non plus ne le ferait demeurer au delà.

Il était d'ailleurs dans les meilleures conditions pour obtenir le plein rendement de son effort. Ce n'étaient pas les distractions qui risquaient de le retarder. Son isolement était absolu. Il avait bien reçu, à deux reprises, en trois mois, la visite de MM. Cross et Bliss. Mais la dernière visite remontait à plus d'un mois et demie, et il y avait peu de chance qu'elle fût renouvelée de sitôt. Telle était du moins l'impression de Fabre, soit que l'accueil fait à ces Messieurs eût été plus que froid, soit qu'ils se fussent rendu compte qu'on leur avait bien dit la vérité, que la plantation de Pilbarra était définitivement consacrée à l'élevage, et que de ce chef toute crainte de concurrence devait être écartée. « Bon voyage! » avait dit Fabre, quand leur goélette avait pris le large. Voilà une question qui était réglée. Décidément c'était Sullivan qui avait raison.

Résolu désormais à ne négliger aucun des conseils que lui avait donnés l'ex-gérant, Fabre, un matin, était parti dans son canot à pétrole. Au début de l'après-midi il avait atteint Port-Narevin, au fond de la baie Polenia. Afin de présenter ses devoirs au Révérend Gibbson, il était descendu à terre. La mission presbytérienne, entourée d'une douzaine de huttes, est indiquée sur la carte anglaise de l'île par un levé qui date de 1899. Elle est située à cent mètres de la plage, à égale distance du récif Umalap, à gauche, et, à droite, du récif Unale, que la pétrolette eut assez de peine à doubler.

Dès que Fabre eut sauté sur le sable, il se vit entouré d'une nuée d'indigènes cocassement accoutrés de tricots et de gilets de flanelle. Ce respect de la pudeur, mieux que n'importe quel cadastre, indique que l'on vient de pénétrer sur un territoire où fleurit l'une des sectes anglo-saxonnes de la Religion Réformée. Les missionnaires catholiques laissent volontiers nus des naturels qu'ils n'ont pas d'ailleurs les moyens de vêtir. Donc Fabre, escorté de catéchumènes en jupons de pilou et maillots rayés, pénétra dans la mission et eut bientôt l'honneur de se trouver devant un vieillard redingoté d'alpaga, et complètement retombé en enfance. C'était tout ce qu'il restait du puissant Révérend Gibbson, évêque-roi d'Erromango. Après un quart d'heure d'une conversation fort décousue, où il fut beaucoup plus question de lord Salisbury et de M. Gladstone que des maîtres actuels de la politique britannique, le Révérend tint à faire les honneurs de sa demeure. Fabre fut introduit dans la chapelle, où il eut l'avantage d'entendre un chœur de cannibales lui chanter les psaumes 26 et 41 traduits en dialecte canaque. Les voix grêles des sauvages, aiguisées encore par la résonance de la toiture en zinc, composaient un de ces charivaris grâce auxquels on comprend que Josué ait pu réduire Jéricho et Gédéon anéantir les Madianites. Les hommes étaient groupés autour de l'harmonium, tandis que les femmes, guidées par une grande chipie en camisole de percale, tournaient autour de la maison

avec d'affreux hurlements; elles symbolisaient les vierges israélites chantant après le passage de la Mer Rouge, sous la conduite de Marie, sœur d'Aaron. Libre penseur convaincu, Fabre n'était pas moins péniblement choqué. Il se fût trompé cependant en s'imaginant être le seul à s'émouvoir d'un pareil scandale. Il y avait dix ans que les fantaisies sacrées du Révérend Gibbson étaient dénoncées, tant à Sydney qu'à Melbourne, par les orateurs les plus éloquents de la secte. Mais les chefs de l'Eglise presbytérienne préféraient temporiser. Ils reculaient devant la déposition brutale d'un homme qui avait été une des lumières de l'apostolat, et qui proclamait qu'il faudrait recourir à la force pour l'arracher à ses chers enfants, ainsi qu'à la terre où le Dieu d'Abraham avait rappelé à lui la vénérable Mrs Gibbson. Bref, on s'était résigné à le laisser mourir là. On se bornait seulement à trouver qu'âgé de quatre-vingt-six ans, il commençait à abuser un peu de cette tolérance. Ahuri, se frottant les oreilles, Fabre avait regagné sa pétrolette, bien décidé à ne plus remettre jamais les pieds à Port-Narevin. Sur quatre blancs qu'il pouvait rencontrer à Erromango, il y en avait donc trois avec lesquels il aimait mieux n'entretenir aucun rapport. Quant au quatrième... Le quatrième, c'était Jeffries.

Celui-là, Magdalena l'avait qualifié du seul terme qui convînt : un ours. Oui, un ours, et pas autre chose. Pourtant, il n'y avait pas que

du dépit dans le souvenir que Fabre conservait de sa visite au propriétaire de Longstal. De cette unique entrevue, les moindres détails, les moindres paroles demeuraient gravées dans son esprit. Il est vrai que, des paroles, il n'y en avait pas eu beaucoup d'échangées. On se rappelle le lieu, les circonstances. Quand Jeffries s'était dressé en face de lui, Fabre avait été totalement déconcerté par cette présence à laquelle, cependant, il s'attendait d'un instant à l'autre. Devant le petit homme, immobile et muet, il s'était embrouillé dans ses phrases : « Venant de débarquer à Erromango, j'ai cru, j'ai estimé qu'il était de mon devoir... Oui, la nécessité, l'agrément d'être en bons termes avec un voisin dont tout le monde, oui, tout le monde m'a dit... m'a vanté... » Il s'était arrêté, dans la crainte que Jeffries ne lui demandât si c'était à M. Cross et à M. Bliss qu'il faisait allusion. Mais son appréhension était sans objet. Et il eût mieux valu qu'à défaut d'une autre, Jeffries lui posât cette question, plutôt que de demeurer ainsi, impassible, tandis que Fabre continuait à aligner des mots sans suite. De guerre lasse, convaincu de l'inutilité de ses efforts, il s'était tu, se bornant à lancer à son adversaire un regard suppliant. Mais Jeffries continuait lui-même à se taire. Et il semblait à Fabre que ce supplice n'aurait jamais de fin.

Dans son trouble, il n'avait naturellement réussi que fort mal à observer ce redoutable personnage. Impossible de discerner le milieu

social auquel il avait pu appartenir. En Australie, en Europe, avec ses guêtres et sa vareuse de coutil, on l'eût pris pour quelque honnête garde-chasse. Le visage paraissait fin, mais les larges bords du feutre empêchaient d'en distinguer la partie supérieure. En outre, il commençait à faire nuit. La silhouette était restée très jeune. Le corps éveillait tout ensemble une idée de fragilité et de force. De sa main gauche, à l'annulaire de laquelle Fabre apercevait le cercle d'une alliance d'or pâli, il avait tiré de sa poche une blague à tabac, et, maintenant, il roulait une cigarette, sa carabine toujours maintenu contre la hanche par le coude droit.

Cette cigarette, une fois roulée, sans hâte, Jeffries avait parlé. Sa voix était sèche, sans inflexion d'aucune sorte, avec, par moment, comme une cassure. Chose inouïe, cette cassure semblait l'effet d'une espèce de timidité. Peut-être était-ce simplement l'embarras qu'on éprouve à se servir d'un instrument qui, faute d'usage, a fini par se rouiller.

— On vous a parlé de moi? On a par conséquent dû vous dire que je n'aimais pas qu'on s'introduisît sur ma plantation. Vous l'a-t-on dit?

Fabre avait baissé la tête.

— Eh bien, on ne vous a pas menti.

Un quart de minute s'était écoulé.

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, avait ajouté simplement Jeffries.

En même temps, frappant un briquet, il avait

allumé sa cigarette. Ce geste avait eu pour conséquence de relever légèrement le canon de la carabine. Fabre avait vu l'âme de l'arme, l'œil noir et rond d'où s'était envolé la balle qui avait tué Jenkins.

L'idée d'un danger a toujours rendu aux hommes braves l'audace qui menaçait de les abandonner. Fabre était brave. En outre, il avait la haine de l'injustice. Celle qui se commettait à son égard eut le don de l'exaspérer.

— Je ne vois pas en quoi j'agis mal, en me refusant à croire tous les bruits que les gens colportent, avait-il crié. Je ne prends avis que de moi-même. Je ne mettrai plus les pieds chez vous, c'est entendu. Mais il ne sera pas dit que je n'aurai pas tout fait pour que les bons procédés soient de mon côté. Je n'ai besoin de personne. Je ne porte préjudice à personne.

Toujours impassible, Jeffries laissait s'écouler ce déluge de paroles. Fabre s'entêtait.

— Je ne porte tort à personne. Je ne suis pas venu pour le coprah, comme il y en a qui continuent à se le figurer. Je suis venu...

— Oui, je sais, avait dit Jeffries, toujours avec le même calme, vous êtes venu pour les moutons.

Cette simple phrase avait suffi à convaincre Fabre de la folie de son insistance. « Peu m'importe, signifiait-elle, pourquoi vous êtes venu, Vous êtes là, cela suffit pour que je vous considère comme mon ennemi. »

Les obliques rayons du soleil couchant mar-

braient de taches violettes la dalle grise de la tombe. La brise crépusculaire mettait peu à peu en mouvement les grandes palmes assombries. Un instant encore, les deux hommes s'étaient considérés en silence. Puis, de la même voix monotone, Jeffries avait répété :

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

Fabre était rentré en suivant la grève, allongeant son chemin, mais évitant ainsi de traverser la forêt. Au bout de deux heures de marche, il avait aperçu les lumières de son bungalow. Suspendus dans les ténèbres, accrochés au flanc des montagnes invisibles, d'autres feux, ceux auxquels il était impossible de penser de sang-froid, s'allumaient là-haut, les uns après les autres. Telle était cette inhumaine Erromango : de misérables blancs ne cherchant qu'à s'exterminer, à deux pas de la barbarie la plus monstrueuse. Fabre dîna rapidement, s'assit à son bureau, et travailla jusqu'à ce qu'il se sentît assez rompu de fatigue pour avoir le droit de reposer le reste de la nuit sans cauchemars.



Vers la fin de décembre, trois mois, jour pour jour, après son arrivée à Erromango, Fabre eut l'agréable surprise de voir s'ancrer devant le

plantation une goélette qui n'était pas celle de MM. Bliss et Cross. Elle appartenait à un colon français d'Epi, une des îles du centre de l'archipel, situés à une centaine de milles au nord d'Erromango. M. Vatard — tel était son nom — rentrait d'un voyage d'affaires en Nouvelle-Calédonie. Ayant essuyé un violent coup de mer entre les îles Loyauté et les Hébrides, il faisait escale un jour, afin de permettre à son équipage de se reposer, et pour avoir de l'eau douce et des fruits. Jadis en relation avec Sullivan, il avait choisi tout naturellement la baie de Pilbarra. On pense si Fabre lui fit fête. C'était la première fois, depuis trois mois, qu'il pouvait parler sans contrainte. M. Vatard le complimenta sur la bonne tenue du domaine. « A présent, mon vieux, ajouta-t-il, avec les moyens dont vous paraissez disposer, permettez-moi de vous dire que vous seriez sans excuses de ne pas réussir. De mon temps, c'était autre chose. J'ai commencé, mois qui vous parle, avec deux Canaques, et huit cents francs. Il est vrai que c'était à Epi, qui, tout de même, est une île, comment dirais-je, un peu plus folichonne. Erromango... hum! » S'étant mutuellement mis en confiance, ils avaient parlé à cœur ouvert des gens de l'île, du Révérend Gibbson, de MM. Bliss et Cross, dont la réputation de forbans n'était décidément plus à faire. En ce qui concernait Jeffries, l'opinion du Français était à peu près la même que celle de Sullivan. « Qu'est-ce que vous voulez, si son idée est de ne voir personne! C'est tout

de même son droit, à cet homme. Je ne peux dire qu'une chose, c'est que j'ai dîné une fois avec lui, à bord du *Myosotis*. Eh bien, il a été très aimable. Je n'irai pas jusqu'à dire très gai, mais très aimable, enfin, et n'hésitant pas à glisser son mot dans la conversation. Il est vrai qu'alors sa femme vivait. Il paraît que c'est depuis qu'il l'a perdue qu'il est devenu comme le voilà maintenant. Encore une fois, ce ne sont pas nos affaires. Aux îles, chacun pour soi, et Dieu pour tous. Dieu, pas celui de ces damnés presbytériens, pour sûr. » M. Vatard détestait les pasteurs. Ceux-ci menaçaient les Canaques des foudres divines s'ils travaillaient sur les plantations des colons français. Fabre écoutait avec délice les propos de cet homme fruste, qui était certainement un brave homme. M. Vatard, au déjeuner qu'on lui fit faire, aux vins et aux alcools qui lui furent servis, put se rendre compte de l'agrément qu'avait procuré sa visite. Aussi Fabre n'eût-il pas besoin de beaucoup insister pour qu'il promît de s'arrêter à Pilbarra lors de son prochain voyage. « D'ailleurs, ajouta M. Vatard, vous aurez d'ici là une autre occasion au moins de causer avec des amis. Oui, j'ai appris à Nouméa que le *Myosotis* serait cette fois en avance sur son itinéraire ordinaire. Il commencera sa tournée par les îles du Nord, et, dans la première quinzaine de janvier, il sera à Erromango. Il mouillera dans la baie Dillon. Vous irez dîner à bord, naturellement. Vous y trouverez toute une cargaison de camarades à

moi, des colons d'Epi, de Vaté, de Mallicolo, de joyeux lurons, qui vont passer quelques semaines à Sydney, afin de se retremper un peu, et de faire valser leurs économies. On ne s'embête pas avez eux, vous verrez. Ils vous prouveront qu'aux Hébrides il n'y a pas que des neurasthéniques et des fripouilles. Dommage que je ne puisse être là, moi aussi. » Cette nouvelle avait profondément réjoui Fabre. La pensée d'avoir son courrier plus tôt qu'il ne l'espérait, la perspective d'un dîner à bord du *Myosotis,* en gaie compagnie, l'emplissaient d'une allégresse enfantine. Trois semaines seulement à attendre! Il allait juste avoir le temps de terminer son mémoire, de mettre la dernière main à son rapport... Ce soir-là, quand il revint de la goélette où il était allé reconduire M. Vatard et boire avec lui le coup de l'étrier, les sombres feux s'allumant sur les hauteurs d'Erromango lui parurent moins sinistres que de coutume.

Par étapes insensibles, depuis plusieurs semaines, les pluies avaient fait leur apparition, différentes d'abord, de ce que Fabre eût pu imaginer, pas aussi déprimantes, peut-être. Les premières avaient été de brusques orages, qui noyaient soudainement les contours de l'île, les transformaient en un chaos de noires vapeurs. Mais dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le divin paysage océanien émergeait comme un arc-en-ciel. La végétation, lavée, reposée, donnait une impression étonnante de fraîcheur et de renou-

veau. Chaque feuille resplendissait de gouttelettes où scintillaient toutes les pierreries du soleil. Des fleurs que Fabre n'avaient encore jamaies vues surgissaient, naissaient en quelques heures. Revenant de la chasse, il en trouvait une, grande ouverte, sur sa route, à un endroit où il était certain qu'il n'y avait rien un moment plus tôt. Leurs couleurs étaient les mêmes que celles des ramiers pourprés, des colombes mauves ou jaunes, des perruches rose pâle qui voletaient autour d'elles pour une exquise et fugitive comparaison. Assis sur sa véranda, Fabre était comme au centre d'une serre qui eût été en même temps une volière merveilleuse. De plus en plus entreprenants, fleurs et oiseaux resserraient leur cercle autour de lui. D'admirables petits passereaux, dont on eût demandé en vain les noms aux planches coloriées de tous les ouvrages d'histoire naturelle, se posaient sur les dossiers des rockings, sur les barreaux de la balustrade, jusque sur le pavillon du gramophone. D'extraordinaires liserons argentés pendaient du toit, rampaient sur le sol vert bronze pour s'enlacer aux pilotis du bungalow. Tout était lumière et cris de joie. Et soudain, il passait comme une grande ombre. Les oiseaux se taisaient. Les fleurs semblaient se ternir. D'un seul coup, comme un lac dont on fait sauter le barrage, l'énorme pluie se mettait à tomber.

Ayant découragé MM. Bliss et Cross et, d'autre part, découragé lui-même par Jeffries, Fabre s'était résigné à ne plus sortir de sa plantation.

Avec ses deux milles en bordure de mer, et sa profondeur de près du double, elle était heureusement assez vaste pour qu'il y pût chasser et pêcher à sa fantaisie. Il n'était même pas encore parvenu à la parcourir tout entière, au nord en particulier, dans la portion d'ailleurs assez mal délimitée où la plaine fait place aux premiers contreforts montagneux. Poursuivant un marcassin qu'il avait blessé, Fabre s'était risqué une fois de ce côté. Il avait juré qu'il n'y reviendrait qu'avec un de ses Canaques, car, brusquement, il n'avait plus réussi à s'orienter. Il avait tourné en rond près d'une heure, le cœur battant, car il se savait dans le voisinage immédiat de la ligne de démarcation qu'il est interdit de franchir, au delà de laquelle commence le royaume des traqueurs de gibier humain, les mystérieux allumeurs de ces feux que chaque soir il voyait réapparaître avec la même régularité lugubre. Les *bush men,* les hommes des bois, respectent le contrat. Ils ne descendent jamais à la plage, sauf au cours de certaines nuits sombres, pour puiser de l'eau de mer dont ils assaisonnent leurs aliments, et qu'ils remportent dans des tubes de bambou. Mais ils exigent la réciproque, et, suivant la parole de Sullivan, qu'on n'aille pas les embêter chez eux. Fabre ne pouvait décidément pas se résoudre à suivre un seul des conseils de l'Australien sans en avoir, au préalable, vérifié le bien-fondé. L'idée fixe qui l'avait, au début de son séjour, poussé vers Jeffries, et à laquelle il semblait avoir

renoncé, était remplacée par la fascination de cette zone interdite. Eternelle histoire des maisons de notre enfance, où nous étions libres de vagabonder dans toutes les chambres, hormis une seule, fermée à clef. Nous n'avions de répit qu'après avoir réussi à l'ouvrir.

Gabriel, à qui Fabre s'était ouvert de son projet, avait fait tout ce qu'il avait pu pour l'en détourner. Il connaissait trop bien l'île et ses sombres hôtes. Ce n'est pas pour rien qu'à Erromango chaque nom de pic, de cap, de rivière, est le nom d'un colon ou d'un missionnaire massacré. Quant aux Canaques de la plantation, ils avaient tous eu qui un frère, qui un camarade enlevé, puis dévoré, et ils se souciaient fort peu d'aller provoquer les cannibales dans leurs repaires. Fabre s'entêtant, Gabriel fit adopter un compromis. On irait jusqu'au prochain village, qui se trouvait à cinq ou six milles, sur les premières pentes de la montagne. A la suite du meurtre d'un Européen, — il y avait de cela une quinzaine d'années, — une canonnière était venue s'embosser dans la baie Dillon, et avait débarqué un détachement de matelots français et britanniques. L'expédition punitive — tel est le terme dont on affuble, aux Nouvelles-Hébrides, ce genre de démonstration — incendia cinq ou six villages, sans avoir aperçu un seul indigène. Les marins revinrent au bout de quelques heures, ramenant un des leurs qu'une flèche lancée on ne savait d'où, avait blessé légèrement, et qui mourut le même soir, dans d'abominables

souffrances. Le territoire ainsi ravagé n'avait plus jamais été réoccupé. Il formait, entre la plage et la montagne, une sorte d'enclave neutre, où il était bien rare que, de part et d'autre, on s'aventurât. C'était celui de ces villages qui se trouvait le plus rapproché de Pilbarra que Gabriel avait choisi. Il avait les meilleures raisons de croire qu'une fois là, la curiosité de son maître serait satisfaite, et qu'il ne chercherait pas à aller plus avant.

Du village lui-même, il ne restait rien, si bien qu'ils se trompèrent et ne trouvèrent pas tout de suite son emplacement. Il fallait savoir réellement que des cases s'étaient élevées là pour reconnaître leurs traces dans ces amas de terre et de mousses pourries, sous ce fouillis végétal plus dru peut-être en cet endroit qu'ailleurs, comme si le sol avait été rendu plus fécond par la longue accumulation des détritus domestiques. Par contre, le haut-lieu, ou place des sacrifices, était demeuré à peu près intact. D'instinct, en l'atteignant, Gabriel s'était retourné et avait mis un doigt sur ses lèvres. Il allait devant. Fabre suivait, avec deux domestiques canaques, choisis parmi les plus dévoués. Il leur avait confié des fusils, mais il gardait la conviction qu'à la première alerte, il les jetteraient pour mieux détaler à travers les bois.

Un banian occupait le centre de la place. Avec ses branchages contorsionnés, il ressemblait plutôt, dans cette lumière sous-marine, à un madrépore géant qu'à un arbre terrestre. Il sup-

portait, juchée à huit ou dix mètres en l'air, Dieu sait par quelle diabolique gymnastique, une pierre de dimensions formidables, qui était la table des sacrifices. C'était là que la victime humaine était étendue, égorgée, dépecée. C'était de là que l'officiant faisait pleuvoir sur la foule hurlante des fidèles les lambeaux sanguinolents de l'affreuse hostie.

Autour du banian étaient rangés les fétiches issus de l'obscène imagination cannibale. Bonshommes grotesques et hideux, hauts de vingt pieds, bariolés de sinistres couleurs plates, ils fixaient Fabre de leurs yeux morts. Ils alternaient avec les tambours de guerre, découpés dans des troncs d'arbres fendus par une étroite raie longitudinale. Fabre s'étant rapproché de l'un d'eux, Gabriel se précipita, dans la crainte que son maître ne pût résister à la tentation de le faire résonner d'un coup de crosse. Fabre le rassura du geste. Il n'avait aucune envie de signaler leur présence au monde d'ennemis invisibles qu'il sentait rôder confusément aux alentours.

L'ombre était si dense que seul le soudain crépitement de la pluie venait les avertir de la disparition momentanée du soleil. La voûte formée par les arbres au-dessus de leur tête, était si étanche que, lorsqu'un grain faisait rage, seule, de temps à autre, une large goutte d'eau, filtrant comme de la lézarde d'un plafond, venait s'écraser sur le sol vaseux avec un bruit mou. Rien ne manquait à cette atmosphère de cave,

ni les énormes toiles d'araignées, dont on heurtait du front les cordelettes gélatineuses, ni le vol silencieux des chauves-souris, ployant et déployant leurs tristes ailes géométriques. L'horreur, poussée à un tel degré comporte toujours une part de fascination. Fabre restait immobile. Ses serviteurs le regardaient d'un œil angoissé, dans l'attente du signal du départ, avec la hantise de la nuit qui allait bientôt tomber. Fabre songeait précisément à cette nuit qui allait naître, aux feux qui allaient l'étoiler. A être venu jusqu'ici, il comprenait qu'il n'avait en rien réussi à diminuer leur mystère. Un découragement sans nom le prenait. Gabriel et les deux Canaques, sitôt sur le chemin du retour, ne seraient plus que des enfants insouciants et joyeux. Mais lui, il avait l'impression de regagner un univers semé d'embûches plus redoutables encore.



Le lundi de la seconde semaine de janvier, Fabre était encore couché que Gabriel entrant précipitamment dans sa chambre l'entraîna presque de force sous la véranda; il lui fit signe de prêter l'oreille. Un appel de sirène venait du nord. Le *Myosotis!* Il était en train de jeter l'ancre dans la baie Dillon, et signalait sa présence aux colons d'Erromango. Les colons? Il n'y avait que Jeffries et Fabre, et là-bas, de

l'autre côté de l'île, le Révérend Gibbson, colonisateur d'âmes. Voilà près de quatre ans que M. Petersen, le propriétaire de la plantation de la baie Dillon, avait été enlevé par les fièvres. Son exploitation étant abandonnée, l'escale en cet endroit ne rimait plus à rien. Mais elle figurait toujours sur les états administratifs, et le *Myosotis* continuait à s'y arrêter. Il continuerait jusqu'à épuisement de son stock d'imprimés. L'administration a ses principes, aussi impérieux aux Hébrides qu'ailleurs.

Le son de la sirène ne parvenait que très affaibli. On ne devait pas l'entendre au delà du cap Pilbarra. Fabre eut la tentation d'envoyer un de ses Canaques avertir Jeffries. Mais il recula devant ce qu'il était difficile de ne pas considérer comme un manque absolu de dignité. En tout cas, il avait beau faire, des détails pareils lui prouvaient bien qu'il n'avait pas fini d'être obsédé par la pensée de son voisin.

Il s'habilla précipitamment, et rassembla son courrier. Puis, ayant pris à peine le temps de déjeuner, il descendit à la plage. Gabriel s'y trouvait déjà, en train de s'escrimer contre le moteur de la pétrolette qui ne voulait pas se mettre en marche. Enfin, ils partirent. Bientôt, la silhouette trapue du cargo leur apparut. On l'avait repeint. Fabre eut la sensation de ne s'être encore jamais trouvé devant un paquebot si considérable.

Une double rangée de têtes débordaient du bastingage. Fabre, tandis que son canot accostait, entendait des exclamations, des appels.

— Je vous dis que si. — Je te dis que non. — Bien sûr, ce n'est pas Jeffries. — C'est Fabre. — Naturellement, c'est lui. — Bonjour, Monsieur Fabre!

D'autant plus surpris qu'il ne reconnaissait point, parmi les voix qui lui souhaitaient ainsi la bienvenue, celle du capitaine Simler, il gravit rapidement l'échelle du bord. Des mains tendues l'attendaient à la coupée, de larges mains durcies, halées. C'étaient les amis de M. Vatard, et Fabre comprit que l'éloge de l'hospitalité qu'on recevait à Pilbarra n'avait plus à leur être fait.

Ils se présentaient tous à la fois, avec des rires, des claques dans le dos, sur les épaules. — Rouchon, colon à Vaté; — Guibourg, à Epi; — Espérandieu, d'Epi également, le plus vieux camarade de notre ami Vatard; — Bosc, dit le *Révérend*, à cause de ses lunettes, colon à Mallicolo; — Crépin, d'Aoré; — Brunet, de Santo; — Et celui-là, le grand rouge, qui rigole tout le temps, Smith, d'Ambrym, un English, mais un bon type.

— Aôh! Compatriote! fit l'Anglais avec un terrible accent, en désignant le pavillon britannique que la brise venait de déployer à l'arrière de l'embarcation de Fabre?

— Quoi? Qu'est-ce qu'il dit? Hein, le drapeau anglais!

Fabre s'épuisait à serrer toutes ces énormes mains tannées.

— Je suis Australien, se hâta-t-il d'expliquer, mais d'origine française.

— Ah! Comme cela, ça va. Mais alors, foutez deux drapeaux, tonnerre! Le français devant, l'anglais derrière. Pour l'instant, il ne faut pas que tout ça se passe en conversation. Au bar! Et vite!

Ebloui, Fabre était de plus en plus tenté de se dire que les Hébrides du groupe Sud sont des îles bien déshéritées, par rapport à celles du groupe Nord, où il avait la révélation d'une véritable vie de société, et combien cordiale! S'il avait pu savoir!.. Mais ne valait-il pas mieux qu'il fût là où il se trouvait, dans l'intérêt de son travail, et pour la réussite de son expérience?

— Messieurs, implora-t-il en riant, montrant son courrier et se raidissant contre la poussée qui l'entraînait déjà vers le bar, excusez-moi. Une minute, s'il vous plaît, et je suis à vous. J'ai à régler d'abord deux ou trois questions. Aucun de vous ne pourrait-il me dire où est le capitaine Simler?

— Où il est? Dans sa cabine, comme d'habitude. Ah! s'il s'agissait du père Magdalena... Faites vite, et tâchez de le ramener, si vous pouvez. Nous, en attendant, on va s'occuper des liquides.

Simler était effectivement dans sa cabine, en train de cogner du doigt la vitre d'un baromètre anéroïde. Il répondit à peine au salut de Fabre.

— Un moment, je vous prie.

Le front soucieux, il continuait à tapoter le

baromètre. Fabre fut étonné du changement qui s'était opéré en lui. On eût dit quelqu'un qui n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Sa mise était négligée. Ses tempes, en quatre mois, semblaient avoir beaucoup blanchi.

— Qu'y a-t-il pour votre service? finit-il par demander.

Fabre lui tendit son paquet de lettres, expliquant qu'il désirait qu'elles fussent mises à la poste à Sydney.

— Vous n'avez pas bonne mine, dit Simler, qui n'avait même pas eu l'air d'écouter.

Fabre pâlit. Si un changement s'était opéré en lui depuis son arrivée à Erromango, le capitaine était le seul à pouvoir le constater.

— Vous n'avez guère bonne mine non plus, se borna-t-il à répondre.

Simler haussa les épaules.

— Moi, ce n'est pas la même chose. Comment pourrait-il en être autrement.

— Vous êtes malade?

— Malade! Je n'ai pas besoin d'être malade pour... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Approchez-vous un peu, et regardez.

Il l'avait conduit devant le baromètre.

— Que remarquez-vous?

— Hum! dit Fabre. Il y a évidemment une petite dépression. A présent, je ne suis pas grand clerc.

— Grand clerc! Ce n'est pas la peine d'être grand clerc pour voir qu'il se prépare un cyclo-

ne, un joli petit cyclone, fit l'autre avec un rire saccadé.

A ce moment, on frappa.

— Qu'est-ce que c'est? On ne peut plus être tranquille, ici. Entrez.

Quelqu'un apparut dans l'étroit encadrement de la porte. Jeffries.

Fabre sursauta. C'était la seconde fois qu'il le voyait. Il s'expliqua l'absence de MM. Bliss et Cross.

Sur l'invitation de Simler, Jeffries était entré. Il se nomma. Il reconnut Fabre, avec qui il échangea un léger salut.

— Avez-vous des lettres pour moi, capitaine? Simler lui en remit trois ou quatre, — des enveloppes à en-tête. De la correspondance commerciale, sans doute. Quel autre genre de lettres aurait pu recevoir Jeffries?

— Il y a aussi du courrier pour vous, dit Simler à Fabre, en lui tendant un volumineux paquet. Excusez-moi. J'avais oublié.

Et il se passa la main sur le front, comme pour indiquer l'endroit où se trouvait son excuse.

— Merci, dit Fabre. Je vous laisse.

— Non, non, Restez.

Il insistait, soit qu'il eût réellement à lui parler, soit pour être plus vite débarrassé de Jeffries. Un imperceptible sourire éclaira le visage de ce dernier. Une mince patte d'oie se dessina de chaque côté de son front lisse, bridant les yeux, qui jetèrent un éclat bref.

— Je n'ai que deux mots à vous dire, capitaine. Je vous apporte du coprah. Cent cinquante tonnes, à destination de Sydney. Mes chalands sont là.

— Cent cinquante tonnes de coprah ! maugréa Simler. Et moi qui voulais repartir aujourd'hui, à cinq heures.

— Vous le pourrez. J'ai la main-d'œuvre nécessaire.

— Bon. Alors, faites vite.

— Autre chose. Il se peut que j'aie à répondre tout de suite aux lettres que vous venez de me remettre. M'autorisez-vous, dans ce cas, à m'installer au fumoir ? Du temps du capitaine Magdalena...

— Je n'ai rien changé, Monsieur, aux coutumes instaurées par mon prédécesseur. Vous pouvez même déjeuner à bord, si le cœur vous en dit.

— C'est déjà fait, merci. Je tiens à surveiller moi-même le chargement de mon coprah.

— Cela ne m'empêchera pas d'aller y jeter moi aussi un coup d'œil, dit Simler, quand la porte se fut refermée. Ils sont tous les mêmes, dans ce maudit pays. Ils vous refilent leur coprah mouillé. Et, un beau jour, en pleine mer, pan, ça y est : un incendie, un joli petit incendie.

Il eut le même rire que tout à l'heure.

— Vous avez à me parler ? demanda Fabre, qui froissait nerveusement son paquet de lettres.

Simler ne répondit pas. Il était revenu au baromètre, et s'était remis à le tapoter.

— Avez-vous un motif particulier d'être inquiet?

Il regretta aussitôt sa question. Le capitaine s'était retourné. Fabre vit son visage décomposé.

— Un sujet d'être inquiet? Non, non. Au contraire!

Il ricanait. Il tremblait aussi. Fabre s'en aperçut.

— Vous êtes malade, Simler!

L'autre secoua la tête.

— Malade? Il vaudrait mieux que je fusse malade. Mort, même! Ce qui m'arrive est bien plus terrible. Vous n'avez pas compris? Regardez-moi donc. Regardez-moi.

— Je ne comprends pas, vraiment. Qu'avez-vous?

— Ce que j'ai? dit Simler avec égarement.

— Eh bien?

— Vous tenez absolument à le savoir?

— Oui. Dites vite.

Le capitaine haussa les épaules.

— Oh! alors, c'est simple. Eh bien, j'ai peur. Pas autre chose. J'ai peur, comprenez-vous?

C'était la phrase que redoutait Fabre. Il sentit ses jambes fléchir, tandis qu'il contemplait l'homme qui venait d'avoir le courage de faire un tel aveu.

Simler, lui aussi, le regardait fixement.

— Peur! dit enfin Fabre à voix basse. Comme c'est drôle! De quoi avez-vous peur?

Simler eut de nouveau son petit rire.

— On voit bien que vous ne savez pas ce que

c'est. Sans cela, vous ne m'interrogeriez pas ainsi. Avoir peur, c'est ne rien craindre, de façon spéciale, et tout craindre à la fois. De quoi ai-je peur? De tout. Du baromètre qui baisse, du chargement mal arrimé qui bascule soudain de bâbord à tribord. J'ai peur du coprah; peur du récif qui n'est pas marqué sur la carte; peur de la dynamite qu'on m'oblige à transporter; peur de mon second qui s'endort à la barre; peur de moi-même... J'ai peur du brouillard; peur du mauvais temps; peur du beau temps. J'ai peur, enfin. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un bateau, et un bateau comme celui-ci, encore!

A travers la mauvaise cloison de la cabine leur parvenaient des éclats de voix, des bruits de verres joyeusement choqués. Simler, en un geste de dément, menaça du poing ces voix.

— Entendez-les, entendez-les! S'ils savaient ce qui les guette, jamais, jamais, ils ne voyageraient... ni eux, ni personne.

Fabre n'écoutait plus. Il semblait poursuivre une idée.

— Vous n'avez pas toujours été ainsi dit-il. Pourquoi être venu aux Hébrides?

— Pourquoi? fit Simler.

Et il secouait avec rage le baromètre.

— Bien sûr, je n'ai pas toujours été ainsi. Quinze ans durant, j'ai fait les voiliers, entre San-Francisco et le Chili, une ligne pas toujours commode, vous savez. J'était plus jeune. J'aurais craché de dégoût rien qu'à entendre un marin parler comme je viens de le faire. Pourquoi suis-

je venu par ici? On me disait que je gagnerais plus d'argent. La belle jambe, quand cet argent ne représente plus rien, quand on n'a même plus envie de le dépenser! Enfin, vous saisissez. Si je vous disais... Mais non, vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est.

Fabre lui avait saisi la main.

— Peut-être. Dites toujours. Qu'est-ce que c'est? Que ressentez-vous?

Simler roulait des yeux égarés.

— Ce que je ressens? Oh! mon Dieu, comme c'est dificile! Comment vous expliquer!... La nuit, sans doute, il ne vous est jamais arrivé de vous éveiller en sursaut? Rien qu'à cause de cela...

— Oui, on ne voudrait jamais plus se rendormir.

— Exactement. Mais il y a autre chose. Tenez, quelquefois, on ne parvient plus à avaler sa salive. Il vous semble qu'une boule vous obstrue le gosier.

— Oui, une boule pas trop grosse, comme les billes de verre...

— Les billes de bouteilles de limonade.

— Exactement. On fait un effort. Ça y est, c'est passé. Mais il y en a une autre. Et pendant ce temps, les sens sont multipliés. On entend tout...

— Même le tic tac d'une montre, la montre laissée sur la table de nuit, à l'autre bout de la pièce.

— Et on voit tout. On regarde par terre, et qu'est-ce qu'on aperçoit? Une fourmi, dans une des fentes du plancher...

— Et on n'oublie plus ni la fourmi, ni la fente... Plus jamais.

Ils se parlaient, les mains étreintes, les yeux dans les yeux, avec un manège de fous, une espèce d'enthousiasme forcené. Et soudain Simler repoussa violemment Fabre.

— Qu'est-ce que vous venez me raconter là? Comment êtes-vous au courant de ces choses, vous?

— Je sais, dit Fabre, avec un sourire presque extasié.

— Comment savez-vous? Vous êtes bien tranquille dans votre île. Et dans deux ans, quand vous aurez fini votre temps, quand vous partirez, il y aura belle lurette que ce vieux cargo sera au fond de l'eau. Ce sera un beau navire battant neuf, qui viendra vous chercher, un navire où vous ne risquerez rien, un navire qui ne sera plus commandé par ce brave capitaine Simler. Alors?

Fabre ne répondit pas tout de suite. Il était en train de regarder quelque chose. Encerclé par le verre bombé du hublot, un coin de l'île apparaissait : un pic noirci, des nuées grisâtres, des cocotiers bleus, une sorte de médaillon, une peinture huileuse et sombre où toute la détresse, toute la morne fantasmagorie d'Erromango se trouvait inscrite, condensée.

— Dans deux ans, murmura-t-il. Oui, dans deux ans, bien sûr.

Et il éclata du même rire que Simler.

La salle à manger du *Myosotis* faisait partie des améliorations qui avaient été apportées au cargo lorsqu'on avait voulu le transformer en navire mixte. Pour un bateau de cette classe, c'était une salle tout à fait correcte. Aménagée sur le pont, elle avait la forme d'un rectangle terminé à chaque bout par une petite pièce, dont l'une servait d'office, et l'autre de fumoir-bar. Vingt personnes pouvaient y tenir à l'aise, et il arrivait fréquemment que ce chiffre fut doublé, à Port-Vila et au Canal du Segond par exemple. Ce sont les centres les plus importants des Hébrides. Aussi voyait-on, à chaque escale du *Myosotis*, les pétrolettes surgir aux quatre coins de l'horizon. On venait chercher le courrier, surveiller l'embarquement et le débarquement des marchandises, demander des nouvelles des pays civilisés, — Nouméa, Sydney, Brisbane —, à ceux qui arrivaient, serrer enfin les mains de ceux qui partaient, soit pour toujours, ce qui assombrissait légèrement la fête, soit pour aller s'offrir un peu de bon temps en Australie, ce qui décuplait l'entrain.

Il était près de quatre heures, et bien que l'on se fût mis à table à onze heures et demie, on n'en était pas encore sorti. Les boys venaient à peine de servir le café. Le nombre des bouteilles alignées par terre, et qu'ils n'avaient pas eu le

temps de faire disparaître, indiquait suffisamment que l'affaire avait été chaude.

Comme l'on apportait les liqueurs, Simler se leva, et, demanda la permission de se retirer.

— Quelques détails à régler, Messieurs. N'oublions pas que nous appareillons dans une heure.

— Foi de gens qui s'y connaissent, capitaine, dit M. Rouchon, qui s'était levé lui aussi, et tendait vers Simler sa tasse de café, comme pour un toast, excellent déjeuner! Nous vous remercions, et nous vous félicitons. Même du temps du capitaine Magdalena, qui pourtant était plus souvent à l'office que dans la chambre des cartes...

— Je transmettrai vos compliments au cuisinier, dit Simler.

Il souriait. Cette énorme gaîté ambiante avait réussi à mettre un peu d'animation sur son visage. Quant à Fabre, il était métamorphosé. Le miracle avait commencé au bar, dès la sortie de la chambre du capitaine. D'abord, il s'était surveillé, il avait essayé d'arborer cette espèce de hauteur, qui était chez lui beaucoup plus préméditée que naturelle. Mais bien vite, au milieu de la bonne humeur générale, il avait renoncé à être « M. Fabre, ingénieur agronome de l'Université de Sydney, diplômé de l'Université de Melbourne ». Maintenant, les autres l'appelaient Fabre tout court, et il ne songeait plus à trouver cela choquant. D'ailleurs, le besoin inné qu'il avait en lui d'être partout le premier de la

classe était en train de trouver son compte sur un terrain assez différent, mais plus flatteur peut-être encore que celui des triomphes universitaires. La conversation était devenue naturellement ce qu'elle est à la fin de n'importe quel repas d'hommes. Ces messieurs avaient certains renseignements à obtenir, et Fabre se révélait mieux qualifié que personne pour les leur procurer. Sur huit qu'ils étaient, six d'entre eux allaient à Sydney, selon le mot de Vatard, « pour y faire valser leurs économies ». Ces rudes et naïfs gaillards, dont plusieurs n'avaient pas quitté les îles depuis dix ans, avaient de l'argent en poche, mais visiblement ils ne savaient où s'adresser pour en obtenir la monnaie assez vulgaire à laquelle ils aspiraient. Aussi fallait-il voir avec quelle application ils écoutaient Fabre, tandis que légèrement renversé en arrière, le verre de whisky bien en main, il soulevait pour eux un coin du voile des mirifiques paradis de Sydney. Quant à lui, sa béatitude, en cette minute, était complète. Il se demandait comment il avait pu tout à l'heure avoir des idées noires. Il regardait ces visages tendus vers lui, et il se répétait : « De quoi irais-je me plaindre? Parmi ces braves gens, dont aucun n'a mal réussi, en est-il un seul avec qui je changerais de destinée? Non, évidemment. Alors? »

Est-il nécessaire de rappeler sur quoi Fabre se croyait en droit d'établir son expérience d'homme à bonnes fortunes? Les trois mois qu'il

avait passés à Sydney, à la fin de ses études, étaient restés pour lui une époque mémorable. Un fêtard authentique eût bien ri des minces aventures qui lui étaient alors échues en partage. Mais le recul du temps et son imagination avaient magnifié ces humbles trésors. Ils lui donnaient l'assurance dont il avait besoin. Ils suffisaient à le faire écouter, bouche bée, comme un augure, par cet auditoire ingénu, qui ne l'interrompait que pour manifester son approbation, de la façon la plus flatteuse, et aussi la plus bruyante.

— Voilà qui est parlé! s'écria M. Crépin, un bon colosse roux, qui paraissait être le sentimental de la bande. Si je vous ai bien compris, un homme comme moi, pas de la première jeunesse, mais gai, et ne lésinant pas trop sur la question gros sous, peut espérer rencontrer là-bas, pendant le temps qu'il compte rester, une petite amie, pour sortir avec lui, aller au cinéma, au restaurant..., s'amuser, quoi!

— C'est exactement ce que chacun de vous doit s'appliquer à trouver, dit Fabre avec autorité. A aucun prix, il ne faut recourir aux professionnelles. Ça, c'est à la portée de tout le monde. Le genre dont je vous parle est plus relevé. Naturellement, l'entrée en matière est aussi plus délicate. Mais, encore une fois, pas de sérieuses difficultés. Sydney, comme toutes les grande villes, est peuplé de jeunes femmes appartenant à la plus honnête bourgeoisie, — fonctionnaires, commerçants aisés —, et qui ne

savent à quoi employer les journées, tandis que leurs maris sont au travail. Bref, ce n'est pas le gibier qui manque, je vous assure. Une seule recommandation : être discret. Ces femmes, étant donné leur milieu, ne tiennent pas à être compromises. Donc, principe essentiel : ne jamais chercher à percer un incognito, si vous voyez qu'on tient à le conserver.

— C'est bien naturel, dit M. Rouchon.

— Il faudrait être un fameux goujat pour agir autrement, renchérit M. Espérandieu.

— Oui, dit M. Crépin, tout ça est très joli. Mais le commencement? Quand une Canaque me plaît, j'arrive vite à le lui faire comprendre. Avec une blanche, heu!...

— On pourrait peut-être mettre une annonce dans le *Sydney Morning Herald,* risqua M. Brunet.

Fabre étendit la main.

— Pour ce genre de chasse, trancha-t-il, il n'y a pas deux méthodes. Vous connaissez tous le hall du *Victoria,* le plus grand hôtel de Sydney? C'est tout ce qu'il y a de mieux fréquenté et de confortable : divans, rockings, fauteuils de cuir, jardin d'hiver. L'après-midi, de quatre à six, il y a peut-être là deux cents jeunes femmes, toutes plus élégantes, plus fines, plus gracieuses les unes que les autres. Des teints éclatants, des tailles ravissantes, de légers cheveux blonds tout ébouriffés... Enfin, des amours, de véritables amours!

Cette description eut pour effet de déchaîner

l'enthousiasme des colons. Ils s'interpellaient, s'appliquaient de grandes claques sur les cuisses. « Ah! mon gaillard! — Ah! vieux farceur! » M. Rouchon rétablit l'ordre et obtint un vif succès personnel en proposant une tournée en l'honneur de Fabre.

— L'hôtel Victoria, on marque ça sur nos tablettes. Sapristi, hein, vous avez dû y réussir quelques beaux coups de filet, dans ce hall?

— Pas mal, dit Fabre, que cette atmosphère d'admiration grisait encore plus que le whisky, pas mal. Tenez, je me souviens, une après-midi. Une jeune femme exquise, véritablement exquise. Je l'invite à dîner. On ne s'est plus quitté de trois semaines. Etait-elle jolie, la mâtine! C'est justement avec elle que m'est arrivée l'histoire suivante, qui vous prouvera à quel point il faut être prudent, discret, si l'on ne veut pas leur faire arriver des ennuis, à ces pauvres petites.

— Racontez-nous ça. Vite.

— Volontiers. Un matin, elle arrive chez moi. Il y avait quinze jours que nous nous connaissions. Mais je ne savais pas qui elle était, bien entendu, et je me suis toujours gardé de le lui demander. En ce temps-là, j'étais locataire d'une petite villa dans un endroit charmant, au bord de la mer. Entre parenthèses, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de louer une villa, pour la durée de votre séjour à Sydney. C'est moins cher que l'hôtel, et bien plus agréable. J'avais un piano. Elle, la dame en question, adorait la

musique. Elle avait une voix admirable. Nous jouions jusqu'à une heure avancée de la nuit, tandis que la lune étincelait sur les eaux de la rade. Tout notre répertoire y passait. Parmi ces romances, il y en avait une vraiment délicieuse, où il est question d'une femme à la fenêtre. Voyons, vous ne connaissez que ça. Ta ta ta ta, ta-ta.

Il battait la mesure avec son verre vide.

— Li toi, donner à boire à li nous, et bien vite! ordonna M. Guibourg au boy, qui se rua vers de nouvelles bouteilles.

— La suite, la suite de l'histoire, réclamait-on sur l'air des lampions.

— Où en étais-je donc? dit Fabre avec complaisance. Ah! oui. Eh bien, ce jour-là, elle arrive chez moi de bonne heure, habillée comme pour aller à la campagne. C'était le 23 juin. Bien que ce souvenir remonte à dix ans, je me rappelle la date, parce qu'il y avait juste deux ans que j'avais été reçu ingénieur agronome de l'Université de Sydney. « C'est aujourd'hui ma fête », me dit-elle en entrant.

— Sa fête? dit M. Bosc. Elle s'appelait Alice, alors.

— Comment savez-vous cela? fit Fabre, qui n'aimait pas qu'on lui coupât ses effets.

— Parce que c'est aussi le nom d'une de mes gamines, et ces dates-là, voyez-vous, les papas sont toujours payés pour les connaître, dit M. Bosc avec un bon rire.

— Oui. Enfin, peu importe. D'ailleurs ce

détail n'a pas d'importance. « C'est ma fête, dit-elle donc. Vous allez m'emmener déjeuner aux environs. — A quel endroit? — Où vous voudrez. Faites-moi la surprise. » Je forme en moi-même le projet de la conduire à Miranda, vous savez, au sud de la baie. Il y avait là une auberge nommée *A la branche de Gui*, où les truites saumonées, entre autres choses, étaient excellentes. Nous prenons une voiture, et fouette cocher. Soudain, je vois de l'inquiétude sur le visage de ma compagne. « Où allons-nous? — Vous m'avez défendu de vous le dire. — Si, si, il faut. — A Miranda. Il y a une auberge qui s'appelle *A la branche de Gui*... » Là-dessus, je la vois qui ouvre de grands yeux, joint les mains, et part finalement d'une crise de fou rire. Figurez-vous que c'était dans cette localité que demeuraient ses beaux-parents, et qu'elle devait déjeuner ce jour-là avec eux à l'auberge dont il s'agit. Ils l'avaient invitée la veille, toujours à cause de sa fête, et elle avait eu toutes les peines du monde à se décommander. Inutile d'ajouter que notre cocher a été invité immédiatement à tourner bride, et que nous sommes allés déguster les truites ailleurs. Cette anecdote n'a qu'un mérite, c'est encore une fois de vous montrer combien il faut être prudent, si vous voulez mettre en confiance les jeunes femmes de Sydney. Et tenez, un autre jour, écoutez encore ce qui m'est arrivé. Cette fois-là, c'était dans un des plus grands restaurants de la ville...

L'assistance était au comble de la jubilation.

— Sacré Fabre! s'exclama M. Espérandieu. Vatard avait raison. Dites donc, si votre cave est aussi bien montée en bouteilles que votre mémoire en bonnes histoires...

— Ma cave n'est pas mal montée. Vous verrez ça. Dans quatre mois, il y en a bien parmi vous, Messieurs, qui seront sur le *Myosotis*, à son prochain passage à Erromango?

— Hélas! fit M. Rouchon en riant, c'est plus que probable. On part pour huit mois, en principe. Mais, au bout de quatre, il y a de fortes chances pour que la plupart d'entre nous aient claqué tout leur argent.

— Enfin, pour ceux qui sont là, dîner à Pilbarra. C'est promis.

— La prochaine fois, dit M. Bosc, le capitaine vient de me dire qu'il serait obligé de s'arrêter deux jours à Erromango. Donc, voici ce que je propose : le premier soir, dîner à bord, et le lendemain, on sera vos hôtes. C'est promis. Et laissez-nous vous dire que vous êtes un chic type.

— Pensez donc, dit Fabre, tout le plaisir est pour moi. Les distractions que je peux avoir dans mon île, vous savez...

— Oui, oui, fit M. Guibourg. Nous comprenons ce que vous voulez dire. Il est certain qu'avec les cocos que vous avez comme voisins...

M. Guibourg se tut brusquement. M. Rouchon, qui était à son côté, venait de lui pousser le coude.

— Qu'est-ce que c'est?

— Chut, il est là!

— Qui? demanda Fabre, qui avait entendu.

— Jeffries. Il est dans le fumoir, en train d'écrire des lettres.

Il y eut un bref silence.

— On aurait peut-être dû l'inviter à boire un verre, hasarda M. Bosc.

— Merci, dit Fabre à voix presque haute. Pour s'attirer une rebuffade! Je connais l'oiseau.

En temps ordinaire, le nom seul de Jeffries eût suffi à le bouleverser. Etait-il enfin parvenu à rompre le charme? En fait, il avait beaucoup bu, et il commençait à ne plus savoir très bien ce qu'il disait.

Le capitaine Simler parut sur le seuil de la salle à manger.

— Messieurs, c'est l'heure.

Il n'y eut qu'un cri pour réclamer une dernière tournée. Puis Fabre, en grande pompe, parmi les serrements de mains et les accolades, fut reconduit à la coupée. Il se mit en devoir de descendre l'échelle. Parvenu au milieu, il constata que son pas n'était plus très assuré. Ayant atteint le caillebotis final, il voulut néanmoins adresser un dernier salut aux amis qui, d'en haut, continuaient à faire pleuvoir sur lui leurs acclamations. Il leva la tête... Une clameur retentit.

... La seconde d'après, il se retrouvait assis sur le bord d'une pétrolette qui n'était pas la

sienne. Il ruisselait d'eau. En vérité, il ne s'était pas aperçu de grand chose. Il avait glissé, voilà tout. Au même moment, un poignet de fer l'avait saisi, ne lui laissant que le temps de prendre un bain de siège, tandis qu'une voix qu'il connaissait bien lui murmurait.

— Attention! Dans ces parages, il y a plus de requins que de truites saumonées.

— Où est ma pétrolette? fit-il, furieux de devoir, sinon la vie, du moins quelque gratitude à Jeffries.

Celui-ci, d'un geste, expliqua à Fabre les circonstances de sa mésaventure. Au bas de l'échelle du *Myosotis*, il y avait le canot automobile de Jeffries, en train d'amarrer derrière lui, pour le retour à Longstal, les chalands qui avaient servi au transport du coprah. On eût dit, aux flancs du cargo, un véritable embarras de voitures. Le canot de Fabre était tout à l'autre bout. Pour le rejoindre, il fallait sauter de chaland en chaland.

— Voulez-vous que je vous accompagne? proposa Jeffries, sans l'ombre d'ironie.

— Ce n'est pas la peine, maugréa Fabre.

Miraculeusement, sans un faux pas, il atteignit sa pétrolette. Là, un autre genre de catastrophe l'attendait. Le moteur était dans un de ses mauvais jours. Malgré les efforts de Gabriel, il se refusait à se mettre en marche.

De la passerelle, Simler assistait à toute cette scène avec impatience, contraint qu'il était d'attendre que les chalands et pétrolettes eussent

dégagé les abords du cargo pour commencer la manœuvre d'appareillage.

— Prenez-les à la remorque, Monsieur Jeffries, c'est votre route, finit-il par crier, lorsqu'il devint avéré que les efforts de Fabre joints à ceux de Gabriel resteraient vains.

Jeffries fit signe qu'il acceptait, et donna un ordre bref. Aussitôt, une amarre fut lancée à Gabriel. Le train de chalands, comme un serpent qui se déroule, s'ébranla. Du pont du cargo, des mouchoirs furent agités, des cris d'adieu poussés, auxquels Fabre, dressé à l'arrière de la pétrolette, répondit avec chaleur, tandis que Gabriel, qui n'était pas sans avoir remarqué quelque chose d'inquiétant dans l'allure de son maître, se tenait prêt, à toutes fins utiles, à intervenir.

Bientôt, une pointe rocheuse leur déroba le *Myosotis*. Puis, un quart d'heure après, à trois reprises, on entendit sa sirène qui prenait congé de la terre. Maintenant — Fabre compta sur ses doigts — on ne l'entendrait plus qu'au début de mai, dans quatre mois. Quatre mois déjà qu'il était à Erromango! On ne pouvait nier le succès avec lequel il s'était fait à sa nouvelle existence. Il n'y avait qu'à comparer ces deux départs du *Myosotis* : le premier, et celui de ce soir...

— Bonne journée! dit-il en se frottant les mains.

— Ohôô! Ohôôô!

C'étaient les Canaques préposés au gouvernail de chaque chaland. Ils se prévenaient au moment des virages : « Ohôô ! » Indifférent à tout ce qui n'était pas sa gloire, Fabre, assis, ou plutôt allongé dans son canot, respirait béatement la brise marine. A sa gauche, le paysage défilait, très lentement, car la pétrolette de Jeffries avait fort à faire. C'était une succession de criques sauvages, de mornes déserts, d'îlots de corail, dominés par la masse sombre de la forêt et de la montagne. L'oblique soleil présentait à ses yeux éblouis une nouvelle Erromango, une Erromango noire et carmin.

— On dira ce qu'on voudra, c'est tout de même une belle île, murmura Fabre.

Le jour baissait. De roses qu'ils étaient, le ciel et la mer devinrent très vite d'un blanc verdâtre. Les appels des Canaques — Ohôô, ohôô —, à mesure que la lumière déclinait, devenaient plus sonores et plus tristes.

Soudain, comme ils n'étaient plus qu'à deux milles environ de Pilbarra, Gabriel eut une exclamation joyeuse : le moteur se décidait à se remettre en marche.

— Bravo, dit Fabre. Mais ce n'est pas tout ça ! Il s'agit d'être poli, et de remercier le papa Jeffries. Laisse aller.

Longeant les chalands, la pétrolette eut bientôt rejoint celle de Jeffries. Un instant, les deux embarcations furent bord à bord.

— J'ai été doublement votre obligé aujour-

d'hui, Monsieur Jeffries. Merci, et à charge de revanche.

— Il n'y a pas de quoi, répondit la voix grave de l'homme de Longstal. Ce que j'ai fait, il est vrai, je ne l'aurais pas fait pour tout le monde. Au revoir!

Il devait y avoir bien longtemps qu'une phrase aussi aimable n'était sortie de la bouche de Jeffries. Fabre en eut comme la triomphante certitude.

— Ah! ah! mon bonhomme, se disait-il, tandis que sa pétrolette, piquant vers la côte, faussait compagnie aux chalands qui disparaissaient dans l'ombre, on met les pouces. Voilà ce que c'est que de lui avoir tenu la dragée haute! Après tout, Sullivan avait raison : du moment qu'on ne va pas l'embêter chez lui, ce n'est pas un plus mauvais type qu'un autre. Décidément, bonne journée. Très bonne journée, même.

Ils atterrirent. Du bungalow déjà éclairé descendait jusqu'à la plage un air nasillard. C'était le boy qui trompait l'attente de leur retour avec le gramophone.

— Je lui avais pourtant défendu de le faire marcher la nuit. Il est vrai qu'il ne fait pas tout à fait noir. Les feux des petits camarades de là-haut ne sont pas encore allumés.

Juste à cet instant, comme de coutume, ils surgirent. Mais, ce soir-là, ils n'apparaissaient pas à Fabre plus redoutables que s'ils eussent été les illuminations de quelque folle nuit de carnaval.

IV

Fabre, le lendemain, ne se réveilla qu'assez avant dans la matinée, et de très mauvaise humeur. Il avait en outre un violent mal de tête. Le ciel était noir et bas, avec une infinité de nuées qui rasaient la mer, et voilaient les parties hautes de l'île. Des grains se formaient, fondaient en brusques déluges, cessaient, sans que le soleil profitât des accalmies pour reparaître. Vers midi, enfin, il surgit, faisant fondre comme de la neige cet amas de vapeurs plombées. L'instant d'après, les fleurs rutilaient dans la verdure luisante d'eau, les perruches piaillaient, les domestiques canaques chantaient. Fabre, cependant, demeurait sombre. L'infériorité physique qu'il ressentait lui donnait du souci. Non qu'il fût en peine d'en deviner la cause. Les copieuses libations de la veille n'y étaient certainement pas pour rien. Il n'avait

jamais su boire. Il n'avait commencé que très tard, entraîné par des camarades, lors des concours de fin d'études. N'y trouvant d'ailleurs d'autre plaisir que la gaîté passagère et l'excitation du moment, il en avait conclu qu'il pourrait toujours s'arrêter lorsqu'il le voudrait. Maintenant, il se rendait compte que cette assurance était peut-être exagérée. La pente sur laquelle il s'était engagé, depuis son arrivée à Erromango, risquait de devenir dangereuse. En quatre mois, ce n'étaient pas les visiteurs qui avaient pu faire à sa cave des brèches bien importantes. Par ailleurs, il avait beau laisser traîner des bouteilles de whisky ou de cognac à demi entamées, jamais le boy ou les Canaques n'y avaient touché. La satisfaction de savoir que son personnel ne le volait pas était donc fâcheusement compensée par l'impossibilité d'invoquer un alibi, quant aux bouteilles vides dont la pile, sous le hangar voisin, montait avec une régularité continue.

Il se rendit au hangar en question. Là, force lui fut de constater qu'il ne s'était pas exagéré le péril.

— Oh! oh! murmura-t-il, je ne croyais pas qu'il y en eût tant. C'est égal, il s'agirait de prendre certaines mesures.

Regagnant le bungalow, il pénétra dans la salle à manger. Le whisky et les liqueurs occupaient le placard de droite, ainsi que divers flacons de pickles et de sauces anglaises. Il opéra lui-même le recensement. Pickles et sauces

allèrent dans un autre placard. Fabre ferma à double tour celui où les alcools demeuraient, enleva la clef, et s'en fut la cacher dans un des tiroirs de son bureau.

Certes, il n'attendait pas de ce geste, dont il refusait de s'avouer l'enfantine hypocrisie, qu'il supprimât sur-le-champ sa migraine. Mais enfin, c'était un début. Il se rassurait; il espérait voir diminuer quelque peu l'inquiétude qui l'obsédait depuis son réveil. Peine perdue! cette inquiétude semblait croître. C'était une espèce de découragement, de fatigue incommensurable, quelque chose d'assez différent de ce qu'il avait éprouvé jusqu'alors. Il était triste, sans savoir pourquoi, et cette tristesse combinée avec l'écœurement dû aux excès de la veille, faisait naître en lui une lassitude, un dégoût de l'effort, qui, chez un homme de sa trempe, constituait à la vérité un indice des plus alarmants.

Il avait envie de pleurer. « C'est la faute de ces imbéciles qui m'ont fait boire », essayait-il de se dire. Mais, en même temps, il comprenait qu'il n'arriverait pas à se donner le change, à rejeter sur d'autres la responsabilité d'un abattement dont la cause réelle était enfouie au tréfonds de lui-même. Cette cause, quelle était-elle? Voilà ce qu'il fallait chercher, et trouver.

Il commença par se faire honte de son injustice à l'égard des colons. A mesure que les fumées de son ivresse se dissipaient, ses idées noires se multipliaient. Ce n'était donc pas eux qui pouvaient être tenus pour responsables de

ces dernières. Qui donc, alors, incriminer? Son entretien avec Simler? En se le remémorant par le détail, il crut tenir l'explication. Evidemment, il n'y avait rien, dans ces confidences terrifiantes, qui fût de nature à réconforter un moral chancelant. Mais quoi! c'était toujours tourner dans le même cercle. Il avait constaté chez le capitaine des symptômes qu'il connaissait bien, qu'il ne pouvait plus désormais mettre à la charge de sa seule imagination, et voilà tout! Cette conversation, si elle lui avait confirmé son état, ne lui avait pas révélé la raison de cet état. Tant qu'il ne l'aurait pas découverte, il n'aurait rien fait. Eh bien, soit! Il la découvrirait.

Dans le désarroi au milieu duquel Fabre se débattait, une seule chose, donc, demeurait intacte. C'était sa foi en son intelligence, sa confiance dans ses facultés d'argumentation. Il s'y cramponnait. L'idée que l'isolement, l'ambiance, le climat, Erromango, enfin, avait pu les affaiblir, les bouleverser, les désaccorder, cette idée ne lui venait même pas à l'esprit. Son orgueil se fût offensé de tout ce qui aurait pu ressembler à une explication pathologique. « Les *exceptions* de la vie humaine et de la nature...; — les temps chauds, humides et brumeux, où le vent du Sud (du Nord, en l'espèce) amollit et détend les nerfs comme les cordes d'un instrument, où les yeux se remplissent de larmes qui ne viennent pas du cœur; — l'hallucination laissant d'abord place au doute, bientôt convaincue et raisonneuse comme un livre; — l'absurde s'installant

dans l'intelligence et la gouvernant avec une épouvantable logique », — autant d'hypothèses qui eussent été de l'hébreu pour Fabre, qu'il avait peu de chances de jamais connaître, étant donné le genre de livres dont il faisait d'ordinaire ses délices, et qu'il eût jugées pour tout dire parfaitement blessantes, si quelqu'un avait eu l'audace de lui soutenir qu'elles étaient susceptibles de s'appliquer à son cas. Au lieu d'être pour lui un motif de tourments, le besoin où il était sans cesse de raisonner, la logique dont il était alors certain de faire preuve, lui paraissaient les meilleures garanties d'équilibre mental. Somme toute, Fabre était persuadé de deux choses : c'est qu'à force d'analyser son mal, il parviendrait à en connaître l'origine; et que, la connaissant, il le vaincrait.

Il entreprit donc de dresser, selon toutes les règles de l'art, un inventaire aussi méticuleux que possible, des motifs qu'il se croyait d'être soucieux. Or, si décidé qu'il fût à exagérer son pessimisme, de façon à ne rien laisser passer à travers le crible, il était dans l'obligation d'admettre que sa journée à bord du *Myosotis*, loin de contribuer à lui créer des ennuis nouveaux, avait eu plutôt pour effet d'éliminer ou de diminuer ceux qu'il pouvait avoir. A l'actif de cette journée, il fallait porter d'abord les lettres reçues d'Australie, une vingtaine au moins, qu'installé à sa place habituelle, sous la véranda, il était en train de relire. Fabre n'avait plus de parents.

Sa seule famille, c'était son Directeur, les membres de son Conseil d'administration. Chacun de ces messieurs, sans en excepter un seul, avait tenu à lui écrire longuement. Tous lui prodiguaient les marques les plus précieuses de leur confiance et de leur gratitude. Sa soif d'éloges, jamais tarie, trouvait son compte à cette lecture. Bien qu'il n'eût qu'un sens assez médiocre de l'ironie, il ne pouvait s'empêcher de se divertir en songeant à toutes les qualités qu'on découvre à quelqu'un, du seul fait qu'il n'est plus là. Il vérifiait à quel point l'absence, l'éloignement servent la carrière d'un homme, à condition bien entendu qu'il ne laisse point s'écouler trop de temps et qu'il sache être de retour au moment de la moisson. C'est l'éternelle histoire de César partant pour les Gaules. L'exil volontaire de Fabre aux Hébrides n'était pas loin de le faire considérer à Sydney comme une manière de héros. On le félicitait; on le remerciait; on le suppliait d'être ménager de sa peine et de sa santé, de ne point trop tarder à revenir. Il sentait que, s'il le voulait, dans un mois, dans huit jours même, il pourrait, sous un prétexte quelconque, rallier en goélette Nouméa, et y attendre un paquebot à destination de l'Australie. Son retour ne donnerait lieu à aucune critique, ses explications seraient immédiatement entérinées par des gens pour qui tout ce qu'il disait était parole d'Evangile. Cette certitude le rasséréna quelque peu. On s'accommode beaucoup mieux d'une résidence lorsqu'on sait qu'on peut la

quitter quand on veut. Le sentiment de sa puissance, la notion du degré auquel il était devenu indispensable à ses associés amenèrent un sourire de vanité sur les lèvres de Fabre. Etant donné le ton déjà dithyrambique de ces lettres, quelles seraient donc celles qu'on lui écrirait après avoir reçu son rapport. Il évoquait avec complaisance la lecture dudit rapport en assemblée solennelle. Il entendait les applaudissements dont seraient soulignés les passages où il parlait de ses efforts, des difficultés qu'il avait vaincues. Aucune fausse note ne viendrait troubler l'enthousiasme. Par un sentiment d'orgueilleuse pudeur, il avait voulu en effet que nulle part sa rédaction ne vînt trahir certaines angoisses, dont la seule mention, dans un document officiel, lui eût paru une inconvenance.

S'il avait lieu d'être satisfait des nouvelles reçues de Sydney, par ailleurs, dans un ordre d'idées différent, il ne pouvait pas non plus être mécontent des relations qu'il venait de nouer sur le *Myosotis*. Le déjeuner de la veille lui avait confirmé l'exactitude des propos tenus à sa table quelques semaines plus tôt par M. Vatard. Celui-ci n'avait rien avancé que de conforme à la vérité en lui disant qu'il ne fallait pas juger toutes les îles d'après Erromango, et qu'il y avait aux Hébrides pas mal de braves garçons, à qui il suffisait, en cas de besoin, de faire signe. Ce qu'il y avait de bizarre, c'est que Fabre, tout en restant persuadé des excellentes dispositions des colons à son égard, nourrissait vis-à-vis

d'eux une rancune qu'il ne s'expliquait pas très bien lui-même. C'était, il le savait bien, une injustice et un enfantillage de leur reprocher de l'avoir fait boire outre mesure. On ne l'y avait pas forcé, après tout. Non. Il sentait que le grief qu'il pouvait avoir contre eux était d'un autre ordre. Mais il évitait de s'en expliquer avec lui-même, tout en étant sûr que le moment n'était plus loin où il devrait s'y résoudre.

Enfin, pour achever par le plus important l'énumération des résultats obtenus la veille, cette journée avait vu ses rapports avec Jeffries entrer dans une phase nouvelle, aussi rassurante qu'inopinée. C'était un événement considérable, et Fabre n'arrivait pas à comprendre comment il en retirait si peu de réconfort. Qu'est-ce qui, pourtant, aurait pu lui faire prévoir un dénouement si favorable, un pareil démenti infligé à ses plus tenaces alarmes? Sans doute, il fallait se garder d'espoirs excessifs. Evidemment, si Jeffries l'avait empêché de passer sous la quille du *Myosotis*, et s'il avait pris ensuite sa pétrolette en remorque, il avait eu la main un peu forcée, par Fabre lui-même d'abord, puis par le capitaine Simler. A ne pas prêter son assistance dans deux cas semblables, il eût risqué de se faire huer par le chœur des colons, et d'être mis de façon définitive — encore qu'il s'en souciât vraisemblablement fort peu — au ban de l'archipel. Aussi était-ce moins à ce double sauvetage qu'il convenait de s'attacher, qu'aux paroles qui s'étaient échangées spontanément

par la suite, lorsque, sans témoins cette fois, ils avaient pris congé l'un de l'autre. Aux remerciements de Fabre, qu'avait répondu Jeffries? « Que ce qu'il venait de faire, il ne l'aurait certainement pas fait pour tout le monde. » Ces paroles, qui, de la part de tout autre, n'auraient constitué qu'une formule de politesse assez banale, prenaient, du moment qu'il s'agissait d'un homme comme Jeffries, une valeur singulière. Celui-là n'était pas prodigue de ces mots. Il ne les employait qu'à bon escient. Ou Fabre n'était que le dernier des sots, ou ce que Jeffries lui avait dit signifiait : « Malgré la froideur avec laquelle je vous ai accueilli quand vous êtes venu chez moi, vous voyez que je suis tout de même capable de faire la différence entre un gentleman tel que vous et des coquins comme MM. Bliss et Cross ». Et lorsqu'ils s'étaient séparés, la dernière phrase de Jeffries n'avait-elle pas été « Au revoir! », une formule que Fabre se serait fait hacher plutôt que d'employer le premier. C'était Jeffries qui en avait pris l'initiative. Fabre se souvenait de tout cela, et son malaise venait précisément de ne pas se sentir heureux, rassuré, alors que disparaissaient ses sujets d'inquiétude, que s'aplanissaient les obstacles à sa tranquillité qu'il imaginait depuis quatre mois. Il avait vécu jusqu'à ce jour hanté par la pensée que Jeffries lui était hostile, dans l'attente anxieuse de la façon dont se manifesterait cette hostilité. Ses craintes s'étaient évanouies depuis vingt-quatre heures, et il n'en

éprouvait pas plus de soulagement! Il ne comprenait pas. Or, ne pas comprendre était l'une des pires tortures pour un esprit qui avait toujours eu de clarté un besoin ardent et simpliste! Ou plutôt, il comprenait trop bien, et la conclusion à laquelle son raisonnement l'acculait n'était certes pas de nature à lui rendre courage. Cette conclusion, ce raisonnement étaient les suivants : « Les motifs que j'avais d'être soucieux ont disparu. Or, je suis encore plus soucieux. Donc, un nouveau motif a surgi. »

Ce motif, enfin, quel était-il? Fabre n'ignorait pas la puérilité qu'il pouvait y avoir à essayer de se persuader qu'il ne l'avait pas encore découvert. Mais, bien qu'il eût la certitude que c'était *cela*, il cherchait autre chose, moins avec l'espoir de réussir que pour gagner du temps. A la chasse, on voit un chien éventer une piste, s'y lancer, et, quand il est sur le gibier, s'arrêter tout à coup. On dirait qu'il n'ose pas aller plus avant, qu'il a peur à son tour, peur de la pauvre bête qui va jaillir de la mousse bronzée. Ainsi Fabre, en face de l'énigme qu'il était sur le point de débusquer. Ce qui lui faisait paraître ses transes extravagantes, c'était la disproportion entre l'émoi qu'il ressentait et la cause de cet émoi. Ce qui portait à leur comble ses alarmes, c'était non la gravité, mais la débilité des raisons qu'il venait de leur découvrir. Ah! maintenant, en tout cas, ses griefs contre les infortunés colons s'éclairaient. Il savait de quoi ils étaient responsables. Il comprenait pourquoi,

au lieu de conserver d'eux un bon souvenir, il en voulait tant à M. Guibourg, d'Epi, à M. Crépin, d'Aoré, à tous les autres, et surtout à ce stupide M. Bosc, de Mallicolo.

La nuit était tombée depuis plusieurs heures lorsque Fabre, à bout d'expédients, reconnut qu'il n'avait plus d'autre parti à prendre que d'accepter l'évidence. Après son dîner, qu'il avait dû se faire servir à l'intérieur du bungalow à cause des perpétuelles averses, il avait traîné son fauteuil en un coin de la véranda à peu près respecté par la pluie. Il n'était guère resté assis. Il avait marché de long en large. Le parquet suspendu criait sous ses pas. Pour que les ténèbres fussent moins écrasantes, il n'avait pas voulu de photophore.

Tout dormait autour de lui. Le grand silence faisait un sort aux moindres bruits. C'étaient les ronflements paisibles de Gabriel, autorisé, par faveur spéciale, et aussi peut-être par mesure de précaution, à coucher dans la chambre de l'Annamite. On n'entendait pas ce dernier. Mais sait-on jamais si un domestique jaune est éveillé ou endormi? C'était le gloussement d'une poule au fond de la basse-cour, ou, venant du hangar réservé aux autres serviteurs, la toux d'un Canaque atteint de la grippe. Tout en haut d'un trou ménagé comme une cheminée à travers les frondaisons invisibles, Fabre apercevait les étoiles. Par moments, elles disparaissaient, et ces brusques éclipses étaient suivies aussitôt du fracas confus

de la pluie. De lourdes gouttes, perçant la voûte sylvestre, venaient s'aplatir avec un tintement métallique sur la toiture de tôle du bungalow. Au loin, dans la nuit d'encre, les feux de la montagne brillaient toujours, quoique d'un éclat affaibli. Avec quelles maudites résines les alimentait-on, pour qu'ils résistassent ainsi aux assauts de tous ces déluges?

Interrompant soudain ses allées et venues, Fabre quitta la véranda et pénétra dans son cabinet de travail. Il trouva à leur place les allumettes et le photophore préparés par le boy. La lumière naquit graduellement. Les longs tubes bleuis des fusils apparurent au ratelier du corridor. La respiration de Gabriel s'entendait plus distinctement. Fabre ferma la porte et s'installa à son bureau.

C'était un solide meuble d'érable verni, avec des tiroirs latéraux, quatre d'un côté, quatre de l'autre. Les papiers de Fabre y étaient classés avec grand soin, dans des chemises en carton de couleurs variées. Il ouvrit le tiroir d'en bas, à gauche, et en retira le contenu, soit une dizaine de dossiers. Ce faisant, ses doigts, raclant le fond du tiroir rencontrèrent une clef, la clef de l'armoire au whisky. Le matin, quand il l'avait mise là, Fabre avait choisi ce tiroir justement parce qu'il ne contenait que des documents dont il pensait n'avoir pas besoin de sitôt. Le premier résultat de ses raisonnements de la journée était de rendre ce calcul inefficace.

Il posa les dossiers sur le bureau. Chacun

d'eux portait l'indication d'une année différente, toutes déjà assez anciennes. Il eut vite celui qu'il cherchait. Il ne renfermait à peu près que des reçus de fournisseurs. Fabre était de ces gens qui prennent soin de conserver leurs quittances. Précaution oiseuse, et qui doit finir par se savoir, car c'est précisément à ces gens-là que l'on ne réclame jamais rien.

Lentement, il se mit à feuilleter ces papiers, détachant de temps à autre l'agrafe qui en réunissait plusieurs entre eux, et la rajustant ensuite avec méthode. Il s'arrêta à une facture de huit livres sterling, montant de la location d'un piano, et la mit de côté. Il mit également de côté un reçu de cent livres, qui représentaient le prix du loyer, pour un trimestre, de *For you alone,* une villa située dans le quartier de Rose Bay, banlieue est de Sydney.

Comme il remettait en place les dossiers qu'il n'avait pas eu à consulter, Fabre sentit de nouveau la clef de l'armoire. Il parut hésiter, puis il la prit, et la plaça sur son buvard, à côté du bail de la villa de Rose Bay. Il referma alors définitivement le tiroir. Maintenant, coudes sur la table, front dans les mains, il demeurait immobile. Le reçu du piano, celui de la villa, deux ou trois factures du même genre étaient sous ses yeux. Lisait-il? Rêvait-il? Ses tempes semblaient badigeonnées de sueur. Jamais encore la nuit n'avait été aussi humide, aussi étouffante. Une heure put s'écouler ainsi. Puis

Fabre, ayant poussé un léger soupir, se leva et sortit avec le photophore.

Il marchait sur la pointe des pieds, afin d'empêcher le parquet de craquer. Cinq minutes passèrent. De nouveau, la lumière se fit. Fabre reparut. D'une main, il tenait le photophore; de l'autre, un verre et une bouteille d'eau gazeuse. Il avait en outre un flacon de whisky sous le bras.



Il est possible de rapporter un événement en n'utilisant que des détails exacts, et néanmoins de ne donner de la réalité que l'image la plus fausse. Tel était le cas de l'histoire racontée par Fabre le jour du déjeuner sur le *Myosotis*, jour où il eût tellement mieux valu pour lui qu'il ne sortît pas une minute de son bungalow.

On se rappelle les conditions dans lesquelles, âgé d'environ vingt-quatre ans, et nommé à la direction d'un des grands centres d'élevage de New-South-Wales, il avait décidé de ne rejoindre son poste que trois mois plus tard. Il voulait marquer une halte, prendre un peu de repos, se donner du bon temps. C'était un plan qui ne datait pas de la veille, et dont l'idée lui était venue on va voir dans quelles circonstances. Trois années auparavant, il était en train d'achever à Sydney ses études pour le titre d'ingénieur.

Sa mère vivait encore. Un dimanche après-midi, comme elle était de garde à l'hôpital, il accepta pour la première fois de planter là ses cahiers, et de sortir avec un de ses camarades qui était venu le relancer jusque dans sa chambre. Celui-ci, un nommé Graham, suivait les mêmes cours, mais en amateur. Il était assez joli garçon. Le soin qu'il prenait de sa mise, sa désinvolture semblaient à Fabre une perfection à laquelle il croyait bien ne jamais atteindre. L'ayant convaincu, non sans peine, de l'accompagner, Graham assista à sa toilette et lui donna quelques conseils. Fabre tendait le cou tandis que son ami lui refaisait le nœud de sa cravate. « Là! Il ne faut pas trop serrer, quand le tissu n'est pas de très bonne qualité. Où as-tu acheté ça? » Plein de confusion, Fabre avait murmuré un nom de magasin quelconque. « Oh! évidemment! », avait fait Graham, avec une moue. Fabre était au supplice. Quand ils furent dans la rue, quelques mots de Graham lui révélèrent à quel terrible genre d'épreuve il le conduisait. « As-tu un peu d'argent, lui avait-il demandé avant de descendre? — Oui. — Prends tout ce que tu pourras. » Fabre était entré dans la chambre de sa mère. Il savait l'endroit où elle serrait ses économies. Combien de fois ne le lui avait-elle pas montré, lui disant de ne pas se gêner, insistant même. « Je peux fort bien être absente, le jour où tu auras envie d'aller te promener. Et un garçon comme toi ne doit tout de même pas sortir dans Sydney sans un shil-

ling en poche. » Mais il n'avait jamais encore profité de cet encouragement. Ce jour-là, il prit cinq livres. « Est-ce assez? » demanda-t-il. Graham fut surpris. Il ne croyait pas que son ami pût disposer instantanément d'une telle somme. Mais il se garda bien de laisser transparaître son étonnement. « Oui. Enfin, ça peut aller. Si nous savons nous débrouiller, nous avons une bonne journée en perspective. »

Le temps était froid. Ils commencèrent par s'administrer quelques solides grogs dans divers bars de Pitt Street. Sous l'effet de l'alcool, Fabre sentait avec bonheur l'assurance monter en lui. Déjà, il parlait plus haut. Graham, clignant de l'œil, souriait, ne lui ménageant pas ses approbations. Un vent glacial les accueillit dans la rue bordée de grands buildings de briques sombres. Ils entrèrent dans un autre bar pour prendre un gin. L'obscurité tombait déjà quand ils ressortirent.

Soudain, Fabre sursauta. Il venait de franchir le tambour vitré d'une immense porte cochère. Maintenant, il n'osait plus avancer. L'imprévu, la splendeur du spectacle qui s'offrait à lui le médusait. Des colonnes de marbre et d'or, des lumières, des tapis, de la musique, une tiédeur de serre, et surtout d'innombrables groupes de jeunes femmes dont les robes bleu, mauve, rose, orange, vert pâle — composaient un étincelant kaléïdoscope. Toutes étaient si belles que Fabre se demandait s'il était bien à Sydney, et comment il avait pu faire pour être resté jusqu'à

ce jour sans avoir jamais soupçonné leur existence.

Il se trouvait dans le fameux hall de l'Hôtel Victoria.

— Eh bien, lui souffla Graham, qui venait d'entrer sur ses talons. Ne reste pas là comme un piquet, voyons. Du cran, nom d'un chien. Tu vas finir par nous faire remarquer.

Etre remarqué! Fabre pensait bien qu'en ce qui le concernait, c'était chose accomplie. Il se demandait même comment l'énorme concierge galonné d'or, les laquais chamarrés qui allaient et venaient, rasant le sol obliquement, en une sorte de ballet fantastique, ne s'étaient pas encore rués sur lui, ne l'avaient pas déjà mis à la porte. Il était si ému que, tandis que Graham l'entraînait vers le vestiaire, il sentait ses genoux qui s'accrochaient l'un à l'autre.

— Donne tes affaires! ordonna Graham.

Il lui prit son chapeau, le contraignit à se dépouiller de son pardessus.

— A présent, suis-moi.

Dans le jardin d'hiver, où il y avait plus de monde encore, et plus de lumières, ils choisirent une petite table, où Graham le laissa seul, après avoir commandé deux whiskys. Fabre but le sien sans attendre le retour de son ami, et, à mesure qu'il buvait, il sentait son aplomb de tout à l'heure lui revenir. Dans une glace, entre les branches d'un palmier, il s'aperçut. A cette distance, la médiocrité de ses vêtements s'estompait. Il ne subsistait que la silhouette d'un jeune

homme au teint mat, à qui il ne trouva pas trop mauvaise allure. Croisant ses jambes l'une sur l'autre, comme il l'avait vu faire à Graham, il tira de sa poche un petit étui en plaqué, et y prit une cigarette. Puis, arrêtant d'un geste négligeant un des serviteurs en habit :

— Garçon! du feu.

Vraiment, il n'était pas trop mécontent de la façon dont il avait lancé ce mot : garçon!

Son audace s'arrêtait là, il est vrai. Jamais encore son regard ne s'était essayé à soutenir celui des jeunes femmes qui jacassaient aux tables environnantes. Il les contemplait de biais. « Qu'elles sont belles, se disait-il, belles et élégantes, plus peut-être que celles du hall! » Toutes, elles avaient cette pâleur, cette blondeur, cet éclat laiteux, cette mièvrerie de traits qui pour l'Anglais de classe moyenne constitue le nec plus ultra du charme féminin. Ce fut tout à fait par hasard que ses yeux rencontrèrent ceux d'une de ses voisines. Sans cesser de bavarder, elle lui sourit. Il rougit, baissa la tête. Il lui semblait qu'il aurait voulu passer auprès d'elle tout le reste de sa vie.

Presque instantanément, il l'oublia. Graham revenait, en compagnie de deux jeunes femmes encore plus séduisantes. Tout trois plaisantaient, riaient aux éclats.

Il fit les présentations.

— Mon ami Fabre, ingénieur comme moi de l'Université de Sydney, dit-il, anticipant un peu

sur les évènements. Que peut-on vous offrir, Mesdames?

Elles déclarèrent qu'elles prendraient volontiers une tasse de thé, avec beaucoup de petits gâteaux, et elles demandèrent l'autorisation d'aller les choisir elles-mêmes.

— Mes compliments, dit Fabre, profitant de leur absence. Il y a longtemps que tu les connais?

Graham éclata de rire.

— Moi? Je ne les ai jamais tant vues qu'aujourd'hui.

Cette réponse bouleversa Fabre.

— Mais alors, ce sont des...

— Oh! fit Graham, qui s'amusait follement, ce ne sont certainement point les filles du Lord Gouverneur. Pas non plus ce que tu t'imagines. Non, ce sont de braves enfants qui aiment à se distraire, et qui ne se formalisent pas si de temps à autre quelqu'un de correct les aide à s'offrir la robe que leur mari ne veut pas ou ne peut pas payer. Tu as pu voir en effet qu'elles ne sont pas mal habillées. Mais ne fais donc pas cette mine! C'est ça, la vie. Voyons, qu'est-ce que j'avais à te dire? Ah! oui.

Il baissa la voix.

— Il doit te rester environ quatre livres. Ça ne fera plus que trois quand le thé sera payé. Dommage!

— Pourquoi? murmura Fabre, haletant. Parle vite.

— Parce que, justement, ce soir elles sont

libres. On aurait pu les inviter à dîner avec nous. Tu te rends compte de l'occasion.

— Je peux passer à la maison, dit Fabre avec empressement.

— Excellente idée! Prends cinq autres livres. Six, s'il y a moyen, parce que, alors, on demandera du champagne. Et avec du champagne, ffftt, l'affaire est dans le sac. Chut, les voici qui reviennent. Quand nous sortirons d'ici, trouve un prétexte pour nous quitter. Nous t'attendrons au restaurant choisi. Je ferai le menu. Tu n'auras à t'occuper de rien. Eh bien, maintenant, mon vieux, tu connais le système. Ce n'est pas plus malin que cela.

Comme son ami paraissait grand à Fabre! Ah! devenir un jour pour d'autres ce que Graham était en cette minute pour lui! Telle fut la façon dont Fabre fit la connaissance de ce hall de l'hôtel Victoria, qui devait jouer dans sa vie un rôle si considérable, dans sa vie, c'est-à-dire, peut-être, dans sa mort.

Quand, deux ans et demie plus tard, ingénieur pour de bon, cette fois, il eut quitté Melbourne et se fut installé à Sydney, en congé de trois mois, il ne fut pas long à franchir la porte du hall du Victoria. Il était encore plus anxieux que le jour où il était venu avec Graham. Mais, pour se donner confiance, il n'avait qu'à songer à la différence d'hier et d'aujourd'hui. Maintenant, il n'avait plus besoin de choisir la glace la plus éloignée pour s'y regarder. Il vint pourtant

s'asseoir à la même table. C'étaient les mêmes jeunes femmes qui riaient et prenaient le thé autour de lui, les mêmes, ou si pareilles aux autres! Et d'ailleurs, pour ce qu'il voulait en faire, quelle importance cela pouvait-il avoir?

Depuis trois jours qu'il était à Sydney, il n'avait pas perdu son temps, comme bien l'on pense. Le tailleur, le chemisier, le bottier!... Il eût voulu que Graham fût là pour le voir. Il n'aurait pas manqué de féliciter Fabre sur la façon dont il avait profité de ses leçons. Mais non, il valait beaucoup mieux que Graham ne fût pas là.

La veille, pour la durée de son séjour, Fabre avait loué une villa à Rose Bay, un des plus charmants endroits des environs, dans la partie sud de la baie merveilleuse, entre la ville et les hauteurs qui dominent à l'Est le Pacifique. Les toits des cottages brillaient au milieu de la verdure, au bord de la mer. C'était une symphonie de rubis, d'émeraude et de saphir clair. La maison de Fabre était là, dans un radieux paysage d'arbustes et de rochers. Les flots venaient mourir à ses pieds, au fond d'une crique pleine d'ombre, où l'on pouvait se baigner sans crainte des requins. Isolée à souhait des autres villas, elle se cachait dans un épais jardin devant la grille duquel passait la route, semblable à un souple tapis de caoutchouc, qui se déroulait jusqu'à Sydney. Quelle joie, quelle fierté avait eu Fabre, lorsque, son bail en poche, — ce même bail sur lequel il était maintenant en train de rêver dans

la mortelle nuit d'Erromango, — il s'était fait remettre les clefs par la gardienne. Elle voulait ouvrir les fenêtres. « Laissez, je ferai cela moi-même », avait-il dit, tant il avait hâte de la voir partir, de rester seul. Gloire de la première maison où l'on a payé de son argent le droit d'être chez soi, de gravir et descendre l'escalier, d'aller et venir comme bon vous semble! Il était monté à l'étage supérieur. Il avait poussé les volets des portes-fenêtres du balcon. La lumière, la brise marine, le chant des oiseaux, l'odeur des mimosas et des roses, tout était entré à la fois. L'immense rade s'étendrait sous ses yeux. En face, il avait les collines de Bradley, du Zoo, de Ramson Park. Deux murmures distincts lui parvenaient à la fois. A gauche, c'était le bourdonnement de l'énorme cité. A droite, derrière les falaises de Port Jackson, l'Océan.

Pendant près d'une heure, il était resté là à regarder. Des navires passaient : de grands paquebots, en partance pour l'Europe ou l'Amérique, ou des cargots poussifs, semblables à des canards boiteux, qui allaient aux îles. Sur leur passerelle, il distinguait les commandants, les uns d'une correction hautaine, au milieu d'un état-major empressé, — les autres, la casquette en arrière, la vareuse débraillée, plus semblables à des contrôleurs de tramway qu'à de stricts officiers de marine... Il y avait maintenant six mois, du pont du *Myosotis* en route pour les Hébrides, Fabre, après dix ans, avait revu sa villa. Un monde de souvenirs lui était réapparu

l'espace de quelques minutes. Et voici qu'à présent ces souvenirs se formaient de nouveau en cohortes, le pressaient de toutes parts, menaçaient de le submerger.

Fabre se leva, alla jusqu'à la véranda. Il ne pleuvait plus. De rares étoiles étincelaient dans le ciel rougeâtre. Au flanc des montagnes, les foyers cannibales avaient enfin disparu. Il n'en demeurait qu'un, tout vacillant, qui allait s'éteindre. Fabre attendit, pour regagner son bureau, de ne plus le voir. Sa gorge était sèche. Il but un verre de whisky. Aussi bien, il reconnaissait le ridicule de sa précaution du matin. Demain, dès qu'il serait levé, il donnerait à Gabriel l'ordre de mettre dans une vanne d'osier toutes les bouteilles d'alcool, et de se faire aider par un Canaque pour les descendre à la plage. Là, lui-même, il les fracasserait sur les rochers, toutes, c'était juré, toutes, toutes! Mais, cette nuit, il avait besoin de boire, de boire encore, non pour oublier, mais pour se ressouvenir.

« Il ne peut être question, pour des hommes comme nous, d'avoir recours à des professionnelles », avait-il déclaré l'avant-veille aux colons béants d'admiration. A quoi servirait de rechercher si la plupart des jeunes vivantes qui étrennèrent la villa de Rose Bay n'appartenaient pas à cette catégorie dont il parlait aujourd'hui de façon si dédaigneuse? *For you alone! Pour vous seule.* Quel beau nom de villa! Fabre ne le fit pas mentir, en ce sens qu'il n'y convoqua jamais en même temps plus d'une de ses éphémères com-

pagnes. Mais ce souci de moralité élémentaire restant sauvegardé, on est dans l'obligation de reconnaître que, pendant les trois mois que Fabre l'eût à bail, *For you alone* fut habitée de façon assez peu bourgeoise. Elle fut rarement plus de deux jours *For you alone* pour la même personne. Sauf une fois, il est vrai, durant trois longues semaines, presque un mois!

La visiteuse dont il s'agit, Fabre l'avait rencontrée comme les autres, au Victoria. Trois jours consécutifs, il l'avait remarquée, seule à une table. Non qu'elle affectât une attitude particulièrement farouche. Elle semblait au contraire faire son possible pour se conformer aux allures des autres femmes, ce qui est, somme toute, la façon la plus spirituelle de ne pas attirer sur soi l'attention. Mais il était aisé de voir qu'elle n'était pas une familière de l'endroit, qu'elle n'y connaissait personne. A plusieurs reprises, son regard avait croisé celui de Fabre. De menus incidents, — un gros monsieur écrasant les pieds de sa danseuse, un trop jeune homme pressé amoureusement dans un tango contre la poitrine d'une dame trop mûre —, leur avait fourni l'occasion d'échanger un sourire. « Si nous dansions ensemble, voulait dire ce sourire, nous serions tout de même mieux assortis ». Mais Fabre ignorait encore tout de cet art. Il lui fallut trouver autre chose. Les démarches auxquelles sont astreints les gens qui ne dansent pas, parce qu'elles sortent du formulaire habituel et banal, les engagent immédiatement davantage.

« Que de temps perdu! » lui disait-il, plus tard, alors qu'ils sentaient l'un et l'autre approcher l'instant où ils se quitteraient. Elle avait un sourire de malicieuse mélancolie, qui signifiait : « Evidemment! Mais je ne pouvais tout de même pas me jeter de but en blanc dans les bras de quelqu'un que je ne connaissais pas. Je trouve déjà que nous sommes allés assez vite en besogne. »

S'il ne put arriver à savoir son nom, ce ne fut pas faute d'avoir essayé. Lorsque, tantôt, il vantait aux colons les avantages de la discrétion, et qu'il citait en exemple sa propre conduite, Fabre préconisait une règle excellente sans doute, mais à laquelle il avait eu, en l'espèce, quelque peine à se conformer. En vérité, il ne suspendit ses tentatives pour percer l'incognito de la visiteuse de Rose Bay que quand il eut compris que son insistance finirait par le mettre dans le cas de la perdre. Toute la semaine qui suivit son départ, et même beaucoup plus tard, après plusieurs années écoulées, en ces soirs où la solitude nous glace, où le fantôme d'un être nous revient, par tout un mécanisme d'associations d'idées dont nous n'arrivons pas à démonter l'engrenage, s'impose à nous comme un remords, il chercha à savoir, à avoir de ses nouvelles. Il revint dans les endroits où ils étaient allés ensemble, avec l'espoir d'y trouver quelqu'un qui le renseignerait. Ce fut toujours peine inutile. Elle avait réussi à s'en aller en emportant son secret. Elle avait mis une application navrante à brouiller

derrière elle les traces de ses pas. Fabre eut tort de croire au caractère exceptionnel d'une telle disparition, d'un semblable effacement dans le brouillard. Il eût dû réfléchir que les rapides et furtives aventures, que les clandestines amours ne sauraient avoir de refuge plus normal que les villes où fument les grands navires dont les constants appareillages dénouent sans cesse des étreintes qui ne se sont nouées qu'à la condition d'être éphémères et anonymes.

Peut-être le moment est-il venu d'esquisser un bref portrait de la jeune femme de Rose Bay. Fabre, quand il tentait de l'évoquer, se heurtait à un étrange sentiment d'impuissance, qu'une distance de dix années aurait suffi sans doute à expliquer, s'il ne se fût souvenu qu'il avait déjà éprouvé cette difficulté du temps que sa secrète compagne était encore entre ses bras. On eût dit qu'elle avait vécu d'une vie antérieure. Elle donnait cette sensation de déjà vu, de déjà rencontré, qui est bien l'une des choses les plus hallucinantes. Les teintes atténuées des étoffes dont elle aimait à se vêtir augmentaient encore cette apparence d'irréalité. Durant les trois semaines qu'elle vécut auprès de lui, il arriva à Fabre de lui parler au passé, de lui adresser inconsciemment les mêmes mots qu'il eût adressée à une morte. Sa voix non plus n'était pas quelque chose de direct. De même que son corps ressemblait à une ombre projetée sur un écran, de même les chansons de la dame de Rose Bay semblaient parvenir à Fabre par le truchement

d'un gramophone, merveilleusement pur, d'ailleurs, et harmonieux. La nuit, lorsque la fenêtre de leur chambre n'était plus ouverte que sur les étoiles, elle chantait. C'étaient des romances assez anciennes, dont la charmante désuétude emplissait Fabre d'une détresse voisine des larmes. Parmi ces romances, il en était une à laquelle elle revenait toujours, et dont on eût juré que l'air et le texte avaient été composés pour elle, sinon par elle. C'était cette chanson que Fabre, depuis trois jours, essayait de se rappeler. Mais il y avait trop longtemps qu'il ne se l'était murmurée pour la dernière fois. Musique et paroles avaient sombré dans un oubli d'où il y avait peu de vraisemblance qu'elles sortissent maintenant un jour. A la prière de la jeune femme, Fabre avait loué un piano. Quand elle n'avait plus été là, il l'avait fermé, jurant de ne plus le rouvrir. Il avait mieux tenu parole qu'aujourd'hui, pour l'armoire au whisky. Elle partie, lorsque des invitées de rencontre avaient manifesté l'intention de s'en servir, il avait répondu que la clef était égarée, et cela sur un ton si sec que les pauvres filles ne s'étaient plus avisées d'insister.

D'elle, il ignora donc à peu près tout, sauf qu'elle était marié depuis peu de temps, que ses beaux-parents habitaient Miranda, gros faubourg de la banlieue Sud, et qu'elle passait quelques semaines auprès d'eux avant de rejoindre son mari. En revanche, elle sut à peu près tout de lui. Sans doute était-ce parce qu'il pressentait

qu'il ne la reverrait plus qu'il se laissait aller à des confidences que son amour-propre lui eût interdites vis-à-vis de n'importe quelle autre femme. Il éprouvait une joie orgueilleuse à lui raconter son existence de travail et d'efforts, à lui dire d'où il avait dû partir pour arriver à sa situation présente. Elle l'écoutait sans l'interrompre avec une attention si soutenue qu'il l'avait d'abord crue feinte. Mais quels touchants démentis elle avait tenu à lui donner, exigeant qu'il la conduisît dans tous les lieux des environs qui avaient eu sur sa vie une influence quelconque. Cette femme était toute douceur et toute délicatesse, et l'on voyait qu'elle n'avait guère eu jusqu'à présent à faire usage de ces trésors. Elle paraissait à Fabre aussi mystérieuse que ces oiseaux qui s'abattent parfois en pleine mer sur le pont de navires, et qui semblent ne se laisser caresser que par lassitude, et que parce qu'ils savent qu'ils vont bientôt reprendre leur vol. S'il risquait un reproche sur sa réserve, elle ne répondait qu'en saisissant le front de Fabre entre ses mains, et en l'embrassant avec une frénésie qui le troublait encore davantage, car il y sentait l'ardeur qui nous pousse vers les choses que nous allons perdre. Ils passaient toutes leurs journées ensemble. Ils se quittaient vers minuit... Il la raccompagnait à la station de voitures la plus proche, et s'en allait rapidement, s'enfuyait presque, tandis qu'elle murmurait au cocher son adresse, cette adresse qu'il s'était tacitement engagé à ne plus chercher à

connaître. Un jour, il osa lui dire la peine qu'il avait de ne l'avoir jamais gardée près de lui une nuit entière. Elle sourit faiblement, arguant de son désir de ne point inquiéter sa belle-famille. Le soir où elle lui annonça qu'elle s'était arrangée pour ne le quitter que le lendemain matin, il eut l'intuition nette que c'était la dernière fois qu'il la voyait.

Il pleuvait de nouveau. L'humidité avait déposé sa buée sur le globe du photophore. Fabre l'essuya. Ses doigts froissaient pensivement la quittance de la villa, celle du piano. Quelqu'un qui aurait pu, en cet instant, et au cours des journées qui suivirent, lire dans son âme, se serait trouvé en présence de trois épreuves, pour ainsi dire, du même portrait de la jeune femme de Rose Bay. Il y avait d'abord la véritable, celle dont on vient de tenter l'esquisse. Il y avait ensuite l'image fantaisiste et bassement gaudriolesque que Fabre avait fabriquée pour se valoir les applaudissements des colons. Et puis, il y avait déjà l'autre, celle qui allait naître progressivement de sa démence, devenir quelque chose de surnaturel, d'idéal. Pour le moment, Fabre songeait — et avec quel affreux remords — au contraste entre les deux premières. Là était le secret du trouble qui l'obsédait depuis le départ du *Myosotis*. Avoir ainsi volontairement sali — pour rien, pour le déshonorant plaisir de paraître un homme à bonnes fortunes! — un des souvenirs qui eût dû lui être le plus sacré,

le seul, peut-être!... Il n'avait pas eu honte de l'étaler, d'en faire parade devant ses grossiers commensaux. A présent, les représailles allaient commencer. Fabre assistait à une étrange résurrection. C'était comme si des fleurs, crues depuis longtemps mortes, se fussent remises soudain à vivre, exhalant de nouveau leur pâle et dolent parfum. Ce parfum montait vers Fabre avec une insistance plaintive, dont la douceur même était plus terrible qu'un reproche!... Mon Dieu! lui qui n'avait encore jamais parlé à personne de la dame de Rose Bay, quelle aberration l'avait poussé l'autre jour à grimer de la sorte son cher fantôme! Il en avait fait un pantin, dont il s'était exercé à tirer les ficelles, pour l'amusement d'une bande de rustauds en goguette. Il avait livré à leur concupiscence ce corps pantelant. Il s'était laissé bêtement arracher le secret de son prénom. S'il avait su son nom, il l'aurait prostitué de même. Oh! qui dira jamais l'ignominie de l'amour-propre masculin. Eh bien, maintenant, il allait avoir à payer, et il devinait que cette facture serait sans merci. Toutes ces transes inexpliquées, toutes les angoisses, auxquelles, depuis quatre mois, il donnait un nom qui changeait sans cesse —, la solitude, la pluie, la fièvre, le whisky, Jeffries, Erromango, — lequel de ces noirs chevaliers allait se lever pour venger la pauvre mémoire. Ah! non, certes, — Fabre en était sûr, il aurait pu le jurer, — cette frasque-là ne lui porterait pas bonheur.



A mesure que les heures, puis les jours, passaient, les souvenirs revenaient en foule dans l'âme de Fabre, et ces souvenirs multipliaient les craintes incompréhensibles qu'il s'efforçait encore d'affubler du nom de remords. La jeune femme de Rose Bay revivait en lui d'une vie chaque fois plus intense. Elle avait été le plus bel amour de sa vie, à parler franc, le seul. Certes, il avait éprouvé du chagrin, quand elle s'en était allée, mais pas autant qu'il eût dû. Alors, il ne savait pas. A présent, il savait. Il connaissait le prix de la perte qu'il avait faite. Et qu'on ne vînt pas lui dire que c'étaient Erromango et ses sortilèges qui, depuis une semaine, affolaient son imagination, étaient en train de la faire basculer dans l'absurde. Non, c'étaient des faits exacts, précis, qui obsédaient Fabre. Il n'avait que l'embarras du choix. Chacun des détails des trop courtes journées qu'il avait vécues auprès de la dame de Rose Bay méritait d'être ressuscité, sauvé de l'oubli. Une fois, par exemple, — et ils ne se connaissaient que depuis bien peu de temps, — elle avait tenu à voir la petite ville des Montagnes Bleues où il avait été en pension. Dans le train, ils riaient comme des enfants à l'idée qu'ils venaient d'avoir : dès leur arrivée, ils se rendraient au collège, et là, ayant demandé le directeur, ils lui exposeraient qu'ils étaient un jeune ménage de Sydney, et qu'ils

désiraient lui confier leur petit garçon. Lui, après treize ans, ne craignait pas d'être reconnu. Ce qui fut dit fut fait. Le directeur était toujours le même. Ils visitèrent avec lui l'établissement. Fabre revit l'étude, le réfectoire, le dortoir, le salon d'attente où sa mère lui avait fait revêtir ses habits de deuil. « Ma femme serait également désireuse de voir l'infirmerie : notre garçonnet est assez délicat ». Et le vieux brave homme qui lui avait jadis tiré plus d'une fois les oreilles, ouvrait sans plus se faire prier une nouvelle porte. Quand ils se retrouvèrent tous deux seuls sur la petite place, ils se mirent à rire d'une plaisanterie si bien réussie. Et soudain, ils sentirent combien ce rire sonnait faux. A la dérobée, Fabre regardait un anneau d'or à la main gauche de sa compagne, l'alliance de celle qu'il venait d'appeler sa femme. Elle surprit ce coup d'œil et y répondit par un sourire désolé. Ce soir-là, la dame de Rose Bay prétexta une migraine et rentra chez ses beaux-parents, sans passer par *For you alone*. Le lendemain, quand ils se retrouvèrent, sa tristesse n'avait pas complètement disparu. Ils allèrent selon leur habitude se promener. Vers le soir, elle se plaignit d'avoir froid, et comme Fabre lui proposait de prendre un punch, « Oui, dit-elle, mais pas au Victoria! » Elle voulait elle-même choisir l'endroit... Il la laissa faire. « Où allons-nous? » disait-il, tandis qu'ils descendaient George Street, dans la direction du port. Bientôt, il comprit. Ils se trouvaient devant le bar tenu autrefois par ses parents. Pour

l'y avoir ainsi conduit tout droit, sans une hésitation, elle avait déjà dû venir seule jusque-là, profitant des indications qu'il lui avait données, alors qu'il se figurait, à cause de ses yeux vagues, qu'elle l'écoutait à peine. Comme il l'aima en cet instant! « Nous n'allons pas entrer... » murmura-t-il. Mais elle avait poussé la porte. Ici non plus, rien n'avait changé. Dans un coin, il y avait toujours la fontaine de cuivre où, quand Fabre revenait de l'école, sa mère lui lavait les mains, pour faire disparaître les taches d'encre. Une grosse femme servait du gin à des dockers taciturnes, accoudés au bar. Personne ne fit attention à eux. Ils burent leur punch sans un mot, et partirent. La nuit venait. Les commères prenaient le frais sur les portes. Les hirondelles, dans le ciel orangé, se poursuivaient avec des cris plaintifs. Telle était la nature des souvenirs laissés à Fabre par la dame de Rose Bay. Mais il s'était bien gardé de les présenter sous ce jour au déjeuner du *Myosotis*, car MM. Crépin, Guibourg, Bosc et consorts n'auraient pas manqué de trouver que leur professeur avait une drôle de façon de comprendre l'art de faire la noce.

Une autre fois, — et Fabre aujourd'hui revoyait ce jour comme s'il y était, et Dieu sait pourtant qu'il eût mieux valu, à bien des égards, qu'il ne se le rappelât jamais —, ils avaient passé leur après-midi au Jardin botanique. C'était un samedi, jour où les parcs australiens voient s'abattre parmi leurs bosquets une nuée de prédicants noirs, — adventistes, presbyté-

riens, mormons, baptistes. — Ils viennent vanter la Rédemption, la cuisine aux herbes et les eaux minérales aux nurses roses, aux bébés joufflus qui s'arrêtent, pour les entendre, de courir après leurs cerceaux. Fabre et la jeune femme s'étaient réfugiés à l'extrémité nord du jardin. C'était là, paraît-il, un siècle plus tôt, quand la baie de Sydney avait encore des beautés de forêt vierge, que la femme de lord Macquarie, un des premiers gouverneurs de l'Etat de New-South-Wales, s'en venait, dans ses atours à la Romney, rêver de son Angleterre natale. A cause d'elle, cet endroit porte le nom de « Chaise de lady Macquarie ». C'est une sorte de promontoire de granit, ombragé d'arbres dont les branches retombent jusque dans la mer. Comme il y avait quelques instants que sa compagne n'avait parlé, Fabre lui demanda à quoi elle songeait. « Que c'est dans un lieu comme celui-ci que je voudrais être enterrée », lui avait-elle répondu. Il n'avait guère prêté attention à des paroles que tout homme a entendues, ne serait-ce qu'une fois, au cours de son existence. Brusquement, ces jours-ci, elles lui étaient revenues en mémoire. Il est nécessaire de préciser dans quelles circonstances. C'était quatre ou cinq jours après le passage du *Myosotis;* désireux de se soustraire à ses idées noires, Fabre était allé avec Gabriel à l'affût de canards sauvages, à un mille du bungalow. Ils guettaient, dissimulés derrière une touffe de palétuviers. A leurs pieds, le cristal vert de la mer était d'une telle transpa-

rence qu'on apercevait les poissons d'or et de pourpre qui s'y poursuivaient parmi les coraux aussi nettement que s'ils eussent été des colibris au-dessus d'un parterre de fleurs. Gabriel entendit soudain un soupir léger. C'était son maître qui avait laissé glisser son fusil sur le sol, et qui, le buste rejeté en arrière, portait la main à son cœur...

En même temps que le vœu de sa fugitive amie, un autre souvenir venait de faire sa réapparition dans la mémoire de Fabre, un souvenir beaucoup moins ancien, puisqu'il ne remontait qu'à quatre mois à peine, celui de sa première, de sa seule visite à Longstal. Là aussi, il y avait un promontoire ombragé d'arbres. Sous ces arbres, une tombe. La tombe de Mme Jeffries? Oui, sans doute.. Mais alors Mme Jeffries... Etait-il possible! Mon Dieu, mon Dieu, se peut-il que, toute notre vie, nous soyons poursuivis par nos actes passés, par cette meute de loups qui ne perdent jamais notre trace! C'était à ce moment-là que Gabriel avait regardé son maître, et son épouvante n'était qu'un faible reflet de celle qui se lisait dans les yeux de Fabre.

Ah! maintenant, l'amant de la dame de Rose Bay avait le droit d'être satisfait. Il savait enfin pourquoi il avait peur.

V

Les pluies sur Erromango tombaient depuis quelques jours avec un redoublement de violence, transformant l'île en un gigantesque cauchemar. On atteignait pourtant le milieu de février, époque à laquelle, d'ordinaire, elles touchent à leur fin. Jusqu'alors, elles avaient été très modérées, et Fabre se souvenait d'avoir plusieurs fois, à leur propos, haussé dédaigneusement les épaules. Si ce n'était que cela, ces redoutables averses tropicales, il en avait vu autant en Australie. Il ne se privait pas d'affirmer qu'il les eût souhaitées plus abondantes, afin de mieux expérimenter le degré d'endurance de son bétail. Les Canaques, à ses railleries, hochaient la tête : « Oui, il se pouvait fort bien que la saison humide fût terminée. Il se pouvait aussi... » Et une nuit, alors que les préoccupations climatologiques avaient fait place en lui à

bien d'autres soucis, Fabre avait été brusquement tiré du lourd sommeil dans lequel il venait à peine de sombrer. Il ne comprit pas tout de suite. Le toit de tôle du bungalow geignait lamentablement, bombardé sans interruption comme par une grêle de cailloux furieux. De grands éclairs verdâtres illuminaient une sorte de mur mouvant, un rideau liquide et glauque, la pluie, et quelle pluie! Sa masse avait réussi à crever la voûte des arbres. Elle s'engouffrait dans cet énorme soupirail. Ahuri, chancelant au milieu de l'obscurité et du vacarme, ne réalisant pas très bien ce qui lui arrivait, criant à tue-tête pour essayer de dominer les grondements de ce cataclysme, Fabre avait d'abord appelé les Canaques préposés à la bergerie. Que l'une des portes des étables cédât, et les bêtes affolées prendraient la fuite à travers l'île, où bien fin serait celui qui irait les rattraper. Aucun d'eux n'avait répondu. Ils restaient blottis au fond de leurs hangars. Quand les menaces ne sont pas suivies d'un châtiment immédiat, elles n'ont pas le moindre effet sur ces pauvres brutes. Et pour le moment les indigènes savaient fort bien que leur maître ne risquerait pas la noyade à seule fin d'aller les extraire de leur bauge, à coups de pied quelque part.

Fabre avait dû se contenter de l'aide de Gabriel et de l'Annamite. Toute la nuit, ils s'étaient efforcés, dans les ténèbres hurlantes, de parer au plus pressé. Inutile, bien entendu, de tenter d'allumer un photophore. Le vent,

pénétrant de tous côtés, leur cinglant l'eau au visage, éteignait l'allumette sitôt frottée. Il y avait bien une lampe électrique, mais personne n'était capable de la retrouver. Force leur avait été d'attendre le jour. Toutes les marmites, toutes les boîtes à essence vides sur lesquelles ils avaient réussi à mettre la main avaient été mobilisées, réparties à travers le bungalow, à tous les endroits où un odieux petit clapotement les avertissait qu'une nouvelle fissure venait de se produire. Les trois hommes se heurtaient entre eux, se marchaient sur les pieds, trébuchaient parmi ces récipients. Fabre pestait. Gabriel haletait. Le boy nasillait d'aigres mots inintelligibles. Quelle nuit, bon Dieu! Le bungalow résisterait-il? Fabre s'attendait à le voir, d'un moment à l'autre, chavirer sur le flanc, d'une seule pièce, et dégringoler tout le long de la pente jusque dans la mer. Et ses papiers? Et ses livres? Grâce au ciel, le cabinet de travail était la pièce où s'entendait le moins le murmure des infiltrations. Et les fusils? Fabre tâta leurs canons. Ils ruisselaient. Heureusement, Gabriel avait eu la présence d'esprit de tous les boucher à la hâte avec des morceaux de chiffon. « C'est un cyclone, c'est un cyclone, et carabiné, encore », ne cessait de répéter Fabre, en se ruant partout où se déclarait une nouvelle menace. Et il croyait mourir de rage à entendre derrière lui Gabriel qui, se figurant lui faire plaisir, ne cessait de répéter avec une obstination douce : « Non, pas cyclone! Cyclone beaucoup plus fort. Ceci seulement jolie

grosse pluie, patron, jolie grosse pluie ordinaire. Fabre aurait voulu l'étrangler. « Ces animaux-là, grondait-il, ils sont comme les marins, qui ne consentent à cesser d'appeler *jolie brise* une tempête que lorsque cette jolie brise-là leur a flanqué leur vaisseau la quille en l'air. Et voilà que ça tombe plus fort encore. Mes malheureux moutons! Leur étable doit être dans un bel état! Quant à ces cochons de Canaques, je leur revaudrai ça, lorsque le jour sera venu, en admettant qu'il se décide jamais à venir ».

Les éclairs se multipliaient, des éclairs qui n'étaient suivis d'aucun roulement de tonnerre. Leur lueur déchirante faisait flamboyer une seconde l'infernal chaos de l'île. Chaque fois, Fabre essayait de regarder à sa montre l'heure qu'il était, mais il s'y prenait tous les coups trop tard. Son exaspération était à son comble. Lui dont le langage affectait d'habitude une si parfaite retenue, il jurait, sacrait à qui mieux mieux. « Et le gramophone, malheur de malheur! Vous verrez qu'ils me l'auront laissé dehors. Non? C'est bien étonnant! Et les rockings? Ça y est. Ils doivent être propres, à l'heure qu'il est. Il faut tout de même essayer de les rentrer, bon Dieu! » Ce disant, il s'était risqué sur la véranda. Souffleté par de furibondes lanières d'eau, il s'était mis à tournoyer. Il avait failli ne pas retrouver la porte. Le peu de temps qu'il était resté là, aveuglé, hébété, lui avait suffi cependant pour apercevoir quelque chose de plus terrifiant que tout le reste. Là-haut, jaunis, blafards, pâlis,

mais toujours à leur poste, les feux des cannibales brûlaient. Leur halo semblait même par moment plus large que de coutume. Sous un déluge pareil! Ce n'était pourtant pas de benzine que le ciel était en train de les asperger. Oh! mais, oh! mais, voilà une plaisanterie qui commençait à durer depuis trop longtemps. Il faudrait bien se décider un de ces jours à en avoir le cœur net.

L'aube, toutefois, quand elle parut, n'éclaira qu'un désastre très relatif. Fabre avait redouté bien pis. Pas un des hangars n'était sérieusement endommagé. De ci, de là, quelques toitures de pandanus béaient, défoncées par le poids des eaux. On aurait tôt fait d'y remettre de l'ordre, pour peu que ces damnées bourrasques consentissent un peu à mollir. Et pour ce qui était du bungalow, les inondations de la nuit provenaient de l'obturation des gouttières, bloquées brusquement par des tampons de feuilles en bouillie. Déjà Gabriel avait escaladé le toit, et, nu comme un ver, s'était mis dare dare à racler les tuyaux, d'où il retirait ses mains pleines d'une noire charpie végétale, qui s'en venait choir sur le sol — floc! — avec un bruit mou. Dans la cuisine, le boy avait fini par réussir à allumer son fourneau. Il préparait le café, en poussant toute une série de petits grognements plaintifs.

La pluie n'en continuait pas moins à tomber, sans violence, il est vrai, mais avec une régularité qui faisait presque regretter son acharnement nocturne. Elle était comme établie. Elle

semblait ne devoir jamais s'arrêter. Les montagnes, les arbres géants, les mornes ravinés, toute l'ossature gris-de-suie d'Erromango se montrait et s'éclipsait tour à tour, derrière un écran de vapeurs livides que le vent chassait devant lui. Le sentier qui descendait vers la plage se perdait dans le brouillard avant d'avoir atteint la mer, qui demeurait invisible. Toute la flotte britannique eût pu être mouillée ce matin dans la baie de Pilbarra qu'il eût été vain de chercher à l'apercevoir. Quand le bruit du vent et celui de la pluie venaient à ralentir, ils étaient remplacés par le gargouillement de la glaise trempée, des ruisseaux, des mousses qui dégorgeaient leur eau de toutes parts.

— Aimable pays, ricana Fabre. Cela quinze jours plus tôt, et mon rapport à Sydney aurait tout de même été un peu moins flatteur. Elle est fraîche, l'île chère à Sullivan. A présent, ne soyons pas trop injuste. Il m'avait prévenu que la saison humide n'était pas ici une chose particulièrement réjouissante. Les autres me l'avaient dit aussi. Je croyais que tous ces gens-là exagéraient... C'est égal, si mes pauvres bêtes ne sont pas claquées, elles ont de la chance.

Il enfila ses bottes, puis, avançant avec précaution pour ne pas buter dans un trou d'eau, ou glisser sur les herbes visqueuses, il se dirigea vers l'étable, dont il entre-bâilla la porte, le cœur battant. Il sourit, poussa un soupir de soulagement. Tout allait bien. Maintenant, le troupeau se pressait autour de lui. Béliers et brebis l'in-

terrogeaient de leurs tendres yeux embués, naïves bêtes venues de l'autre côté du monde, craintives victimes des idées générales. « Toutes ces choses effrayantes étaient-elles prévues par toi, ô notre maître? Si oui, nous n'avons rien à dire. » Fabre les passa en revue. Leurs toisons n'offraient guère de trace d'humidité. La moitié de l'étable était pourtant pleine d'eau. Mais les moutons avaient eu l'esprit de se grouper dans les endroits demeurés secs.

— Quand je pense à l'état dans lequel j'aurais retrouvé des moutons australiens, après une nuit pareille! murmura Fabre.

Il se frotta les mains. Le lauréat de l'Université de Melbourne reparaissait. L'auteur du fameux mémoire sur la cachexie aqueuse des ovidés ne savait pas qu'il était en train de savourer une de ses dernières joies.

Sortant de l'étable, il marcha vers le hangar le plus voisin. Des têtes laineuses se montraient aux embrasures. C'étaient celles des serviteurs canaques. Ils guettaient l'approche de Fabre avec quelque inquiétude. Ils comprenaient qu'ils allaient avoir à fournir certaines explications sur leur conduite de la nuit.

— Holà! tas de fainéants. Ici, et plus vite que cela. Vous allez commencer par...

Mais la menace s'acheva en une exclamation de surprise.

— Ah! ça, par exemple, c'est plus fort que tout. S'il y a un pays qui n'est pas fait comme les autres...

Jetant bas d'un seul coup un échafaudage d'opaques nuées, un visiteur inattendu venait d'apparaître à Fabre : le soleil.

Son apparition, toujours aussi brusque, était toujours également de courte durée. Le temps de faire fumer sous ses rayons plombés les innombrables mares qui stagnaient autour des hangars, du bungalow, d'en dégager la purulence, d'y féconder les miasmes mortels, et, de nouveau, il s'effaçait devant la pluie. Elle descendait, tiède et droite, du plafond bistre du ciel, du plafond noir de la forêt. Le boy passait ses journées à installer, pendant les éclaircies, sous la véranda, et à les en retirer précipitamment les vêtements de drap qu'en Australien qui se respecte, Fabre s'était obstiné à apporter à Erromango. Il y avait des vestons à la dernière mode de Londres, des pardessus de demi-saison, déjà rongés par l'humidité. Il y avait un superbe smoking dont l'Annamite grattait sans cesse avec mélancolie les revers de moire, qui se marbraient de plus en plus de lugubres moisissures jaunâtres.

Et, sur ces entrefaites, tous ensemble, dans la même semaine, seize petits agneaux naquirent. On aurait dit que ces bestioles s'étaient donné le mot pour arriver au moment le plus malencontreux. Ce succès eût dû néanmoins combler Fabre de joie. Mais les émotions, les fatigues de ces derniers jours l'avaient considérablement anémié. Les nuits qu'il fut obligé de passer à

soigner les brebis vinrent à bout de sa résistance. Un matin, il se réveilla si faible qu'il accepta l'idée de ne pas se lever.

Il fit appeler Gabriel.

— Comment me trouves-tu, aujourd'hui?

Le jeune homme hocha la tête sans répondre.

— Apporte-moi un miroir.

Dans la glace, Fabre constata qu'évidemment il n'avait pas très bonne mine.

— Dis aux autres que, pour aujourd'hui, c'est toi que j'ai chargé de prendre soin du troupeau. Il y a ceci à faire, et ceci. Demain, j'irai mieux.

Il se retourna du côté de la cloison en murmurant :

— Ou plus mal.

C'était la première journée où, depuis bien longtemps, il confiait sa besogne à un autre. Il n'y pensa même pas, ce qui ne veut pas dire que sa cervelle restât inactive. Elle ne travailla même jamais plus intensément. On n'a pas besoin de faire un grand effort pour deviner de quel genre de réflexions elle fut la proie.

Huit jours durant, pluie et soleil alternèrent leur meurtrière besogne. Huit jours durant, Fabre eut la fièvre. Il en souffrit d'abord plus dans sa vanité que dans son corps. Puis, la faiblesse mata sa volonté de résistance. Il ne se leva plus que pour se traîner jusqu'à la véranda. Il se laissait tomber dans un rocking. Gabriel faisait marcher le gramophone. Avec son éternel sourire renfrogné, l'Annamite arrivait, porteur d'une bouteille de rhum ou de whisky.

Fabre se félicitait de n'avoir pas jeté à la mer sa provision d'eau-de-vie, ainsi qu'il en avait, un mois auparavant, formé le dessein. Il fallait bien avoir quelque chose à offrir aux gens qui viendraient lui rendre visite. Et puis, à présent qu'il était malade, le rhum lui procurait un véritable soulagement, passager sans doute, mais enfin un soulagement tout de même. Quant au whisky, de l'avis des gens les plus sobres, il n'a jamais été une mauvaise chose. A condition, bien entendu, de ne pas en abuser.

Dans la matinée du neuvième jour, Gabriel entra chez son maître un peu avant midi. C'était l'heure où il venait faire son rapport. Fabre ne remarqua point qu'il n'avait pas l'air très à son aise.

— Comment me trouves-tu, aujourd'hui?

— Bien, patron.

— Imbécile! Il dit toujours la même chose. Ce n'est pas vrai, tu ne peux pas me trouver bien. J'ai grelotté toute la nuit. Je n'ai pas fermé l'œil.

— Oui, patron. Moi avoir entendu.

— Comment? Tu as entendu quelque chose? Qu'est-ce que tu as entendu?

Gabriel prit la mine ennuyée des gens qui regrettent d'en avoir trop dit.

— Oui, fit-il enfin. Vous, patron, avoir dit des choses.

— J'ai dit des choses... Quelles choses?

— Moi avoir pas compris, patron.

— Voyez-moi cet idiot. Il n'a pas compris. Il ne comprend jamais rien. Pourquoi écoutes-tu alors? Je parle la nuit, moi?

— Pas souvent, murmura Gabriel, qui eût bien préféré être en cette minute aux îles Loyauté.

— Ah! Pas souvent!

Fabre répéta ces mots à voix basse. Sa gorge était serrée. Il y sentait comme une boule, la boule du capitaine Simler.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? finit-il par demander.

Gabriel parut prendre son courage à deux mains.

— Patron, deux brebis...

— Eh bien, quoi? Deux brebis?

— Deux brebis perdues, patron.

Fabre avait bondi hors de son lit.

— Deux brebis perdues! Qu'est-ce que tu me chantes là?

Gabriel, qui tremblait pour le moins autant que son maître, lui raconta la catastophe survenue la veille. Deux brebis, au pâturage, s'étaient écartées. Quand l'heure était arrivée de faire rentrer le troupeau, il avait été impossible aux Canaques de les retrouver. On les avait cherchées toute la nuit. On n'avait pas osé l'avertir, dans l'espoir de découvrir les fugitives, où de les voir revenir d'elles-mêmes. Mais les heures avaient passées... Et rien!

— Tonnerre de tonnerre! hurla Fabre.

Pendant cinq bonnes minutes, il se répandit

en imprécations de toutes sortes; et puis, brisé, anéanti, il retomba sur son oreiller.

La lugubre journée qu'il vécut là! Sa fièvre ne cessait de croître. La perte des brebis l'emplissait de désespoir et de fureur. Et puis, ces paroles qui lui échappaient maintenant dans son délire!... Jusqu'à présent, il ne s'était pas méfié de Gabriel, ni de l'Annamite. Il commença par leur donner l'ordre de déménager, et d'aller porter leurs hardes dans une soupente, à l'autre bout du bungalow. Il leur enjoignit ensuite de ne plus mettre les pieds dans sa chambre que lorsqu'il les appellerait.

Vers le soir, Gabriel osa enfreindre cette consigne.

— Patron! patron!

Il paraissait tout joyeux.

— Quoi, encore?

— Une des brebis, patron. Retrouvée!

— Ah! où ça?

— Elle vient d'être ramenée par un des Canaques de M. Jeffries.

Fabre se redressa.

— De Jeffries, dis-tu?

— Oui. Elle était sur sa plantation. Il vous la renvoie.

— Où est le Canaque qui l'a ramenée?

— Reparti, patron.

— Pourquoi l'as-tu laissé repartir? Il avait peut-être une commission de M. Jeffries pour moi.

— Non, pas de commission. Il a dit seulement

qu'il fallait mieux surveiller les bêtes, parce que, autrement, la prochaine fois, son patron...

— Oui, oui, maugréa Fabre, je sais, comme pour Jenkins : « La première fois, ça va. La seconde, passe encore. Mais à la troisième... » Enfin, il a été bien aimable. Il va falloir tout de même que je me décide à le remercier.

Cette idée le poursuivit pendant toute la première partie de la nuit. Etant donné ce qu'il avait découvert, et ce qu'il ne fallait pas que Jeffries découvrît, il devait éviter à tout prix d'attirer de façon quelconque l'attention sur lui. Or, un mois plus tôt, dans la même journée, Jeffries lui avait rendu deux services signalés, lui avait peut-être même sauvé la vie. (Pourquoi avait-il agi de la sorte? Fabre allait être conduit à se forger à ce propos une explication rien moins que rassurante). Aujourd'hui, il prenait la peine de lui renvoyer une de ses brebis, au lieu de l'abattre d'un coup de carabine. Fabre se devait de reconnaître ces bons procédés. Après avoir tout fait pour entrer en rapport avec Jeffries, il eût été de la plus rare maladresse de paraître à présent le fuir.

Pendant deux heures, se tournant et se retournant, il chercha dans sa tête les termes d'une lettre aussi brève et digne que possible. Les ayant à peu près arrêtés, il se leva péniblement et gagna son cabinet de travail. Il commença à écrire : « Monsieur et cher voisin, voici qu'une fois de plus, je me trouve être votre obligé. Le nouveau service... » Et, brusquement, il déchira

la feuille de papier. Eh bien, il avait été sur le point de commettre une belle imprudence! Savait-on jamais? Il se prit le front entre les mains. N'avait-il pas eu, dix ans auparavant, l'occasion d'écrire, ne fût-ce qu'une fois, un mot à la mystérieuse amie de Rose Bay? Ce mot, retrouvé par Jeffries dans les papiers de sa femme, après son décès (ou avant, car qui pouvait dire au juste de quoi Mme Jeffries était morte?), puis comparé avec le premier spécimen venu de l'écriture de Fabre : autant pour lui signer tout de suite sa condamnation à mort. Dans le doute — et Dieu seul savait toute l'horreur de ce doute-là — il valait mieux qu'aucune lettre de lui ne pénétrât à Longstal. Encore une précaution à laquelle il allait avoir nuit et jour à songer. Ses dents s'entre-choquaient, et ce n'était pas seulement de fièvre.

Le photophore d'une main, de l'autre s'appuyant à la cloison, il revint dans le corridor. Au ratelier, les canons des armes brillaient comme un jeu d'orgues. Plusieurs fusils, trois carabines à répétition, cinq ou six revolvers Colt, grand modèle. Fabre les caressa avec lenteur. Le contact glacé de l'acier procurait à ses doigts brûlants un bien-être bizarre, inexprimable. Finalement, il se décida pour un fusil de chasse à deux coups, qu'il décrocha sans bruit et emporta dans sa chambre. C'était un superbe hammerless, calibre 12. Il lui avait été offert par le vice-président de sa société.

Le lendemain matin, Gabriel, dûment stylé,

partit pour Longstal. Son maître lui avait fait répéter à plusieurs reprises ce qu'il aurait à dire, en offrant l'arme à Jeffries. Le pauvre garçon ne paraissait qu'à demi-rassuré.

— Eh bien? demanda anxieusement Fabre, lorsque son émissaire fut de retour.

Mais le visage souriant de Gabriel attestait que tout s'était bien passé.

— M. Jeffries me charge de vous remercier, patron.

— Il a été content.

— Oh! fit Gabriel, M. Jeffries ne parle jamais beaucoup. Il était assis devant sa porte, en train de fumer. Il m'a laissé venir comme s'il ne m'avait pas aperçu. Je lui ai répété, sans en changer une seule, vos paroles. Alors, il a posé sa pipe, et il a pris le fusil. Puis, le tenant à bout de bras, comme cela, ainsi qu'un pistolet, il est resté un moment immobile, à viser quelque chose. « C'est un beau fusil, a-t-il dit enfin. Tu diras à ton maître que, bien que j'aie tout ce qu'il me faut sous ce rapport, j'accepte son présent, et je l'en remercie. Est-ce qu'il a toujours la fièvre? »

— Comment sait-il que j'ai la fièvre?

Gabriel eut un geste vague : il n'y avait que bien peu de choses que ne sût pas M. Jeffries.

— C'est tout?

— Non, patron. Il m'a alors fait signe d'attendre. Etant entré chez lui, il en est ressorti avec un dollar et une petite fiole. « Prends ce

dollar pour toi, et porte la fiole à ton maître. C'est meilleur que la quinine. »

Fabre posa la fiole sur la table de nuit, après l'avoir examinée.

— Voilà un cadeau, pensa-t-il, qui, lorsque j'aurai la force de descendre jusqu'à la plage, ne restera pas longtemps à la maison. Il ne faudrait tout de même pas me prendre pour un enfant.

Gabriel était déjà dans le corridor. Il le rappela.

— Il n'a rien ajouté d'autre?

— Non, patron. Ah! si, pourtant : que vous feriez bien, en outre, de ne pas boire trop de whisky.

— Qu'il se mêle de ce qui le regarde, grogna Fabre, furieux. A-t-on idée d'un malotru pareil! Où vas-tu encore, toi? Fais-moi le plaisir de rester ici. Je finirai par ne plus te voir de toute la journée.

— Les moutons..., commença Gabriel.

— Tu m'embêtes, avec tes moutons. Je passe avant eux, j'espère. Alors, il ne t'a rien dit de plus? Evidemment, il n'est pas si sot. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons, rappelle-toi la question que je te posais avant-hier. Ce n'est pas la peine de prendre cet air de victime. Je ne vais pas te manger... N'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, dit Gabriel, se raidissant comme s'il allait pleurer.

— Bon. Tâche alors de répondre convenable-

ment. Nous sommes donc arrivés au *Myosotis* vers... vers quelle heure?

— Un peu avant onze heures.

— Très bien. C'est cela. Et lui, quand est-il arrivé?

— Qui, patron?

— *Qui, patron!* Idiot, tu le sais bien.

— M. Jeffries, patron? Tout de suite après nous. Vous veniez juste d'entrer dans la cabine du capitaine. On m'a appelé, pour changer de place notre pétrolette qui empêchait les chalands d'accoster. Il est monté à bord et s'est rendu lui aussi chez le capitaine.

— Je sais, je sais. Et puis?

— Il s'est mis à surveiller le chargement de son coprah. Céla a duré jusqu'à trois heures et demie.

— Trois heures et demie? Comment sais-tu cela si exactement?

— Parce que, me voyant inoccupé sur le pont, il m'a demandé d'aider ses Canaques. Il m'a même, quand tout a été fini, donné deux dollars.

— Deux dollars, dit Fabre, fronçant les sourcils, et un aujourd'hui : ça fait trois dollars. Est-ce qu'il te donne souvent de l'argent comme cela?

— Seulement cette fois-là et aujourd'hui, patron, murmura Gabriel.

— A la bonne heure! Parce que je n'aime pas beaucoup ces façons. Mes domestiques n'ont pas à recevoir de l'argent d'un autre que moi. Tu

ne manques de rien, ici, je pense? Mais nous reviendrons là-dessus une autre fois. Pour l'instant, il y a une chose que je désire savoir. De onze heures à trois heures et demie, donc, il s'est occupé uniquement de son coprah. Et ensuite, qu'est-ce qu'il a fait? Le sais-tu?

— Après, patron, au moment où l'on a refermé la cale, il a appelé un des boys annamites du bateau. Il lui a demandé s'il y avait du monde dans le fumoir?

— Et qu'a répondu le boy?

— Le boy a dit qu'il n'y avait personne, parce que tout le monde était encore à table. Alors, M. Jeffries est entré dans le fumoir, directement, par la porte qui donne sur le pont, sans passer par la salle à manger. Il en est ressorti tout de suite, avec un encrier à la main, qu'il a dit au boy d'aller lui remplir. C'est tout ce que je sais. Il n'a plus bougé jusqu'au moment du départ.

— Tu ne l'as plus revu, alors?

— Si, patron. Quand je suis descendu dans la pétrolette, pour mettre le moteur en marche, avant votre arrivée, M. Jeffries était juste devant la coupée, en conversation avec le cambusier, qui lui rendait de la monnaie. C'est alors qu'il m'a arrêté pour me donner les deux dollars. Le cambusier était en train de le remercier.

— Le cambusier le remerciait? Pourquoi le remerciait-il?

— A cause des cinq dollars que M. Jeffries venait de lui donner.

— Il lui avait donné cinq dollars? Pourquoi?

— A cause des lettres, patron.

— Quelles lettres? T'expliqueras-tu? Tu as donc juré de me rendre fou.

— Les lettres qu'il venait d'écrire dans le fumoir. Il chargeait le cambusier de les mettre à la poste de Sydney. C'est pour ce service que...

— Tonnerre! hurla Fabre, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt?

— J'ai oublié, patron, murmura le pauvre diable, qui ne croyait pas avoir commis un si grand crime.

— Ah! tu as oublié!..

Fabre avait rejeté loin de lui ses draps, sa couverture. Assis sur le bord du lit, les pieds touchant le plancher, il tendait vers Gabriel des mains crispées. Le Canaque reculait. L'effroi qu'il lut dans les yeux du malheureux rendit à Fabre son sang-froid, ou du moins lui fit entrevoir quelle maladresse il était en train de commettre. Ses bras retombèrent. Il se renversa sur le lit avec un gémissement.

— Patron! patron! répétait Gabriel affolé.

Fabre tremblait de tous ses membres.

— N'aie pas peur, haleta-t-il. Ne fais pas attention. Aide-moi à me recoucher. Là; apporte-moi le manteau qui est sur la chaise. J'ai froid, tu vois bien. Je ne veux pourtant pas claquer ici, bon Dieu!

Presque aussi tremblant que son maître, Gabriel tapotait l'oreiller, remettait de l'ordre dans les couvertures, les remontait jusque sous le

menton de Fabre. Celui-ci, brisé par l'accès, se laissait faire, ne s'arrêtant pas de proférer des mots sans suite.

— Alors, comme cela, il lui a donné des lettres... des lettres pour Sydney, pour les mettre à la poste. Réponds, mon petit Gabriel, réponds-moi. Une lettre pour Sydney... ou pour Miranda, peut-être. Réponds, voyons! Ah! la brute, il est parti! Gabriel, Gabriel...

Gabriel, en effet, s'était éclipsé. Fabre l'appela une fois, deux fois, trois fois, d'une voix qui allait s'affaiblissant. Puis, à bout de force, il se tut. Son corps était immobile. Seule, sa tête émergeait des draps. Ses yeux demeuraient grands ouverts. Sur ses joues, avec lenteur, deux larmes s'étaient mises à couler.

***

Ainsi, chaque jour, inexorablement, un détail nouveau faisait son apparition dans la mémoire épouvantée de Fabre. Quand il procédait au bilan de ses craintes, il se trouvait en présence d'un total toujours accru. Donc, pendant la plus grande partie de ce néfaste déjeuner, Jeffries s'était trouvé là, tout à côté, dans le fumoir. Pour peu qu'il eût écouté, il avait entendu toute l'histoire de la dame de Rose Bay. Certes, Fabre

n'avait pas livré — et pour cause! — le nom de la jeune femme. Mais, par la faute de ce stupide M. Bosc, il n'en avait pas été de même de son prénom. « Alice, dira-t-on, beaucoup de femmes s'appellent Alice », sans doute! Mais croit-on qu'il y en ait eu tellement, à cette époque, dont les beaux-parents étaient aussi fixés à Miranda, et qui s'apprêtaient à aller rejoindre leur mari, et qui...? Fabre se passait la main sur le front, cherchant à se rappeler les précisions qu'il avait pu encore fournir, les sottises homicides qu'il avait pu accumuler.

Mais Jeffries? Avait-il entendu? Ah! c'était une branche à laquelle Fabre dut cesser de se raccrocher, du jour où il se souvint de certaine phrase, celle que l'homme de Longstal avait murmurée au moment où il l'avait empêché, lui, Fabre, de prolonger plus avant son excursion sous le *Myosotis*. (*Faites attention, il y a par ici plus de requins que de truites saumonées!*) Par cette phrase, Jeffries avait prouvé qu'il était là quand Fabre avait parlé de l'épisode de Miranda. Il avait entendu, et il tenait à ce que Fabre ne l'ignorât pas.

« Résumons donc! Ayons-en le courage », se criait Fabre. Et Dieu sait si le démon de l'absurde, installé maintenant en lui, s'acquittait de ce soin avec une féroce méthode. Jeffries est dans le fumoir, en train de répondre aux lettres qui viennent de lui être remises par Simler : il s'agit de coprah, de cacao, de burghaus, peu importe. Soudain, il prête l'oreille. Il n'a

pas de difficulté à comprendre : sa victime infortunée crie assez fort pour cela. Un soupçon lui vient, et, simultanément, on lui fournit le moyen de transformer ce soupçon en certitude. Oh! pas tout de suite. Il faut permettre au *Myosotis* d'aller à Sydney, d'en revenir. Quatre mois! Le temps que doit durer la passion, l'atroce passion de Fabre. Jeffries a devant lui de l'encre, du papier. Il met de côté sa correspondance commerciale. Sans se presser, il écrit une lettre, la glisse dans une enveloppe. C'est une idée qu'il ne pouvait pas ne pas avoir, qui serait venue à n'importe qui. Fabre suit l'adresse qu'il trace sur cette enveloppe. Pas le nom de la rue, puisque, par discrétion, dix ans plus tôt, il s'est refusé à le rechercher. Mais, tout le reste, il le connaît : le nom du destinataire, *Monsieur Jeffries;* la localité, *Miranda, banlieue Sud de Sydney, Etat de New-South-Wales.* Et le contenu de la lettre, Fabre n'a pas besoin de l'avoir lu, pour en être informé comme s'il l'avait lui-même écrite. Jeffries demande à son père un renseignement, un renseignement qui n'a l'air de rien. « En telle année, il y a dix ans, mon cher père, quand notre pauvre Alice était encore parmi nous, n'aviez-vous pas projeté de lui souhaiter sa fête en l'emmenant déjeuner à l'auberge de la *Branche de Gui?* » Et maintenant, Fabre imagine le père de Jeffries recevant cette lettre. Si vieux qu'il soit, un souvenir comme celui-là est certainement toujours présent à son esprit. Il répond à son fils. C'est cette réponse qu'à son

prochain passage apportera le *Myosotis*. D'ici là, il ne faut pas qu'il arrive malheur à Fabre. Sa vie appartient à Jeffries. Voilà pourquoi celui-ci s'inquiète de sa santé, voilà pourquoi il l'a rattrapé au vol, l'autre jour, peu soucieux de voir les requins se charger d'une vengeance qui n'appartient plus qu'à lui.

Une intelligence, même médiocre, peut dérailler sous l'influence combinée de la fièvre et de l'idée fixe sans que la façon dont elle enchaîne les effets et les causes cesse en rien d'être logique. Ce qui pèche, c'est la base de ce tragique château de cartes, non l'adresse avec laquelle elles ont été échafaudées. En l'espèce, le raisonnement que Fabre prête à Jeffries est sans reproche. Ce qui est insensé, c'est le postulat, cette manière de mettre la charrue avant les bœufs, la rapidité avec laquelle, dans sa hâte à s'expliquer toute son angoisse, il a admis que la dame de Rose Bay et la femme de son terrible voisin n'ont été qu'une seule et même personne... Désormais, il n'a plus qu'un désir, voir sa fièvre tomber le plus tôt possible, être en état de se consacrer aux recherches dont il se trace le plan, et grâce auxquelles il se procurera la preuve de cette fatale identité.

Cet instant tellement attendu, comme il était long à venir. Fabre se rendait compte de l'enfantillage qu'il avait commis en raillant les pluies d'Erromango, en les proclamant d'inoffensives bourrasques. A force de ruisseler des montagnes,

les eaux avaient saturé l'humus spongieux de la plantation. Se heurtant à la barre coralline de la plage, elles avaient reflué, obstrué l'embouchure des ruisseaux. Elles avaient fini par déborder, par s'étaler en marigots infects, où toutes les larves de moustiques connus et inconnus s'étaient mises à pulluler à cœur joie. Un grand silence empoisonné régnait à présent sur Erromango. Les Canaques eux-mêmes, ceux bien entendu qui n'étaient point originaires de l'île, pâtissaient de ces piqûres, qui véhiculent sans cesse le virus du sang vicié, l'inoculent avec une liesse mauvaise au sang intact. Fabre était en train de payer chèrement ses défis aux précautions les plus élémentaires, la confiance qu'il avait tirée jusqu'alors de sa force jamais diminuée, de sa santé jamais atteinte. Toutes les après-midi, à heure fixe, les mêmes transes s'emparaient de lui. C'était d'abord une sensation de froid mortel qui l'obligeait à se coucher, à faire entasser sur lui, inlassablement, tout ce qu'il pouvait y avoir de manteaux, de couvertures, dans le bungalow. Pelotonné, recroquevillé sous cet amas plus écrasant que réchauffant, il grelottait, claquait des dents, avait des frissons qui communiquaient leurs tressauts lugubres à toute l'armature métallique de son lit. Puis, c'était la seconde phase, celle de la chaleur ardente, du délire. A coups de pied, il envoyait à terre tous les lainages qu'il réclamait quelques instants plus tôt, avec des supplications de petit enfant. Sa face se congestionnait.

Comme il avait soif! Il s'emportait contre ses domestiques qui lui faisaient attendre son whisky. Quel crime avait-il donc commis pour souffrir, pour brûler de la sorte? Enfin venait la dernière phase, celle des sueurs. Elles envahissaient de haut en bas son misérable corps ravagé. Elles imbibaient sa chemise, ses draps, contraignaient Gabriel à faire appel au boy pour l'aider à les changer, trois fois, quatre fois, dans la même soirée. La nuit envahissait la chambre, une nuit rougeâtre, étouffante, éclairée par une louche lune jaune, qui s'éclipsait soudain. Et c'était à nouveau la pluie, la pluie intarissable. Au moins pendant tout le temps qu'elle tombait, on n'entendait plus le violon harcelant des moustiques. Mais les hideux insectes ne s'arrêtaient pas de piquer pour cela, de piquer encore, de piquer toujours. Et le bruit des cataractes s'était à peine tu que recommençait à résonner, derechef, leur infâme concert.

Au matin, chancelant comme quelqu'un à qui on aurait apposé des sangsues à toutes les veines, Fabre se levait. Il allait promener du côté des hangars sa maigre silhouette flageolante. Il n'avait plus la force de se raser, ni de s'habiller. C'était dans un pyjama froissé qu'il accomplissait sa tournée. Il s'efforçait de donner des ordres, qui étaient accueillis, observés avec une nonchalance grandissante. Les Canaques, pareils en cela à tous les êtres primitifs, n'obéissent guère qu'aux gens bien portants. Cette insouciance, ce mauvais vouloir, provoquaient

chez Fabre des crises de rage intempestives, désespérées. Comment, seul, et dans son état, arriver à lutter contre cette débâcle! Heureusement que le bétail demeurait solide. Ainsi qu'il l'avait prévu, les moutons supportaient gaillardement cette humidité qui anémiait les hommes, rongeait les métaux, pourrissait le linge dans les placards, transformait en une bouillie nauséabonde le contenu de la boîte de conserves sitôt ouverte. Des seize agneaux nés un mois auparavant, cinq seulement étaient morts, et ce n'était pas à la fameuse cachexie aqueuse qu'il fallait attribuer leur perte, mais au manque de soins. Impossible d'obtenir des serviteurs indigènes, lorsqu'on n'était pas sur leur dos toute la journée, le respect des consignes les plus élémentaires. Après des nuits passées tout entières à grelotter ou à délirer, Fabre, venant ouvrir les portes de ses étables, constatait qu'il était le premier à y mettre les pieds. La pluie nocturne avait effondré les toitures en maints endroits, de sorte qu'il n'était plus, à l'intérieur, un seul coin de litière qui ne fût devenu un marécage. Qu'il eût été aisé, pourtant, de conjurer des dégâts de ce genre, en bouchant au fur et à mesure avec des branchages les fissures qui se produisaient. Mais allez donc demander une initiative quelconque à des fainéants qui ne songent plus qu'à dormir, du moment que la matraque dont vous les menacez vacille entre vos mains tremblantes. « Ah! les brutes, les brutes! » ne cessait de répéter Fabre. « Après tout, poursuivait-il, je

suis bien bête, dans l'état où je me trouve, d'aggraver encore mon mal par des soucis de ce genre. L'intérêt des moutons est que je me soigne d'abord moi-même, car sans moi... Rentrons nous coucher, et, s'ils ne sont pas contents, à Sydney, ils pourront toujours me l'envoyer dire. » Il regagnait le bungalow, essayait de manger, puis, effondré dans un rocking, il attendait l'heure où la fièvre allait le ressaisir. Elle était aussi réelle pour lui qu'une visiteuse en chair et en os. Il l'entendait, il la voyait s'approcher, avec son cortège accoutumé de moiteurs, de frissons, de spasmes. A mesure qu'elle prenait possession de lui, le monde extérieur se bouleversait. Erromango, ses arbres tordus, ses montagnes fumeuses oscillaient, s'enchevêtraient, se fondaient en un magma hallucinant. Des figures extravagantes se penchaient sur le lit du malade. Il ne distinguait plus le visage bronzé de Gabriel de la face terreuse de l'Annamite. Et soudain, la nuit, tandis que l'orage et les éclairs s'engouffraient dans sa chambre illuminée comme par une répétition de décharges électriques, il semblait à Fabre qu'un fantôme blanc se tenait sur le seuil de la porte du corridor, un fantôme à travers lequel il distinguait le scintillement bleuâtre des fusils et des revolvers alignés au râtelier. C'était une femme en tunique pâle qui paraissait tour à tour lui sourire et le menacer. Elle avait un doigt sur ses lèvres, comme pour lui envoyer des baisers, ou pour lui recommander, trop tard! le silence, ce

silence dont il se sentait mourir, pour n'avoir pas su le conserver.

Dans ses instants de lucidité, il en arrivait à appeler de tous ses vœux un cataclysme quelconque, qui disperserait d'un seul coup tous ces miasmes, ces cauchemars, l'arracherait à son enlisement, lui redonnerait avec violence le goût de la vie. On atteignait le milieu de mars. Une nuit que Fabre avait réussi à reposer un peu mieux que de coutume, il fut réveillé en sursaut, et de la plus étrange façon. Ce n'était plus seulement son lit qui craquait, aux secousses répétées que lui imprimaient ses transports fiévreux, c'est le bungalow, c'était l'île entière. Dressé sur son séant, arc-bouté à ses poignets raidis, Fabre crut d'abord à un tremblement de terre. Des hurlements de frayeur venaient des hangars, à travers un vacarme que chaque seconde rendait plus infernal. Dans le corridor, quelqu'un passa à toute vitesse, quelqu'un qui tenait un photophore dont une rafale plus violente balaya brusquement la flamme. Fabre eut le temps de reconnaître Gabriel.

— Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que c'est?

— Cyclone, patron, lui fut-il répondu.

Et, cette fois, il n'y avait pas moyen de s'y tromper.

Pendant trente heures, sans répit, la tempête s'acharna sur Erromango, à faire croire que, finalement, il ne resterait plus rien de l'île, — trente heures durant lesquelles, de même que

les passagers oublient leurs nausées dès qu'on vient à crier : « Les chaloupes à la mer ! » Fabre ne songea plus à sa fièvre. Il n'y a guère de précautions à prendre contre un cyclone. Il s'agit de durer plus longtemps que lui. Pour cela, il faut fuir les baraquements qu'il risque de vous faire crouler sur la tête. Il faut redouter aussi le plein air, tout sillonné d'énormes branchages arrachés, de noix de cocos liées encore à leur régime, et que le vent fait tournoyer comme autant de boulets ramés... Le matin du troisième jour, la tornade était passée. Le soleil brillait. Quelles que soient les ruines qu'il éclaire quand il reparaît ainsi, il est le soleil, tout de même, celui qu'on avait craint de ne plus jamais revoir. L'île toute rayonnante s'offrait à ses baisers. Dans la baie de Pilbarra, la mer n'avait presque plus de houle, et, miracle qui éclipsait tous les autres, un navire, un grand navire, doucement s'y balançait. C'était un voilier tout blanc, aux bastingages encombrés de carrés de toile qui séchaient, de lambeaux de vergues, semblables aux plumes qui pendent au flanc d'un albatros blessé.

Il battait pavillon américain. Il venait de Nouvelle-Zélande, et rentrait à San-Francisco, par les Fidji et Hawaï. Il avait dû fuir devant la tornade, et, s'écartant de sa route, chercher dans l'archipel néo-hébridais l'abri le plus proche. Ses avaries se réduisaient d'ailleurs à peu de chose.

— Tant mieux ! dit Fabre au commandant qui n'avait pas tardé à lui rendre visite. La rade est sûre, comme vous voyez, mais l'île n'offre

pas beaucoup de ressources. Malgré tout mon désir, il m'eût été bien difficile de vous venir en aide de façon tant soit peu efficace. Vous pouvez même constater que c'est plutôt moi qui aurais besoin d'assistance.

De la véranda, il montrait au marin le piteux état dans lequel le cyclone avait laissé la plantation : les clôtures arrachées, le potager détruit, les hangars qui ne restaient plus debout que dans la proportion d'un sur deux.

L'Américain hocha la tête.

— C'est vrai. Vous avez pas mal souffert.

— Pas mal, en effet. Si tout de même, je peux vous être bon à quelque chose...

— Merci, dit le commandant du voilier. Nous avons à peu près tout ce qu'il nous faut. Je me suis surtout arrêté pour laisser reposer mon équipage, lui permettre de réparer un peu la voilure. A présent, si vous avez des fruits en trop...

— A votre disposition.

Au même instant, quelques bêlements plaintifs leur arrivèrent. L'œil de l'officier brilla.

— Des moutons! Ah! ça, par exemple, ce ne serait pas de refus. Nous n'avons plus de viande fraîche.

Fabre eut un sourire douloureux.

— Ecoutez, dit-il. Je vais vous expliquer. Ce ne sont pas des bêtes ordinaires. Ce sont des reproducteurs, et chacun d'eux vaut, a valu du moins, presque son poids en or. Et si l'on ajoutait les peines, les soucis, les angoisses... Enfin.

tout cela est pour vous dire qu'en temps normal il m'eût été impossible de vous céder ce que vous demandez. Mais voilà, je vous parle franchement. Le cyclone vient de m'en tuer une douzaine, oui, deux béliers, quatre brebis, et cinq beaux petits agneaux, sur lesquels je fondais tant d'espérance. Presque tous sont morts sur le coup. Nous les avons retrouvés ce matin, écrasés sous les charpentes. Trois vivaient encore. Je les ai fait abattre, pour ne plus entendre leurs cris. Les voulez-vous? Ce n'est pas un grand cadeau que je vous fais. La viande des animaux qui ont souffert n'est pas aussi bonne. Et moi, ma gorge se serrerait rien qu'à la pensée... Ces bêtes-là, vous comprenez?

— J'accepte, dit le marin, qui regardait avec curiosité ce singulier éleveur.

— C'est entendu. Je les fais mettre de côté. Vos hommes pourront venir les chercher quand ils voudront.

Il alla déjeuner sur le voilier.

— Quand serez-vous aux Fidji? demanda-t-il comme le repas se terminait.

— Nous comptons être à Suva au début de la semaine prochaine. Nous ne tenons pas à y arriver trop tôt, parce que mon intention est d'attendre là le passage du *Nebraska*, le paquebot qui fait le service entre San-Francisco et Sydney. Il aura du courrier des Etats-Unis pour nous.

— Il met longtemps, pour aller à Sydney?

— Une douzaine de jours, tout au plus. De Suva, il est direct.

— Une douzaine de jours!

— Vous avez peut-être des commissions pour Sydney? dit le capitaine, qui le voyait devenir songeur.

Fabre ne répondit pas tout de suite, et l'Américain ne pouvait guère se douter du combat qui était en train de se livrer dans l'âme de son interlocuteur. Des commissions pour Sydney? Certes, Fabre en avait, au moins une, un tragique signal de détresse à y faire parvenir. Ou mieux encore, partir lui-même, partir! planter tout là; abandonner Pilbarra à son sort misérable; monter sur ce voilier... et quelques heures plus tard le rêve affreux qu'il vivait depuis six mois serait aboli pour toujours. Il verrait ce même soir s'effacer dans les ténèbres les pics maudits, les feux sanguinaires, toute l'obscure, toute la cruelle Erromango. Sur ses dépouilles, Jeffries, Bliss, Cross pourraient bien venir demain s'entretuer à coups de carabine. Il serait loin. Ses os ne blanchiraient point dans cette terre monstrueuse. Il n'y aurait pas sa tombe, comme la triste passante de Rose Bay. Sa tombe! Avant un mois il serait à Sydney. Là, il n'aurait qu'à se présenter au siège de la Société, tel qu'il était, tel qu'Erromango l'avait fait, et tout le monde lui tendrait les bras, et ce ne seraient pas des reproches, mais des excuses qui l'accueilleraient. Cette possibilité de salut qui s'offrait à lui, la dernière, il le sentait

bien, allait-il donc la laisser fuir? Faut-il que le sentiment du devoir, l'amour-propre, l'entêtement qu'ils engendrent soient puissants au cœur des hommes pour que Fabre, en cette minute, ait hésité, et, finalement, n'ait pas faibli.

— Des commissions pour Sydney? dit-il en secouant la tête. Non. Je n'en vois pas. Je vous remercie.

Tout le reste de l'après-midi, ce furent des allées et venues des chaloupes entre le bord et la plantation. Puis, vers le soir, le voilier, éployant ses grandes ailes, prit le vent et disparut vers le Nord.

La nuit tombait. Les feux des cannibales s'allumaient successivement sur les montagnes. Fabre continuait, solitaire, à rêver sous la véranda. Sa fièvre avait cessé. Mais quelle pesante détresse lui avait fait place! Derrière lui, dans le bungalow, pas une lumière, pas un bruit.

Le caractère insolite de ce silence finit par attirer son attention. Il appela l'Annamite. Ce fut Gabriel qui vint.

— Apporte-moi le whisky. Et dis au boy qu'aujourd'hui je dînerai, mais pas trop tard.

Gabriel s'inclina, et sortit, l'air gêné.

Une heure, deux, peut-être, s'écoulèrent. Tout continuait à se taire dans le bungalow.

— Gabriel, cria Fabre, eh bien! Tu n'as pas transmis mes ordres, naturellement.

— Moi n'avoir pas pu, patron.

— Tu n'as pas pu! Qu'est-ce que cela signifie? Approche-toi donc, un peu.

Gabriel obéit, sans enthousiasme. Il baissait la tête. Malgré l'obscurité, Fabre s'en aperçut. Et il comprit que tout le monde n'avait pas eu les scrupules qui venaient de le retenir, lui, à Erromango.

— Il est parti, n'est-ce pas? fit-il lentement.

— Oui, patron, murmura Gabriel.

— Parti!

A quoi bon interroger! Le Canaque n'en savait certainement pas davantage. Mais il suffisait à Fabre d'évoquer le va-et-vient des chaloupes du voilier. La plantation avait reçu, à plusieurs reprises, durant la journée, la visite des cambusiers annamites, venus sous le prétexte d'emporter la viande et les fruits promis. Fabre connaissait la cautèle qui unit ces petits hommes jaunes, chaque fois qu'il s'agit de jouer un bon tour à des blancs. Son boy était maintenant caché dans quelque coin du navire. Quand on le découvrirait, le capitaine le ferait probablement mettre aux fers, mais il ne donnerait pas l'ordre de virer de bord pour ramener le fugitif à Pilbarra.

Malgré les services qu'il rendait, Fabre n'avait jamais pu se débarrasser à l'égard du boy d'une sensation de malaise. Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, il était bien Australien. Cette fuite ne l'aurait donc pas impressionné outre mesure, si, dans les circonstances présentes, elle n'avait pas eu la valeur d'un avertissement.

Depuis trois mois, il n'avait pas songé à se demander ce qu'avait pu devenir l'état d'esprit de son personnel, sous l'autorité d'un maître que la démence marquait de sa griffe un peu plus chaque jour.

— Pourquoi est-il parti? osa-t-il dire, cependant. Le sais-tu?

Gabriel ne répondit pas. Il savait donc.

— N'ai-je pas toujours été bon pour vous? continua Fabre d'une voix tremblante.

Gabriel continuait à ne pas souffler mot. Et Fabre s'obstinait à essayer de le faire parler.

— Tu ne partirais pas ainsi, toi, tout de même?

Il vit le Canaque marquer un haut-le-corps. Gabriel semblait souffrir. De quoi? Sans doute de voir un blanc s'abaisser de la sorte.

— Moi, non, patron, dit-il enfin.

— Ah! tu vois bien. Tu le sais, Gabriel, je ne suis pas méchant. J'ai pu ne pas être toujours de bonne humeur. Mais ce n'est pas ma faute. C'est la faute de l'île, et de tant de choses.

Il ne croyait pas s'excuser. Il était sincère. Oh! quelle île détestable, en effet, celle où il avait commencé, le premier jour, par s'humilier devant un contremaître de Brisbane, et où il en arrivait aujourd'hui — la coupe était pleine et bien pleine — à mendier la pitié d'un homme de couleur.

— Tu ne partirais pas, toi, n'est-ce pas? insista-t-il.

Gabriel parut faire un grand effort.

— Moi, ce n'est pas la même chose. Moi, j'ai promis à Master Sullivan. Je lui ai dit que je resterai, que je veillerai sur vous, patron. Moi, j'ai mon père qui est chef à Lifou. Mais eux!...

Sa main désigna le hangar qui servait d'habitation aux autres Canaques.

— Eux, balbutia Fabre, est-ce que tu crois?...

— Je ne sais pas, patron.

— Ecoute-moi, Gabriel. Il faut leur dire... tâcher de leur faire comprendre... Ecoute-moi. C'est vrai que je me suis souvent emporté, que je les ai menacés. Mais je ne les ai jamais battus, tu le sais bien, alors que d'autres colons les battent. Ne sont-ils pas bien, ici, mieux que partout ailleurs? Est-ce que tu crois qu'ils auraient la pensée... qu'ils chercheraient...?

Gabriel poussa un soupir.

— Je... je ne sais pas, répéta-t-il.



Cette fois, la mesure était comble. Fabre se révoltait. Il en avait assez de voir sa santé, son œuvre saccagées, anéanties par des spectres. Ce n'était pas la peine d'être un esprit positif, un homme de science pour tourner tout le jour dans le cercle d'une atroce et vaine fantasmagorie. Il avait le moyen d'en finir avec ces sorti-

lèges. La réalité, quelle qu'elle fût, serait préférable. Il ne tenait qu'à lui de la connaître. Eh bien, donc, c'était décidé, aujourd'hui même, il saurait. Savoir? Il s'exprimait mal. Il savait déjà. Ce qui lui manquait, c'était la démonstration tangible, la chose qui couperait les ponts derrière lui, qui lui interdirait désormais d'utiliser le premier prétexte venu pour essayer de se rassurer. Il lui fallait la voir de ses yeux, la toucher de ses doigts. Cette preuve, il n'ignorait pas l'endroit où elle existait, où il devait aller la chercher. L'usage est de graver sur leur tombe les prénoms des morts, n'est-ce pas?

Ce soir-là, il y avait de la lune. Fabre quitta le bungalow un peu avant son lever. Il s'était muni d'une lampe électrique de poche. Pas d'armes, à quoi bon! Une seconde, il pensa à prendre un revolver, non certes en prévision d'une rencontre avec Jeffries, mais pour le cas où la malchance placerait sur sa route les ténébreux allumeurs de feux, ceux qui descendent à la plage chaque mois, pour y recueillir de l'eau de mer dans des tubes de roseau. Puis, il avait haussé les épaules. A quoi bon!

La brise se traînait en gémissant, parmi les herbes obscures. Fabre avançait d'un pas machinal, évitant les racines, les bosses du sol mieux qu'il ne l'eût fait en plein jour. Sa marche avait cette miraculeuse sûreté des somnambules. Son cœur battait, mais non comme le cœur de quelqu'un qui a peur. On eût dit les transes délicieuses de l'amant qu'attend un rendez-vous,

Ainsi, dix ans auparavant, il s'était acheminé vers le dernier que lui avait fixé la dame de Rose Bay. Elle avait choisi, au nord-est de Sydney, la pointe extrême de la rade, le bois de la *Réserve militaire;* un lieu isolé, presque pareil à celui-ci, une grève qu'il fallait abandonner aussi par moments pour contourner un pan de rocher, un buisson pendant au-dessus de l'onde... Pas d'autre bruit que celui de la mer, et la plainte du vent dans les arbres.

Fabre, à présent, n'avait qu'une crainte, voir surgir un obstacle qui l'empêcherait d'aller jusqu'au bout, de tenir son serment, d'acquérir cette nuit une certitude, quelle qu'elle fût. Comment avait-il pu s'accommoder si longtemps de cette indigne perplexité! Allons, dans un quart d'heure, il serait délivré. Bientôt, il aperçut le promontoire, le dôme sombre des cocotiers qui recouvraient la tombe. Il marcha alors avec plus de prudence, non par crainte, — encore une fois, il ne craignait rien —, mais pour ne pas donner l'éveil. Après, quand il saurait, ce serait autre chose. Peu lui importerait alors d'être couché raide sur cette dalle par la carabine qui s'était braquée sur Jenkins.

La lune filtrait entre les barbelures des palmes. Fabre était arrivé. Aucune terreur dans son âme. Seulement une immense émotion. « Ma bien-aimée, se surprit-il à répéter à voix presque haute, ma bien-aimée! » De même qu'on s'agenouille auprès du lit où repose une femme, il s'agenouilla contre le rectangle de granit, les

bras en croix, comme pour une étreinte. La lune continuait à glisser dans le ciel désert. Sa lumière, par instant, s'éclipsait derrière un écran de feuillage plus compact. La tombe, tour à tour, surgissait, disparaissait. Les mains frémissantes de Fabre la palpaient, la caressaient, avec anxiété, avec amour...

Finalement, il laissa échapper un bref sanglot, et son front s'en vint frapper la pierre...

Sur cette pierre, il n'y avait rien. Ni nom, ni prénom. Rien.

VI

Dans la quinzaine qui suivit eut lieu un incident qui, sous son apparence inoffensive, devait causer à Fabre plus d'émoi que ceux qui s'étaient produits jusqu'alors. Il en tira la conclusion que tout, les hommes et les choses, le présent et le passé, tout était désormais ligué contre lui.

Au cours de ces dernières semaines, il avait pourtant fait de son mieux pour remonter le courant par lequel il se sentait emporter. Sa conscience professionnelle avait eu un sursaut qui lui avait dicté cette tentative de résistance. S'il ne s'était agi que de lui-même, il serait probablement resté là, prostré sous sa véranda, dans l'attente de l'inéluctable. Mais la perspective de déchoir du pinacle où l'avaient hissé ses admirateurs de Sydney lui était encore intolérable. S'il parvenait à s'évader d'Erromango,

il ne voulait pas se voir reprocher d'avoir laissé péricliter le dépôt qu'ils lui avaient confié, qu'avait réussi à conserver un garçon aussi médiocre que Sullivan. Que faire, donc, sinon se remettre au travail le plus tôt possible, relever les ruines amassées par les éléments, s'efforcer de ne plus songer ni à l'invisible Jeffries, ni à la dame de Rose Bay, à rien de ce qui avait exercé sur son activité une telle influence stérilisante. Ensuite... Il tressaillait à la pensée des menaces que contenait ce mot-là.

La réalisation du programme qu'il s'assignait ainsi avait d'abord été facilitée par le brusque retour de la belle saison. Avec la cessation soudaine des pluies, Erromango, tout d'un coup, avait repris hypocritement son aspect de paradis terrestre. Sur ce limon miraculeux, beauté, richesses, candeur renaissaient à la fois. C'était une débauche inouïe de papillons, de fruits, d'oiseaux, de fleurs. Qui aurait passé sur ces entrefaites une journée à Pilbarra, et en fût reparti avant l'heure où les feux des *bush men* commencent à s'allumer sur les montagnes, n'eût retenu des terreurs de Fabre que leur caractère purement démentiel. D'ailleurs luimême en ce moment eût hésité à les confesser. Sa santé était meilleure. Ses accès de fièvre se raréfiaient. Peinant tout le jour, pliant sans répit son corps aux plus dures besognes, il gagnait à cette discipline de pouvoir dormir à peu près sans cauchemars. Ce n'était pas, on s'en doute, l'ouvrage qui lui manquait. Parvenu, à

force de volonté, à juger les choses avec un peu plus de sang-froid, il demeurait épouvanté d'avoir ainsi pu, depuis quatre mois, laisser tout aller à la dérive. Evidemment, sa responsabilité avait des limites. Ce n'était pas sa faute si la maladie s'était abattue sur lui, encore qu'il s'avouât qu'avec un peu moins de whisky, il lui aurait opposé plus de défense. Il eût été injuste également de lui faire grief des ravages du cyclone, de l'hécatombe de moutons qui s'en était suivie. De même, si les bergers canaques avaient laissé échapper une demi-douzaine de brebis, qu'y pouvait-il? On ne saurait, n'est-ce pas, être tout ensemble au four et au moulin. Si encore les malheurs du troupeau s'étaient arrêtés là, tout eût pu être réparable. Mais il y avait des négligences à propos desquelles Fabre était obligé de baisser la tête. Des seize petits agneaux nés deux mois auparavant, l'ouragan en avait écrasé cinq, mais quatre autres étaient morts faute de soins, de soins que les serviteurs indigènes, abandonnés à eux-mêmes, étaient parfaitement incapables de leur donner. Quant aux sept qui s'obstinaient encore à vivre, ils étaient si pitoyables, si rachitiques, que leurs mères paraissaient avoir honte d'eux, et qu'il fallait les contraindre à les allaiter.

Fabre, ce jour-là, avait passé toute l'après-midi à l'autre extrémité de la plantation, dans les pâturages, occupé moins à surveiller les moutons que les deux Canaques préposés à leur garde. Brebis et béliers broutaient paisiblement.

Ils n'avaient pas trop dépéri. Ah! s'ils pouvaient seulement se maintenir ainsi, tandis qu'on réparerait les locaux, qu'on remettrait la plantation en l'état où Sullivan l'avait laissée. Fabre ne pouvait faire moins, mais il ne prétendait pas à plus. Quel besoin alors aurait-il de rester, de braver davantage le destin! Il serait certes bien sot d'attendre le *Myosotis*, et le verdict de mort dont le cargo serait sans doute porteur. Il prierait MM. Bliss et Cross de le porter dans leur goélette jusqu'à Port-Vila. Il savait d'avance qu'ils ne feraient pas de difficultés. Une fois là, il ne tarderait pas à trouver un vapeur à destination de l'Australie. Ce ne serait que six mois de sa vie perdus. Il aurait vite fait de les rattraper. En tout cas, on ne l'y prendrait plus de quelque temps à chercher de nouvelles méthodes d'élevage, en particulier dans les îles du Pacifique. D'après le genre de réflexions auxquelles il était en train de se livrer, on peut constater que Fabre se trouvait dans un de ses bons jours. Toute velléité de lutte n'était pas éteinte en lui. Bref, il n'avait pas encore consenti à parapher sa perte.

S'étant installé sur la véranda, il appela Gabriel.

— Le whisky, s'il te plaît!

Depuis la disparition du boy, Gabriel avait dû assumer son service. Malgré sa bonne volonté, il ne réussissait qu'assez mal dans l'entretien du linge. En outre, les plats qu'il cuisinait

étaient exécrables. Fabre ne comprenait pas toujours suffisamment l'injustice qu'il y avait à lui en tenir rigueur.

— Combien en reste-t-il de bouteilles? demanda-t-il, lorsque le jeune homme lui eut apporté le whisky.

— Sept!

— Seulement? Voilà qui est parfait, veux-je dire. Quand elles seront finies, je ne boirai plus. Ça n'en ira pas plus mal pour ça, hein?

Il s'efforçait de plaisanter, guettait une approbation de son domestique. Mais Gabriel gardait une réserve prudente. Il savait qu'il était dangereux de donner son avis sur une question aussi épineuse. Il se borna à hocher la tête. Une expression d'ennui résigné figeait son visage, d'ordinaire si mobile, si gai.

Fabre fronça les sourcils. Il n'aimait pas à voir des figures tristes autour de lui.

— Fais marcher le gramophone, ordonna-t-il.

Gabriel avait hérité également de cette fonction-là. Si attentif qu'il fût à ne plus jamais manifester de belle humeur, on s'apercevait aisément qu'il n'était pas peu fier d'une telle marque de confiance.

Il passa dans le cabinet de travail, et en revint les bras chargés d'une pile de disques. Bientôt, les airs préférés de Fabre, *Nirvana, Sing red Son, Floral dance,* épandirent leurs notes pleurardes sous l'énorme voûte de feuillage, que le soleil couchant commençait à percer d'obliques flèches rouges.

Chaque jour, c'était la répétition de la même scène. Fabre, enfoncé dans son fauteuil, buvant son whisky à petits coups, écoutait d'abord avec recueillement, se bornant à saluer d'un sourire entendu les premiers accords de chaque morceau. Au fur et à mesure que l'excitation de l'alcool se faisait sentir, une expression de morne béatitude envahissait ses traits. Il rythmait la musique tantôt de la main, tantôt par de petits dodelinements du menton.

— Encore!

Et Gabriel, ravi, mais bien décidé à ne laisser paraître aucune marque de satisfaction, enfournait avec dignité sur le plateau de velours une nouvelle galette luisante et noire.

D'ordinaire, Fabre se contentait d'une demi-douzaine de disques. Après quoi, il tombait dans une somnolence qui permettait à son factotum de sortir discrètement pour aller vaquer aux préparatifs du dîner. Mais, aujourd'hui, cette ration normale d'harmonie était depuis longtemps dépassée. La pile des disques joués continuait à monter sur la table, à côté du flacon de whisky, où, par contre, le niveau du liquide baissait.

— Encore!...

I have opened wide my lattice,
Letting in the laughing breeze,
That is telling happy stories
To the flowers and the trees...

Quel air singulier, aigu et poignant, quelle étrange voix de femme, une voix qui semblait venir d'un autre monde! Gabriel, le dos tourné, complètement absorbé par la manœuvre de l'appareil ne pouvait apercevoir son maître. Ce fut un fracas de verre brisé qui lui fit brusquement relever la tête. De saisissement, il bondit en arrière. Fabre, les yeux exorbités, les mains crispées sur les accoudoirs du rocking, essayait en vain de se lever. La bouteille de whisky, avec tous ses accessoires, ainsi que la plupart des disques, jonchaient le parquet de leurs débris.

— Arrête-le! Arrête!...

That is telling happy stories
To the flowers and the trees,
Spring is coming, for the swallows
Have come back to tell me so...

— Chien! Chien maudit, tu n'as pas compris? Arrête.

Epouvanté, Gabriel regardait son maître. Littéralement, Fabre écumait. Il multipliait les efforts pour s'arracher à l'étreinte du rocking, tandis que le gramophone, à toute volée, éparpillait son refrain en trilles stridents.

Spring is com-ming,
Spring is com...ming,
Spring is com...

Un craquement prolongé. Un brasillement de

charbons aspergés d'eau. Gabriel, fou de terreur, venait enfin de se décider à arrêter le gramophone.

Les yeux de Fabre avaient des éclairs si furieux, que Gabriel, machinalement, mit son bras devant les siens.

— Ce disque? Qui t'a donné ce disque?

Le Canaque se taisait. A deux reprises, Fabre répéta la même question.

— Réponds. Qui te l'a donné? Où l'as-tu trouvé?

— Là! murmura Gabriel.

Le doigt tendu vers la fenêtre ouverte sur la véranda, il désignait un des placards du cabinet de travail.

Fabre poussa un soupir de soulagement. Il se souvenait. C'était dans le bas de ce placard qu'avaient été serrés les disques laissés par Sullivan. Au début, on avait essayé de s'en servir. Mais ils étaient inutilisables; si rayés, si ébréchés qu'à chaque tentative ils faussaient une aiguille neuve.

Fabre avait réussi à se lever. En chancelant, il alla au gramophone.

— Laisse-moi, dit-il à Gabriel, qui tremblait presque autant que lui. Va-t'en! Je te rappellerai tout à l'heure. Mais va-t'en donc!

Le pauvre garçon s'enfuit sans demander son reste.

Demeuré seul, Fabre dut s'y prendre à plusieurs fois pour dégager le disque du pivot qui le maintenait sur le plateau. L'étiquette centrale,

en caractères d'or à peu près effacés, disait le titre de la romance, le nom de la chanteuse, ceux du compositeur, du librettiste : *The Swallows, sung by Alma Glück, words by Clifton Bingham, music by Frederic H. Cowen.*

Dix ans, il y avait dix ans qu'il n'avait entendu cette chanson-là, la même, oui, la même, celle qu'à Sydney, dans leur chambre baignée de lune, se plaisait tant à chanter la douce dame de Rose Bay. Vainement, depuis deux mois, depuis le déjeuner à bord du *Myosotis*, il avait tout fait pour en retrouver l'air, les paroles... Et voilà que cet air, ces paroles ressuscitaient, sortaient du fond de la tombe. Ah! si, maintenant, les fantômes se mettaient à parler!...

— Il ne manquait plus que cela! murmura-t-il, avec accablement.

Vraiment, en effet, il ne manquait plus que cela.

La nuit était tombée depuis plus d'une heure. Gabriel, dans la cuisine, où il s'était réfugié, attendait toujours d'être appelé pour venir dresser le couvert. Enfin, la voix de Fabre retentit, une voix changée, presque douce.

— Apporte le photophore, Gabriel.

Il obéit. Fabre avait repris sa place dans le rocking. Il souriait.

— Tu peux mettre la table. Ah! d'abord, enlève tout cela.

Il s'agissait de la bouteille, du verre et des

disques brisés. Parmi ces derniers, perte irréparable, il y avait *Nirvâna*, et *Sing red son*.

Tandis que Gabriel balayait le tout, il sentait peser sur lui le regard de Fabre. Il comprenait obscurément que son maître avait une question à lui adresser, et qu'il cherchait la façon de la poser.

Enfin Fabre se décida.

— Tu as une très bonne mémoire, Gabriel.

Gabriel continua à promener machinalement son balai sur le sol. Il ne répondit pas. Il se méfiait.

— Oui, une très bonne mémoire. J'ai déjà eu l'occasion de le constater. C'est ainsi que, l'autre jour, tu étais dans la buanderie, en train de laver le linge, et je t'entendais chanter : *My old Schako,* un disque dont nous n'avons pourtant pas l'habitude de nous servir bien souvent. Air, paroles, tout y était. C'est très bien. Je suis sûr qu'il n'y a pas beaucoup d'indigènes susceptibles d'en faire autant. Il est vrai que, toi, tu n'es pas un Canaque comme les autres. Ton père est chef à Lifou, n'est-ce pas?

— Oui, patron, dit Gabriel, qui n'était pas insensible à la flatterie.

— C'est très bien. Il te suffirait, je parie, d'entendre un air une seule fois pour être capable de le répéter. Tiens, par exemple, celui-ci... Voyons, c'est que je ne m'en souviens pas moi-même. Enfin, le dernier que nous avons fait jouer par le gramophone.

— Je... Je ne sais pas, patron, dit le jeune

homme, que le décousu de la conversation rendait circonspect. Je crois tout de même que j'aurais besoin d'entendre cet air au moins une fois encore, deux, peut-être. D'ailleurs, tout à l'heure, vous m'avez ordonné d'arrêter l'appareil avant la fin du morceau.

— Je sais, je sais. Evidemment. C'était la première fois que tu faisais jouer ce disque, alors?

— Oui, patron.

— Tu en es sûr?

Gabriel hésitait avant de répondre : Fabre s'exprimait sur un ton si bizarre.

— Parle. Il ne faut pas avoir peur de moi, mon petit Gabriel, voyons!

— J'en suis sûr.

— Est-ce que tu pourrais le jurer, le jurer sur la tête de ton père?

— Oui, patron.

— Bien, bien, ça va. Nous causerons de tout cela une autre fois. Ne va pas te figurer que j'y attache beaucoup d'importance. Et puis, il est déjà tard. Sers-moi mon dîner. Non, ce n'est pas la peine d'emporter les disques. Je les rangerai moi-même. Ils sont mélangés. J'ai à les trier, à les reclasser. Va, Gabriel.

La voix de Fabre était encore plus douce, d'une douceur plus inquiétante que sa rage de tout à l'heure. Mais Gabriel n'y regardait pas de si près. Ce fut donc un peu rasséréné qu'il s'en alla quérir les plats préparés par ses soins : un potage aux pâtes, qui avait un bien curieux

aspect, et un canard sauvage, à peu près cru d'un côté, et remarquablement carbonisé de l'autre.

Fabre mangea sans mot dire, inattentif à tout, même à ses vieux ennemis, les lugubres feux de la montagne. Il demanda un verre de rhum, puis renvoya son domestique. Quand tout bruit eut cessé dans le bungalow, il gagna son cabinet de travail, emportant sous son bras la pile des disques. Il ferma la porte à clef, baissa les stores de paille. Les moustiques, attirés par la lueur du photophore dansaient déjà autour de lui leur ronde infernale. Il ne les entendait pas. Il commença par serrer les disques dans le placard d'où Gabriel les avaient retirés. Un seul restait sur son bureau, *The Swallows*, naturellement. Fabre s'assit, et s'abîma dans la contemplation de la plaque de cire noire. Les milliers de minuscules hiéroglyphes dont elle était pointillée, on eût dit qu'il les lisait, qu'il les déchiffrait comme une page de solfège. Sa main droite se mit à se balancer, ses lèvres à remuer, muettes d'abord, puis s'entr'ouvraient davantage, et, petit à petit, imperceptiblement sonores :

Spring is coming, for the Swallows
Have come back to tell me so.

Il eut un haut-le-corps, s'arrêta. Dans sa tragique situation, il avait une chance relative. Que se serait-il passé, sur le *Myosotis*, si cet air qu'il avait vainement cherché pendant tout le déjeuner, il l'avait retrouvé soudain, s'il s'était mis

à le fredonner, avec Jeffries à deux pas de lui? Ah! sans doute, son retour à Pilbarra eût risqué d'être plus mouvementé.

Spring is coming, for the Swallows
Have come back to tell me so.

Allons, allons! cette folie avait assez duré, tout de même. Gabriel, au fond du couloir, n'avait qu'à se réveiller, à l'entendre, et bientôt le refrain de cette fatale chanson finirait par résonner jusqu'à Longstal. Ce jour-là, la peau de Fabre, sur le marché hébridais, ne vaudrait guère plus que celle de Jenkins.

Il se leva, prit le disque, et alla l'enfermer à double tour dans la caisse à armature métallique qui lui servait de coffre-fort. Au jour, il aviserait à lui trouver une cachette plus sûre. En attendant, c'était bien la peine d'avoir lutté, deux semaines durant, pour dompter ses terreurs... D'un seul coup, toutes ensemble, elles venaient de ressusciter.

— A quoi bon tergiverser davantage, murmura-t-il. Demain, à la première heure, je partirai pour Port-Narevin.

Là-dessus, il éteignit le photophore, et se coucha, sans grandes illusions sur la qualité du sommeil qui l'attendait.

Spring is coming...

Drôle de printemps, en vérité!



Qui fut agréablement surpris le lendemain matin, ce fut Gabriel, lorsque, le soleil venant à peine de se lever, Fabre lui ordonna de préparer le canot à pétrole. La perspective d'une journée en mer le remplissait de joie. On l'eût fort étonné en lui disant qu'il devait cette partie de plaisir à l'algarade de la veille. Son allégresse n'en eût pas d'ailleurs été diminuée, car son âme enfantine le poussait à bénéficier des effets sans chercher à approfondir les causes. Le soleil brillait. Les perruches caquetaient. Les mouettes, parmi les bancs de coraux, pourchassaient les poissons d'or. Les fleurs sentaient bon. Gabriel en cueillit quelques-unes. Il s'en fit une belle couronne, et il ceignit ses poignets et ses chevilles de bracelets de lianes vert sombre.

Ils confièrent la garde de la plantation au plus âgé des serviteurs canaques, qui leur parut devoir être le plus sérieux. Ce fut Gabriel qui lui fit les dernières recommandations. Fabre était retombé dans son mutisme. Il s'était assis au gouvernail. La pétrolette passa à environ un mille de Longstal. A cette distance, on n'apercevait pas les bâtiments dissimulés dans la végétation. Par contre, on distinguait très bien le promontoire ombragé de cocotiers, et, sous leurs branches, un point blanchâtre, qui était la tombe de Mme Jeffries.

L'immense lumière au milieu de laquelle ils

naviguaient invitait Fabre à voir clair en lui-même. Si le corps qui reposait sous cette dalle était bien celui de la dame de Rose Bay, il savait qu'il avait fourni à Jeffries le moyen de le vérifier. Son voisin n'avait eu qu'à écrire à Miranda. Le *Myosotis* lui apporterait la réponse dans six semaines. Mais la dame de Rose Bay était-elle Mme Jeffries? Depuis quinze jours, Fabre, que sa santé revenue rendait moins sensible à l'emprise des folles terreurs, concevait à cet égard quelques doutes. N'avait-il pas fait preuve, dans toute cette affaire, d'un excès d'imagination? Aucun nom n'était inscrit sur la tombe de Longstal, c'était entendu. Mais depuis quand, d'un argument négatif, est-on en droit de tirer une conclusion positive? Il lui fallait chercher encore, chercher toujours. Que demain il vînt à apprendre que Mme Jeffries était brune, non pas blonde, que son prénom, au lieu d'Alice, était Sylvie, ou Emma, ou ce que vous voudrez, c'était la déroute de ses appréhensions, de ses abominables cauchemars. Il ne subsisterait plus de toute cette histoire que le souvenir de l'inconcevable légèreté avec laquelle il avait édifié un roman aussi invraisemblable. Certes, sa volonté de fuir Erromango ne s'en trouverait pas modifiée. Mais il pourrait du moins choisir l'instant convenable pour quitter l'île avec les honneurs de la guerre. Il cesserait de songer, nuit et jour, à Jeffries. Il ne verrait plus, nuit et jour, braqué sur lui, l'œil noir de sa carabine, la cara bine qui avait tué Jenkins.

Seulement, de quelle façon arriver à se procurer ce témoignage libérateur? Il avait d'abord essayé de l'obtenir des choses. Il était allé interroger une tombe, et cette tombe était restée muette. Il ne lui restait plus que la ressource de s'adresser aux hommes. Mais à qui? Pas à Jeffries, bien entendu. Alors? MM. Bliss et Cross étaient depuis trop peu de temps à Erromango. Restait le Révérend Gibbson. Sans discussion possible, c'était lui qu'il fallait questionner. Il y avait quinze jours que Fabre avait fait ce raisonnement, avait pris virtuellement cette décision. Mais, chaque matin, il en différait l'exécution. La perspective d'aller trouver ce vieillard retombé en enfance pour lui tirer les vers du nez n'était pas bien réjouissante. D'ailleurs, rien ne pressait!... Oui, c'était ainsi : avec les transes que l'on sait installées à demeure à son chevet, avec le spectre de la Mort soulevant chaque nuit sa moustiquaire, Fabre trouvait encore le moyen de tergiverser, de se dire qu'il avait tout son temps. Qui a terme ne doit rien? Six semaines le séparaient du retour du *Myosotis*. Ce délai, ce sursis, pour mieux dire, qui lui paraissait, à certains moments, diminuer, se racornir avec une rapidité effrayante, à d'autres lui semblait un gage de quiétude indéfinie, une véritable éternité. Il avait fallu l'alerte de la veille pour le tirer de sa torpeur, pour le décider de nouveau à agir.

La pétrolette marchait à si belle allure qu'ils se trouvèrent avant dix heures par le travers

de la baie de Cook. Fabre décida de ralentir, de façon à déjeuner avant d'atteindre Port-Narevin. Il n'avait aucune envie de s'asseoir à la table du Révérend. Ils stoppèrent donc dans une petite crique, à l'abri de l'alizé Sud-Est, et firent honneur aux provisions que Gabriel avait emportées. La côte orientale d'Erromango est encore plus sauvage que l'autre. La sylve y plonge constamment dans les flots. Au-dessus du moutonnement vertigineux des banians et des cocotiers, les montagnes haussent leurs gradins confus, qui se perdent parmi des nuées de plomb bleui. C'est ce lieu qui a vu Cook, le premier de tous les Européens, se heurter à la perfidie des indigènes d'Erromango. Le nom de *Pointe des Traîtres,* donné au cap qui clôt la partie nord de la baie, conserve le souvenir de cette altercation. Depuis, le progrès est intervenu. Il n'a pas supprimé le cannibalisme des autochtones. Mais, les pourvoyant de fusils à tir rapide, il leur a permis, par contre, d'abattre à une distance décuplée le gibier humain qu'ils n'atteignaient naguère qu'à coups de flèches. A part cela, rien n'a changé. La même atmosphère de mystère et de mort accueille le voyageur assez fou pour s'aventurer sous cette silencieuse ramée. Il n'aura d'ailleurs pas besoin d'aller bien loin pour qu'on n'entende plus jamais parler de lui.

Auprès des embûches dissimulées, à quelques mètres de là, sous cette flore écrasante, qu'étaient les périls fabriqués de toutes pièces dont la hantise oppressait Fabre dans son con-

fortable bungalow? Pour la première fois, il en sourit. Il haussa les épaules.

— Remets le moteur en marche, ordonna-t-il. A moins, naturellement, que tu n'aies envie de t'offrir une petite promenade à terre.

Cette facétie eut le don de déchaîner le rire de Gabriel. Il fit le simulacre de se mordre la main, pour bien indiquer le sort réservé à quiconque aurait la malencontreuse idée de se livrer à une tentative de ce genre. Son maître rit également. Tous deux étaient de très bonne humeur. Fabre avait envie de chanter. Il se surprit même en train de fredonner un air, les premières mesures de *The Swallows*. Il s'arrêta juste à temps. D'ailleurs, la pétarade du moteur couvrait sa voix, et Gabriel, la tête engagée dans le capot, n'avait dû rien entendre.

A midi ils avaient atteint la baie Polenia, et se trouvaient devant Port-Narevin. Le vent avait changé. Il les gênait un peu. Ils durent louvoyer assez longuement pour éviter le récif Unale. Fabre, qui observait la plage, poussa une exclamation.

— Regarde donc! On dirait que nous sommes attendus. Mais qu'est-ce que c'est que cette mascarade!

Gabriel, accroupi à croppetons sur l'avant de la pétrolette, se frappa le front de l'index, pour bien indiquer qu'à son avis il était arrivé quelque chose aux gens de Port-Narevin, quelque chose qui avait dû leur faire perdre le sens commun.

Maître et domestique échangèrent un regard interrogateur, incapables qu'ils étaient de savoir s'ils devaient rire ou prendre leurs précautions.

Le spectacle qui se déroulait devant eux était en effet des plus étranges. Une soixantaine de Canaques encombraient la plage, femmes d'un côté, hommes de l'autre. Ils étaient affublés d'oripeaux extravagants, bien qu'il fût aisé de remarquer qu'une certaine méthode ne laissait pas d'avoir présidé à ce travestissement de toute une population. Ils battaient des mains et faisaient force génuflexions, les bras tendus vers la pétrolette.

— Encore quelque facétie de ce vieil idiot, maugréa Fabre, qui cherchait vainement à apercevoir le Révérend parmi ses ouailles. Manœuvre pour accoster. On verra bien.

Gabriel obéit. Le bruit du moteur cessa, et fut remplacé par une clameur discordante. Les catéchumènes s'étaient mis à chanter. De grotesque, la scène était en train de devenir lugubre. S'il n'y avait eu l'éclatant soleil au-dessus de tout cela, c'eût été à aller se pendre de tristesse.

Gabriel s'évertuait à coller l'embarcation au flanc de la petite jetée vermoulue. D'ordinaire, les Canaques se précipitent pour aider aux atterrissages. Mais ceux-ci ne bougeaient pas, absorbés plus que jamais par leurs psalmodies et leurs révérences.

— Tas d'abrutis, leur cria Fabre, est-ce que vous ne feriez pas mieux de venir nous donner un coup de main?

Les saluts et les chants reprirent de plus belle. Fabre, hors de lui, profita du moment où une lame plus puissante que les autres élevait à peu près la pétrolette au niveau de la jetée pour sauter à terre. Mais il demeura à l'endroit où il avait pris pied, cloué sur place, littéralement, par la surprise.

— Ah! murmurait-il, ça, c'est plus fort que tout, plus fort que tout. Il faut venir à Erromango pour voir des choses pareilles.

Sur la plage, il se trouvait le seul à être debout. A l'instant précis où il avait touché le sol, tous les Canaques, en un mouvement d'ensemble remarquablement réglé, avaient culbuté comme des capucins de cartes. Aplatis tout de leur long sur le sable, ils formaient maintenant une double haie de corps nivelés, à droite et à gauche d'une sorte de tapis de verdure réalisé par des jonchées de feuilles et de branchages, et qui partait de la lisière de la grève pour aboutir à l'habitation du Révérend. De celui-ci, toujours pas de trace. Fabre, complètement éberlué, continuait à demeurer immobile, ainsi que Gabriel, qui était venu le rejoindre, sitôt la chaloupe amarrée. Un profond silence avait succédé au vacarme de tout à l'heure. Et soudain ce silence fut rompu pour une invraisemblable cacophonie. Simultanément, les indigènes se relevèrent, hurlant à qui mieux mieux, agitant des palmes, tandis que là-bas, à l'autre extrémité du tapis de verdure, la porte de la Mission s'ouvrait pour livrer passage au cortège le plus

abracadabrant qu'il eût été jusque-là donné à Fabre de contempler.

Le Révérend Gibbson s'avançait, escorté de ses *teachers*, ou lévites canaques, au nombre de douze. Ils venaient deux par deux, les quatre premiers soufflant dans des trompettes, les quatre suivants portant des palmes, les derniers armés de chandeliers avec leurs bougies allumées. Des peignoirs de bain qui traînaient sur leurs talons leur tenaient lieu de manteaux de cérémonie. Le Révérend marchait au milieu. Il était en redingote noire, la poitrine barrée d'un grand cordon écarlate, autour duquel brinqueballait une panoplie d'insignes maçonniques, à croire que toutes les loges d'Australie et de la Nouvelle-Zéande avaient été dévalisées pour la circonstance.

Le cortège arriva ainsi jusqu'à Fabre. Les lévites se prosternèrent. Le pasteur s'inclina majestueusement, puis, d'une voix retentissante, il cria par trois fois:

— Louange à celui qui est venu de Capharnaüm en marchant sur les flots.

Et le peuple entier répéta:

— Louange à celui qui est venu de Capharnaüm!

Le Révérend Gibbson s'approcha alors de son visiteur. Il lui donna l'accolade, et murmura, de façon à n'être entendu que de lui :

— Tous mes compliments, cher ami. Il est seulement regrettable que vous n'ayez pas attendu jusqu'à demain.

— Pourquoi? réussit enfin à balbutier Fabre. Consentirez-vous à m'expliquer?...

Le Révérend mit un doigt sur ses lèvres.

— Pourquoi? Cette question!... A cause de la prophétie, parbleu! Vous êtes en avance d'un jour. Mais ça ne fait rien. Il vaut mieux que les prophéties s'accomplissent en avance que pas du tout, n'est-il pas vrai? Allons, venez à la maison boire un verre de whisky. Vous l'avez bien mérité.

Le salon du Révérend Gibbson était pareil à celui d'un petit fonctionnaire de province. Rien n'y manquait, ni les bronzes d'art, ni les cadres en peluche, ni les ouvrages de dame, cuir repoussé, plumetis, broderies rococo. Il se dégageait de cet ensemble une terrible impression de moisi et de chaleur.

Il y avait exactement une heure que le maître de céans était en train d'expliquer à Fabre les conditions dans lesquelles, poussé à bout par les persécutions des Achitophels de Melbourne, il s'était décidé à rompre le lien qui l'unissait à son Eglise, et, la mort dans l'âme, à provoquer un schisme.

— Vous méconnaîtriez singulièrement mon caractère en vous figurant que les motifs qui ont dicté ma conduite ont été à base d'intérêt personnel. Non, ce sont des considérations d'ordre essentiellement spéculatif. Suivez-moi bien, car je vous préviens d'avance qu'il s'agit de problèmes très ardus pour une intelligence

ordinaire. Et d'abord, préparons la voie de l'esprit divin : un peu plus de whisky?

— Volontiers, dit Fabre, qui, désespéré de voir l'heure avancer, essayait par tous les moyens de prendre la parole, quitte à ne plus ensuite la laisser échapper, volontiers. J'avoue que ma provision touche à sa fin, et que...

— Pauvre ami, que ne le disiez-vous tout de suite! Thomas, va me chercher six bouteilles de whisky, et fais-en un paquet bien correct. Non, non, ne me remerciez pas, cher! Je viens d'en recevoir cinquante bouteilles, une attention de MM. Bliss et Cross, de charmants garçons, — que le Tout-Puissant les bénisse jusque dans leur vingt-cinquième génération. Où en étions-nous? Ah! oui, j'arrive au fait. Jacques de l'eau fraîche, et toi, Jean, aie l'amabilité de nous faire marcher un peu le panca. Vous voyez, j'ai donné à mes coadjuteurs les noms des douze apôtres. Voici Jacques et Jean. Leur père, Zébédée, a été mangé il y a trois mois par les *bush men* du Mont William. Alors, pour consoler ses fils, qui sont de charmants garçons, eux aussi, je les ai promus au titre d'apôtres.

— Parfait, parfait, dit Fabre, dont le visage se rassérénait.

Inspectant dans tous ses détails l'ornementation du salon, il venait d'apercevoir à la muraille un portrait dont ses yeux ne se détachaient plus. Le portrait représentait une matrone au profil anguleux, au regard autoritaire, toute caparaçonnée de soie noire, comme il convient :

Mrs Gibbson, à n'en pas douter. Le Révérend ne pouvait qu'être touché qu'on lui parlât d'elle. Désormais, Fabre était tranquille. Il savait pouvoir amener, dès qu'il le voudrait, la conversation sur le sujet qui lui tenait à cœur.

— Oui, oui, je vous comprends. Vous avez eu mille fois raison.

Son hôte continuait à exposer avec un remarquable luxe de circonlocutions, les phases de sa lutte contre l'Eglise de l'Etat de Victoria.

— J'ai été contraint, Dieu me pardonne, de reprendre à mon profit le vieil argument utilisé tant de fois par Rome. Dans un bref, dont je me ferai un plaisir, tout à l'heure, de vous donner lecture, j'ai signifié à ces fils de Sodome et de Gomorrhe qu'il y a contradiction entre le principe de libre examen, dont ils se réclament, et leur prétention à former des églises. J'attends avec quelque curiosité leur réplique. Elle va m'arriver dans six semaines, par le *Myosotis*.

Fabre eut de la peine à réprimer un tressaillement. On ne pouvait pas dire que le courrier du cargo serait, cette fois, dénué d'intérêt.

— Ce coup appliqué sur la nuque des suppôts du Sanhedrin, poursuivit le Révérend, il ne me restait plus qu'une chose à faire, n'est-ce pas : fonder moi-même une église.

— C'était la logique même, murmura Fabre poliment.

— Je suis content de voir que nous sommes d'accord. C'est ce dont en effet je me suis occupé aussitôt. Mais je n'aurais peut-être pas réussi

dans cette tâche gigantesque, si je ne m'étais senti soutenu par la confiance de tout mon peuple.

— Dans un moment aussi décisif de votre vie spirituelle, vous avez dû souffrir bien souvent de ne plus sentir auprès de vous la présence réconfortante de la regrettée Mrs Gibbson, dit Fabre.

Il avait parlé tout d'un trait, de crainte d'être interrompu par ce terrible homme. Il eut la joie de constater que son stratagème avait réussi. Le Révérend était en train d'essuyer deux grosses larmes.

— Je vous remercie de ces paroles, mon enfant. Elles me prouvent que chez vous le cœur dépasse encore l'intelligence. Oui c'est une souffrance que je n'aurais pas manqué d'éprouver bien des fois, si je ne savais, aussi certainement que je vous vois, que Mrs Gibbson, là-haut, du trône d'or sur lequel elle est assise à la droite de l'Esprit, me continue ses lumières. C'est sous sa dictée qu'ont été rédigés les textes fondamentaux de la nouvelle religion erromangienne. Un exemple, entre mille : c'est à elle que je dois la révélation qui m'a permis de régler par le détail la touchante cérémonie d'aujourd'hui.

Quelle que fût l'impatience de Fabre d'arriver au fait qui motivait sa visite, il ne put résister à la tentation d'obtenir des éclaircissements sur la kermesse de tout à l'heure. Le Révérend s'empressa de la satisfaire.

— Obligé, dit-il, d'étudier les méthodes des

fondateurs de religion, je n'ai eu garde de négliger celles de l'Eglise de Rome, et là, cher ami, force m'a bien été de reconnaître que les Papes ne sont pas des enfants. Ils ont admirablement compris la nécessité des miracles pour raviver la foi des foules, lorsque cette foi a une tendance à tiédir. Je me suis imprégné de ce principe. Oui, je ne le cache pas, je gouverne mon petit troupeau à coups de miracles. C'est ainsi que j'avais annoncé ces jours-ci à ces chères âmes, pour la nouvelle lune, la venue d'un messager du Tout-Puissant, chargé de me manifester Sa satisfaction. Vous êtes arrivé un jour trop tôt, c'est entendu. Mais enfin tout était prêt pour vous accueillir, et, d'après l'enthousiasme de la réception qui vous a été faite, vous avez pu constater l'excellence de l'effet produit.

— Vous êtes encore bien heureux que je sois venu, dit Fabre. Je me demande comment vous vous seriez débrouillé, sans cela.

Le Révérend eut un bon sourire.

— Mes fidèles auraient toujours eu la consolation de revêtir leurs beaux habits de gala. Mais je savais que vous viendriez.

Il désigna du menton le portrait de sa femme.

— Encore une révélation de la vénérée Mrs Gibbson.

Par la fenêtre ouverte sur la plage, Fabre apercevait Gabriel qui montait la garde auprès du canot à pétrole. Le temps pressait. Il valait mieux être de retour avant la nuit.

Bien décidé à ne plus se laisser détourner de son but, il alla se placer devant le portrait de Mrs Gibbson.

— Quelle noblesse dans les traits, s'exclama-t-il, quelle autorité dans le regard!

Le Révérend poussa un soupir. Il paraissait ému. Les termes lui manquant pour exprimer sa gratitude, il s'en tira, comme l'on fait en pareil cas, avec une citation.

— « Mon œuvre était son œuvre. Ma chair était sa chair. Mon âme...

— ...Etait son âme », acheva Fabre. Oui je comprends. Et il y a longtemps que vous avez eu la douleur de la perdre?

— Six ans. Il va y avoir six ans. Mais le mot perdre est impropre. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure...

— Oui, je sais, je sais, dit Fabre, l'interrompant précipitamment. (Si je le laisse, pensait-il, revenir à ses balivernes, tout va être à recommencer). Quel courage elle aura eu, tout de même, elle, une femme, pour partager ici votre existence, loin du luxe, loin du confort, sans une distraction, sans une amie!...

— Le fait est, dit le Pasteur, qui ployait et déployait un mouchoir large comme une nappe, que jamais elle ne m'a quitté. Jamais elle n'a eu d'autre confident que moi. Ma Martha bien-aimée! Et moi, de mon côté, je peux me rendre cette justice, j'aurai passé en ce monde sans connaître d'autre femme qu'elle. Songez, jeune homme, et méditez cet exemple, que je ne l'ai

jamais trompée, ni en pensée, ni en parole, ni en action, ni en omission.

— Ni en omission! répéta Fabre.

Sa surprise était extrême. Mais il craignait que son hôte ne s'en aperçut. Cela ne manquerait pas de les entraîner dans une nouvelle digression. Heureusement, le Révérend ne l'avait pas entendu. Il était occupé à fouiller les tiroirs d'un secrétaire, d'où il retirait tout un lot de photographies.

— Tenez, dit-il, regardez-la aux diverses époques de sa vie. La voici à quinze ans. Elle était déjà toute habillée de noir, la mignonne. C'était un goût, une vocation. Puis la voici en diaconesse, avec le collier de la *Manne du Désert*, la société végétarienne la plus importante de l'Etat de Victoria, dont elle était alors trésorière. C'est l'année où nous nous sommes promis l'un à l'autre. Nous voici maintenant tous les deux le jour de notre mariage, à la sortie du temple. Nous voici lors de notre arrivée à Erromango, il y a presque quarante ans... Il y a encore une autre photographie que je voudrais bien vous montrer, une des dernières qui aient été faites d'elle. C'était un des colons de la baie Dillon, M. Baxter, aujourd'hui décédé, qui nous avait pris en groupe, elle, moi, la petite Mrs Jeffries... Où ai-je bien pu la mettre!

Fabre s'était dressé. Le Révérend, toujours plongé dans ses tiroirs, ne vit pas sa pâleur.

— Sur cette photographie, vous étiez avec qui, avez-vous dit?

— Avec Mrs Jeffries, la femme de votre voisin

de Longstal. Vous connaissez bien M. Jeffries; je pense? À présent vous ignoriez peut-être qu'il avait été marié.

— Je crois l'avoir vaguement entendu dire.

— Eh bien, ma femme avait pris la sienne en amitié. Une pauvre petite qui n'est venue à Erromango que pour y mourir. Le climat est dur, vous le savez, pour qui n'est pas soutenu par une grande idée morale. Jeffries a des qualités, beaucoup de qualités. Mais, pour un époux, il était un peu morose. Bref, sa femme a fait de la neurasthénie à peine arrivée. Songez que la pauvre enfant n'avait que vingt-cinq ans, et qu'elle n'était jamais sortie d'Australie. Bref, elle dépérissait à Longstal. A plusieurs reprises, nous obtînmes de son mari qu'il la laissât venir à Port-Narevin. C'est au cours de sa dernière visite, deux mois peut-être avant sa mort, que la photographie dont je vous parle fut prise. Mais où peut-elle être passée, mon Dieu, où?

En cet instant, comme il aurait été aisé pour Fabre de poser toutes les questions qu'il eût voulu. Mais il venait de s'apercevoir avec angoisse qu'il n'osait plus.

— Elle! Elle est venue ici! fit-il seulement.

— Elle y est restée, en totalisant ses divers séjours, près de six semaines. Je la vois encore, tenez, là, toute mince, pelotonnée dans ce fauteuil, où vous étiez tout à l'heure.

— Dans ce fauteuil, elle s'est assise dans ce fauteuil?

— Puisque je vous le dis. Elle avait déjà bien

mauvaise mine. Jeffries avait fini par s'en rendre compte. Tout était prêt pour la renvoyer à Sydney. C'est à ce moment qu'elle est morte. Huit ans, il y a déjà huit ans de cela, ma parole. Je m'en souviens comme si c'était d'hier. Et ces réprouvés de Melbourne qui prétendent que je n'ai plus toutes mes facultés!... Mais où donc ai-je mis cette photographie? Je tiens absolument à vous la montrer. Mrs Gibbson y a l'allure d'une véritable reine. Elle a le bras posé sur l'épaule de sa frêle compagne, en un geste de tutélaire mansuétude. Saperlipopette, qu'ai-je bien pu en faire?

— Cherchez, cherchez encore, supplia Fabre.

Il regardait ces tiroirs ouverts, d'où sa condamnation, d'un moment à l'autre, pouvait sortir. Mais, en cette minute définitive, c'était moins la menace suspendue au-dessus de sa tête qui le faisait trembler, que la pensée, que l'espoir de revoir tout à coup, autrement que dans sa mémoire, la chère passante de Rose Bay.

Flatté par une telle insistance, le Pasteur multipliait ses recherches, les ponctuant, à chaque recoin exploré en vain, de petits grognements dépités.

— C'est inconcevable! inconcevable!

Fabre comprit qu'il fallait tirer parti d'un instant où son hôte, absorbé comme il l'était, ne remarquerait pas la bizarrerie de certaines questions.

— Mrs Jeffries, elle était blonde, n'est-ce pas?

— Blonde, s'écria le Révérend, bien sûr qu'elle

l'était. Ces petites natures-là sont toujours blondes. Une poupée, une jolie poupée. Vous allez voir d'ailleurs, car je finirai bien... Vous admirerez le contraste qu'il y avait entre sa mièvre grâce de fillette, et la beauté altière et forte de Mrs Gibbson. Ah! enfin, nous y sommes. Mais non, c'est un portrait de moi, du temps que j'étais étudiant à l'Ecole Biblique d'Auckland. Voilà qui n'est pas fait pour nous rajeunir, mon Dieu!

— Et, dit encore Fabre, qui se demandait s'il parviendrait à vaincre l'affreuse contraction de sa gorge, son prénom, quel était-il, le prénom de Mrs Jeffries. Alice, peut-être bien?

M. Gibbson marqua une pause. Il jeta un coup d'œil sur le malheureux.

— Alice? Heu!... C'est possible. Mais je ne vous garantis rien. Vous comprenez, il y a déjà huit ans... Alice! Je crois cependant que vous avez raison. Oui, oui, c'est bien cela, Alice! Il faut absolument que je retrouve ce portrait. Quoi que dites-vous?

Fabre venait de pousser un gémissement.

— Ah! qu'importe, maintenant, fit-il.

Et il eut un geste accablé.

— N'insistez plus. Ce n'est plus nécessaire.

En titubant, il s'était levé. Il prit son casque.

— Adieu!

Le Pasteur le considérait avec ahurissement.

— Quoi? Comment? Vous vous en allez!

— Oui, l'heure passe. Il faut que je parte... Ah! jamais, jamais je n'aurais dû venir.

M. Gibbson ne parvenait pas à comprendre ce qui arrivait.

— Vous n'auriez jamais dû...? Expliquez-moi. Quelque chose vous a-t-il froissé, fait de la peine? Vous ai-je mal reçu?

— Oh! non, vous ne m'avez pas mal reçu. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ses yeux rencontrèrent le fauteuil. Il fut pris d'un tremblement.

— Adieu! adieu! répéta-t-il.

— Monsieur Fabre, cria le Révérend, mon enfant, voyons, vous n'allez pas me quitter ainsi. Promettez-moi de revenir, tout au moins. Je devine : vous m'en voulez de ne pas vous avoir montré cette photographie. Mais ce n'est pas ma faute, je vous le jure. Vous avez bien vu! Quand vous reviendrez, je l'aurai sûrement retrouvée. Oh! mais, j'ai une idée, et fameuse, encore! Si je ne réussis pas à mettre la main dessus, je ferai signe à Jeffries.

Sur le seuil de la porte, brusquement, Fabre s'était arrêté.

— A Jeffries, avez-vous dit? À Jeffries?

— Naturellement, mon ami, à Jeffries. Il en a aussi un exemplaire. C'est bien compréhensible, puisque Fanny faisait partie du groupe.

— Fanny! Qu'est-ce que c'est que ça, Fanny?

— Comment, qu'est-ce que c'est que ça! Fanny, sa femme, voyons, Mrs Jeffries. Je vous ai bien dit...

— Tonnerre! dit Fabre.

Insensiblement, il se rapprochait de Gibbson.

— Vous m'avez dit... vous m'avez dit que Mrs Jeffries s'appelait Alice, dit-il très bas.

— Qu'est-ce que vous me racontez-là, s'écria le vieillard, sur le point de se fâcher. Moi, j'aurais dit une chose pareille! Du diable si... Je ne suis pas tout à fait fou. C'est vous, je me rappelle, c'est vous. Alice! Où serais-je allé chercher cela, Alice! Non, c'est Fanny, Fanny! Et puis Alice, Fanny, qu'est-ce que cela peut bien vous faire, je vous demande un peu. Ce n'est pas le portrait de Mrs Jeffries que vous désirez voir, n'est-ce pas? C'est celui de Mrs Gibbson, ma femme, ma bien-aimée Martha. Eh bien, je vous le répète, Jeffries se fera un plaisir... Quoi? Qu'y a-t-il encore?

Il n'en dit pas davantage. Fabre l'avait saisi par les épaules et le secouait avec fureur.

— Jeffries! cria-t-il, haletant! Ah! ah! ah! vous voulez comme cela moucharder, raconter ma visite à Jeffries. Ecoutez-moi donc, vieille buse, et croyez-en quelqu'un qui n'a que très peu menti dans sa vie. Si jamais, vous m'entendez, si jamais un traître mot de ce qui s'est passé ici parvient aux oreilles de Jeffries, je connais un honnête garçon qui, avant de sauter le pas, trouvera le moyen de franchir la distance qui sépare Pilbarra de Port-Narevin, à seule fin de vous casser votre vilaine tête de cafard. C'est compris, hein, c'est compris?

— Lâchez-moi, hurlait le Révérend. Thomas, Jacques, Mathieu, Judas, au secours!

Aucun des apôtres ne parut. Il est rarissime

de voir un Canaque intervenir dans une querelle entre hommes blancs.

Leur concours n'était d'ailleurs plus nécessaire. Repoussant violemment sa victime, Fabre s'était effondré sur la chaise la plus proche, en proie à une violente crise de larmes.

— Qu'est-ce que c'est? balbutiait Gibbson, abasourdi. Vous êtes malade?

Fabre lui répondit par un rire douloureux, — le même rire que Simler.

— Malade? Oh! Dieu, non. Je ne me suis jamais mieux porté. Pardonnez-moi, tout de même, voulez-vous, pardonnez-moi.

— Je vous pardonne, mon enfant. Un peu d'énervement, n'est-ce pas? On n'est pas encore très bien habitué à l'île. Nous avons tous passé par là. Allons, allons, ne vous frappez pas ainsi. Par exemple, si, comme je l'espère, vous revenez bientôt à Port-Narevin, ayez la gentillesse de m'en aviser deux ou trois jours à l'avance. Le temps pour moi d'annoncer la chose à mon peuple. Vous avez saisi, n'est-ce pas? Chut!

— Je tâcherai, dit Fabre. Mais ce ne sera pas pour tout de suite.

Quelques instants plus tard, il avait rejoint la pétrolette. Il avait eu toutes les peines du monde à se frayer un passage parmi les palmes que brandissaient les indigènes en délire.

— Bon voyage, et au revoir, lui cria Gibbson, comme le moteur se mettait à ronfler.

Il répondit par un geste vague. Ainsi, chacun des efforts qu'il accomplissait pour essayer de

savoir se retournait contre lui, risquait de diminuer encore la faible ration d'heures qui lui restaient à vivre, le replongeait plus avant dans cette nuit dont il était sûr à présent de ne jamais sortir. Il eut un sanglot qu'il ne chercha pas à étouffer.

Gabriel considérait son maître avec un mélange de consternation et de crainte. Pour le rassurer, Fabre s'efforça de sourire.

— Qu'est-ce ceci? demanda-t-il, désignant un colis rangé au fond de l'embarcation, parmi les bidons d'essence. Ah! oui, je sais.

Il se rappelait, en effet: les six bouteilles de whisky empaquetées par les soins de l'apôtre Thomas...

Fabre, on le voit, n'avait même pas le droit de dire qu'il avait perdu sa journée.

⁂

Spring is coming,
Spring is coming...

Sans cesse, maintenant, cet air revenait sur les lèvres de Fabre. Il le fredonna toute la nuit qui suivit sa visite à Port-Narevin. Le lendemain, dès l'aube, il envoya Gabriel sous un prétexte quelconque à l'autre bout de la plantation. Puis, sur la pointe des pieds, il était allé chercher dans

son coffre-fort le précieux, le terrible disque. Avec un luxe inouï de précautions, il l'avait introduit dans le gramophone. Un déclic... et voilà que progressivement, le présent et le passé n'avaient plus existé à l'état de choses différentes, s'étaient fondus en la même plaintive harmonie. Ce n'était plus seulement Erromango et son mortel mystère, ni la chambre de Rose Bay toute baignée de lune, c'était les deux à la fois, et Fabre, éperdu d'amour et d'effroi, tendait ses bras vers le gramophone, comme s'il eût voulu saisir cette chanson et la presser contre son cœur.

Ensuite, regardant si personne ne l'épiait, il était descendu à la plage. Il avait brisé le disque en mille morceaux, qu'il avait enfouis dans le sable, tandis que la mer emportait les fragments de l'étiquette lacérés. Telles étaient les alternatives contradictoires entre lesquelles il était sans trêve tiraillé, tantôt se résignant, curieux même des choses qui allaient venir, de la façon dont l'ange exterminateur se présenterait à lui, tantôt en proie à des accès de terreur panique, et de nouveau prêt à tout tenter pour échapper à son destin. Lucide, avec cela, d'une lucidité quasi extravagante. Il ne gardait guère d'illusions, on s'en doute, sur l'efficacité de son dernier geste. Il avait pu détruire ce plateau de cire noire, mû par la crainte insensée de le voir tomber sous le regard de Jeffries. Mais il savait que les paroles de la vieille romance n'en subsisteraient pas moins en lui, et qu'elles ne s'arrêteraient plus d'y résonner.

Etait-il phénomène plus étrange, plus pathétique que cette résurrection, cette matérialisation parfaite d'un être disparu? La jeune femme de Rose Bay avait bien pu ne passer sur la terre qu'à la manière d'une ombre. Sa nouvelle existence, par contre, revêtait les caractères de la réalité. Elle n'était plus la figure pâle dont les voiles se dissolvaient au petit jour, vaporisés par le brutal et noir soleil d'Erromango. Elle s'était installée, maîtresse inexorable, au chevet de Fabre. Elle ne tolérait pas qu'il la délaissât une seconde. Elle lui mettait ses mains sur les yeux pour l'obliger à ne plus voir qu'elle. Elle refermait le livre qu'il voulait lire, le registre sur lequel il essayait de travailler. Gabriel avait beau annoncer que les indigènes boudaient à la tâche, qu'un agneau était mort dans la nuit, qu'une brebis qui s'était égarée la veille n'avait pas été retrouvée, Fabre l'écoutait à peine. Il souriait. Il était tout à une autre voix qui murmurait : « De quoi t'inquiètes-tu, bien-aimé? Quelques jours seulement te restent à vivre. Laisseras-tu distraire la moindre parcelle d'un trésor qui n'appartient qu'à moi? »

Et lui, lui, dans ce dialogue de tous les instants, il n'était pas le moins loquace. Il n'était plus tenu à sa réserve d'autrefois. Il l'interrogeait. Il apprenait ce qu'avait été son existence à Longstal. Il était arrivé à en reconstituer par le menu chaque épisode. Il savait ce qu'elle avait souffert auprès de son redoutable époux, après l'avoir quitté, lui, lui qui avait été, il le savait

aussi à présent, son seul amour. Jamais deux amants de chair et de sang, dans leurs étreintes les plus passionnées, n'ont réalisé union plus étroite que celle de ce dément et de ce fantôme. Souvent, à l'heure des repas, Gabriel, pénétrant sur la véranda, manquait de laisser choir d'épouvante la vaisselle qu'il apportait. Son maître, assis à table, discourait, faisait des signes, comme si un convive invisible se fût trouvé en face de lui.

Spring is coming...

La nuit, c'était pis encore. Claquemuré au fond de sa soupente, le Canaque se bouchait vainement les oreilles, les mêmes éclats de voix continuaient à lui parvenir, pleins tour à tour de douceur et de véhémence, selon que la folie de l'infortuné était sereine et pacifique, ou qu'elle sombrait dans une crise furibonde. Quant à Fabre, il aurait eu tort de se plaindre. Lui qui, dix ans plus tôt, déplorait la brièveté des instants qu'il lui avait été permis de passer auprès d'elle, n'était-il pas assuré désormais d'avoir pour compagne éternelle celle qu'il n'appelait plus autrement qu'Alice Jeffries?

VII

Sur ces entrefaites, Pilbarra reçut la visite de MM. Bliss et Cross. Un mois plus tôt, seulement, Fabre se serait demandé quel pouvait être l'objet de leur venue. Mais aujourd'hui tout ce qui n'était pas son drame intérieur le laissait à peu près indifférent.

Ces Messieurs arrivaient de Port-Vila et se rendaient à Anatom, dans un but qu'ils ne précisèrent point, et sur lequel Fabre ne songea pas à les questionner. Il les invita, comme d'habitude à s'asseoir sous la véranda, et fit apporter le whisky.

Ce furent d'abord quelques paroles des plus banales. Les yeux perçants des deux compères ne laissaient échapper aucun détail de tout ce qui les entouraient. La plantation était bien changée depuis la dernière fois. Mais ils n'eurent pas l'air de le remarquer.

— Alors, dit M. Bliss, on est toujours content?

— Ces moutons, dit M. Cross, savez-vous que plus j'y réfléchis, plus je trouve que vous avez eu là une idée excellente.

Fabre continuait à se taire. Il paraissait ailleurs. M. Cross lança à M. Bliss un rapide coup d'œil.

— Il est vrai, reprit-il, qu'avec les atouts que vous aviez en main, il eût été bien extraordinaire...

— Sans doute, dit Fabre, sortant de son rêve. Mais il y a eu le cyclone.

— Il ne semble pas vous avoir trop éprouvé.

— Tout de même. Deux hangars par terre! Et les autres sérieusement endommagés. Je n'ai pas eu encore le temps...

— Maintenant que voici la belle saison, vous aurez vite fait de réparer tout cela. Ce sont les petits inconvénients des îles. L'essentiel, c'est que la santé demeure bonne. Et la vôtre est parfaite.

— Quelques accès de fièvre, pendant les pluies. A présent, c'est passé. Vous reprendrez bien un second whisky.

— Avec plaisir, dit M. Cross. A ce propos, permettez-nous de vous faire un reproche. Nous savons que votre provision est presque épuisée, et...

— Ah! dit Fabre, comment savez-vous cela?

— Ce n'est pas un grand mystère, grimaça M. Bliss, et vous n'aurez sans doute guère de peine à deviner, étant donné que vous ne devez

pas avoir ici beaucoup de gens à qui vous confier. Bref, hier, nous sommes passés devant Port Narevin, et nous nous sommes arrêtés, pour faire un bout de causette avec le Révérend.

— Je comprends. C'est lui qui vous aura dit...

Fabre avait froncé les sourcils. M. Cross se hâta d'intervenir.

— Oh! il nous a raconté un tas d'histoires, auxquelles nous n'avons pas prêté plus d'attention qu'il ne fallait, car le pauvre homme déménage. Nous n'avons retenu qu'une chose, c'est que vous manquez de whisky. Alors, ça, ce n'est vraiment pas gentil.

— Qu'est-ce qui n'est pas gentil?

— De vous être adressé au Révérend, au lieu de nous faire signe. Je sais, je sais, vous ne pouviez prévoir notre visite. Mais, lors de la dernière, vous auriez pu... Enfin Bliss et moi avons compris que vous êtes de ces amis discrets, à qui il faut forcer la main. C'est ce que nous avons pris la liberté de faire. Il y a en bas une caissette de vingt bouteilles, que notre chaloupe vient de décharger sur la plage. Vous n'avez qu'à l'envoyer chercher. Comme cela, nous n'aurons plus de scrupules, et nous pourrons goûter sans remords l'agrément qu'il y a toujours à trinquer avec vous.

Les yeux de Fabre avaient brillé. La résistance qu'il opposa fut assez molle.

— Vous êtes bien aimables. Mais il me reste bien sept ou huit bouteilles, et...

— Allons, allons! Moins celle que vous venez

de déboucher pour nous, n'est-ce pas? Vous ne comptez pas, avec des ressources aussi minces, boucler la boucle, jusqu'à l'arrivée du *Myosotis*.

Fabre pâlit.

— Le *Myosotis?* Mais il n'y a plus que trois semaines.

— Vous faites erreur, dit M. Bliss. Le *Myosotis* ne sera pas là avant un mois et demi.

— Comment? il devait mouiller devant Longstal vers le 15 mai. Et la dernière fois il était en avance...

M. Cross sourit.

— Justement. Si vous étiez depuis plus longtemps aux îles, vous sauriez que le *Myosotis* n'arrive jamais à la date fixée. Lorsqu'il est en avance, c'est pour se permettre, au voyage suivant, d'être en retard.

— Etes-vous bien sûr? De qui tenez-vous cela?

— D'un vapeur néo-zélandais, qui a fait ces jours-ci, par hasard, escale à Port-Vila.

— Ah! et ce vapeur n'avait pas de courrier pour les Nouvelles-Hébrides?

— Non. Vous savez bien que le *Myosotis* a le monopole du service postal. Il faut vous résigner à n'avoir vos lettres que vers la mi-juin, et votre whisky aussi. Mais je constate que l'annonce de ce retard n'a pas l'air de vous affecter particulièrement...

— Oh! dit Fabre en haussant les épaules, ici, vous savez, un mois de plus, un mois de moins!... Je commence à me mettre à la page.

En réalité, il ne parvenait pas à réfréner son bonheur, — le bonheur du condamné qui apprend soudain qu'un sursis lui est accordé.

Il remplit les trois verres.

— A votre santé, Messieurs. Et merci, merci encore.

Cette fois, MM. Bliss et Cross n'essayèrent pas de dissimuler le regard stupéfait qu'ils échangèrent. Leur hôte les déconcertait. Un homme qui se réjouissait d'apprendre que le *Myosotis* serait en retard! On n'avait encore jamais vu cela aux Hébrides.

Ils pensèrent que le whisky était le moyen le plus sûr de déchiffrer cette énigme. Les bouteilles qu'ils offraient leur donnaient le droit d'y recourir.

Fabre ne faisait aucune difficulté pour laisser emplir son verre. Il le vidait ensuite machinalement. Bientôt ses yeux commencèrent à briller d'un feu singulier. MM. Bliss et Cross, qui le surveillaient avec attention, n'eurent garde de négliger cet indice.

— Jamais, dit M. Cross, nous n'aurions pu nous figurer que vous seriez si vite habitué à Erromango. Parole! N'est-ce pas, Bliss?

— Parole! dit M. Bliss.

Il baissa la voix pour ajouter :

— Et surtout avec un voisin pareil.

— N'avez-vous pas eu trop d'ennuis de son fait? demanda M. Cross.

Fabre secoua la tête.

— Je n'ai pas eu encore à me plaindre de lui.

L'éclat de son regard devenait plus vif. Et, soudain, ce regard s'arrêta avec une fixité étrange sur M. Bliss.

— Non, pas encore. A ce sujet, écoutez-moi donc. Il y a un détail que vous avez oublié de me signaler, lorsque vous m'avez parlé de lui.

— Lequel?

— Il est veuf. Vous ne m'en aviez pas ouvert la bouche. L'ignoriez-vous?

— Nous le savions, se hâta de répondre M. Cross, qui, plus diplomate que son acolyte, prenait toujours la parole, lorsqu'il s'agissait d'éviter à M. Bliss un mensonge inutile. Nous le savions, mais nous ne nous doutions pas que la chose pût avoir pour vous un intérêt quelconque.

— Ah! vous ne vous en doutiez pas, dit Fabre d'un air rêveur. Eh bien, voilà, vous auriez dû vous en douter.

Les deux hommes regardèrent leur hôte avec un étonnement voisin de l'inquiétude. L'influence du whisky se manifestait chez lui de façon tellement inattendue. Déjà leur instinct les incitait à soupçonner l'existence dans la cervelle de Fabre de désordres qui n'étaient pas uniquement imputables à l'alcool. Avaient-ils été mieux inspirés encore qu'ils ne pouvaient le supposer en faisant halte aujourd'hui à Pilbarra?

— Je regrette, dit enfin M. Cross. Si j'avais pu savoir...

Fabre lui coupa la parole.

— Depuis combien de temps êtes-vous aux îles? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Depuis combien?... Mais depuis six ans, bientôt; oui, c'est cela, n'est-ce pas, Bliss?

— Six ans? Bien entendu! Alors, vous ne l'avez pas connue.

— Qui?

— Mrs Jeffries, parbleu!

— Nous ne l'avons pas connue, en effet. Nous avons dû arriver deux ans après sa mort, n'est-ce pas, Bliss?

M. Bliss inclina la tête.

— On meurt beaucoup, dans le voisinage de Jeffries, fit-il.

Fabre ne releva pas cette insinuation. Peut-être ne l'avait-il même pas entendue.

— D'ailleurs, poursuivit M. Bliss, étant donné nos rapports avec son mari, nous serions arrivés deux ans plus tôt, que sans doute, nous n'aurions pas eu davantage l'occasion...

— Je sais, je sais, dit Fabre. Mais enfin, vous auriez pu, vous avez même dû certainement entendre parler d'elle. Elle était jolie, n'est-ce pas? Voyons, il est impossible, vous qui savez tant de choses, que vous n'ayez pas entendu dire qu'elle était jolie. Répondez-moi.

— Que voulez-vous que nous vous répondions? dit M. Bliss, qui commençait à donner des signes d'agacement.

M. Cross intervint.

— Jolie? Je crois qu'elle l'était, en effet, fit-il avec un sourire mielleux. Mais il ne doit plus rester grand'chose de cette beauté. Quelle importance cela peut-il avoir — et il poussa le coude

de Fabre — qu'une femme, qui est sous terre depuis huit ans, ait été ou non jolie! Voulez-vous me l'expliquer?

— Evidemment, murmura Fabre, évidemment!

Il reprit, sur le ton le plus posé du monde.

— Et quelle importance cela aurait-il, voulez-vous aussi me l'expliquer, si je vous logeais deux balles dans la tête?

— Oh! oh! fit M. Bliss.

— Oh! oh! fit M. Cross.

En un même mouvement, ils s'étaient levés tous les deux. Fabre éclata de rire.

— Eh! eh! vous me faites l'impression de ne pas comprendre plus qu'il ne convient la plaisanterie. Allons, allons, ne cherchez pas comme cela votre revolver. Vous voyez bien que je n'en ai pas, moi.

Assez penauds, ils se rassirent.

— Ah! ah! c'était une plaisanterie, fit M. Cross. Elle est bien bonne.

— Bien bonne! grommela M. Bliss.

— N'est-ce pas? dit Fabre.

— Oui, mais des plaisanteries comme cela, on a intérêt, aux îles, à ne pas les multiplier.

— Taisez-vous donc, Bliss, ordonna M. Cross, Monsieur Fabre a raison. Vous ne dites que des sottises, mon cher. Si on ne peut même plus plaisanter... Il faut l'excuser, Monsieur Fabre. Vous comprenez : le nom de Jeffries... deux balles dans la tête... Il n'a pu s'empêcher de songer...

— Ah! oui, dit Fabre, à Jenkins.

— A notre pauvre ami.

— Deux balles! Entre nous, avouez qu'il n'a pas volé son sort, Jenkins.

M. Cross soupira.

— On peut toujours dire cela de quelqu'un qui n'a pas eu de chance. Souhaitons qu'on ne le dise jamais de nous, ni de vous, bien entendu. A votre santé!

— A la vôtre!

Ils n'osèrent pas faire semblant de boire, car c'était Fabre, maintenant, qui les surveillait.

— Si nous changions de conversation, proposa-t-il. Celle-ci n'est pas très gaie. Je vais toutefois, auparavant, vous poser encore une question. Ce sera la dernière, je vous le promets. Après, vous aurez toute latitude pour m'entretenir de vos petites affaires. Car vous n'avez pas, je présume, fait le voyage de Pilbarra à seule fin de m'apporter vingt bouteilles de whisky.

— Ayez donc des attentions pour votre prochain, gémit M. Cross. Vous vous trompez, je vous le jure. Désireux de laisser reposer un peu notre équipage, nous avons choisi Pilbarra, de préférence aux autres escales. Nous le reprocheriez-vous?

Le plus fort, c'était qu'il disait vrai, ou, du moins, qu'il ne mentait pas. Ils n'avaient rien à demander à Fabre. Ils se doutaient seulement que ses affaires n'étaient pas des plus prospères, et, en bons oiseaux de proie, ils tenaient à s'en

rendre compte, pour ne pas être, le cas échéant, les derniers à la curée.

— Et cette question que vous désirez nous poser? hasarda M. Bliss.

Fabre haussa les épaules.

— Oh! fit-il, elle n'a guère d'importance. Je crains même bien de vous paraître bien original. C'est une idée à moi. Je voudrais savoir si vous connaissez la chanson que voici :

Et il se mit à fredonner le début de « The Swallows »

I have opened wide my lattice,
Letting in the laughing breeze...

MM. Bliss et Cross réussirent cette fois à surmonter leur stupéfaction. Ils étaient persuadés à présent que leur hôte ne jouissait plus de son bon sens, et ils ne cherchaient plus qu'à tirer le meilleur parti de cet état de choses.

— Très joli, fit M. Bliss. Je ne crois pas cependant avoir jamais encore entendu cet air.

— Moi non plus, dit M. Cross. Mais, mon Dieu, que vous avez donc une jolie voix. C'est une véritable révélation.

— Je vous remercie, dit Fabre. Je suis content que cette romance vous agrée. Qu'auriez-vous dit, si vous l'aviez entendue chanter par quelqu'un que vous n'avez pu connaître, puisque vous n'êtes aux îles que depuis six ans?

Les yeux mi-clos, la tête renversée en arrière,

la main droite battant la mesure, il murmurait avec extase :

Spring is coming,
Spring is coming.

MM. Bliss et Cross s'étaient levés.

— Charmant! Exquis! Mais excusez-nous. Nous sommes obligés de vous quitter.

Fabre se redressa.

— Comment! Vous ne déjeunez donc pas avec moi?

— Ce serait avec joie, répondit M. Cross. Mais nous désirons être à Anatom demain matin, à la première heure. Ce sera pour la semaine prochaine, à notre retour, si nous ne vous dérangeons pas.

— Entendu. Je vais vous raccompagner jusqu'à votre chaloupe. Attendez que j'aille chercher mon casque.

Ils restèrent seuls un quart de minute, le temps pour M. Bliss de murmurer à l'oreille de M. Cross :

— Je crois que nous n'avons plus à nous gêner.

— Ne nous pressons pas, repartit M. Cross. De toute façon, nous n'aurons pas longtemps à attendre. Ça sent déjà le cadavre ici. Nous avons intérêt à ne rien brusquer. Enfin, on verra. Chut!

Fabre venait de reparaître.

— Je suis à vous.

Devisant familièrement, ils prirent tous les trois le chemin de la plage.

*
* *

Les événements qui suivirent auraient été susceptibles de causer à Fabre quelque souci, quant à l'avenir économique de Pilbarra, si son indifférence à cet égard n'était devenue quasi totale. D'abord, la maladie se mit sur les moutons. Drôles de bêtes, qui avaient échappé aux embûches de la saison des pluies, et trouvaient le moyen de se mal porter pendant la saison sèche. Et maladie non moins bizarre : subitement, une brebis commençait à tourner sur elle-même, son arrière-train accomplissant une rotation, autour des pattes de devant formant pivot; puis, elle fléchissait, s'abattait en grelottant. Trois d'entre elles seulement moururent, mais toutes furent atteintes, et réduites à l'état de squelettes. Ce fut à l'occasion de cette étrange épidémie que Fabre consulta pour la dernière fois sa précieuse bibliothèque zootechnique. Bien entendu, il ne trouva rien. Jadis, la découverte d'une pareille lacune l'eût rempli de joie, et Dieu sait s'il eût entrepris aussitôt de la combler. Aujourd'hui, il se contentait de hausser les épaules. L'encre était irrémédiablement séchée dans son encrier.

Les instants de sa vie qu'il avait consacrés à l'étude avaient fini par lui paraître comme autant de sottises personnelles, et, pour tout dire, une escroquerie de la Destinée.

Si les moutons se portaient mal, il était difficile de leur en vouloir, les Canaques ayant cessé de s'occuper d'eux. Mais, eux-mêmes, on ne pouvait davantage les tenir pour responsables. Il eût été extraordinaire que ces sauvages déployassent plus de zèle que Fabre. Du moins, ne faisant plus rien de toute la journée, que boire, manger et dormir, ils auraient pu avoir la politesse de paraître contents de leur sort. C'était l'impression opposée qu'ils donnaient. Jamais on ne les avait vus aussi moroses. Ils ne chantaient plus. Fabre, s'il venait à passer au milieu d'eux, avait toujours la sensation d'interrompre quelque taciturne conciliabule. Cette silencieuse conspiration provoquait chez lui de subits accès de rage. Il éclatait en menaces d'autant plus inopportunes qu'elles n'étaient jamais mises à exécution. Le résultat de ces incartades fut que, coup sur coup, plusieurs indigènes manquèrent à l'appel. Gabriel eut l'imprudence de faire remarquer à son maître qu'il avait prévu ces désertions. Il y récolta un splendide soufflet. C'était la première fois que Fabre se livrait à des voies de fait sur l'un de ses domestiques, et sa maladresse voulait qu'il s'agît précisément du seul qu'il n'aurait jamais dû frapper.

Ces déboires dailleurs ne l'affectaient guère. Il savait par MM. Bliss et Cross que les fugues

de Canaques sont monnaie courante, dans les plantations. Pour un peu il s'en serait félicité. Tout ce qui était prétexte à se désintéresser de sa tâche était loin d'être fait pour lui déplaire. Il continuait à vivre sur la joie qu'il avait éprouvée, en apprenant que le *Myosotis* serait en retard de trois semaines. Depuis, sans doute, le temps avait coulé. Un mois à peine le séparait encore du terme fatal. Mais ce mois lui paraissait toute une éternité de bonheur et de paix. Il n'eût pas fallu venir lui parler d'en distraire quelques minutes au profit de son travail. Le plus curieux, dans son cas, c'était qu'il ne songeait même plus à fuir. Morte, l'envie de demander à MM. Bliss et Cross de mettre leur goélette à sa disposition jusqu'à Port-Vila. Disparu le regret de n'être pas monté sur le grand voilier blanc. Tous les instants de journées, sans doute, ne revêtaient pas un degré égal de sérénité, « Plus que vingt-cinq jours... Plus que vingt! » lui arrivait-il de se répéter, et il s'abandonnait alors à des accès de sombre épouvante. Mais, au plus fort de ces angoisses, il aurait aperçu soudain un navire jetant l'ancre devant Pilbarra qu'il n'eût pas cherché à s'y réfugier. Ce qui avait fini par prévaloir en lui, c'était plus que de la résignation, c'était une espèce de curiosité ardente, désespérée. Il désirait savoir ce qui allait arriver, entendre les pas de celui qui viendrait lui annoncer la mort, connaître la façon dont il s'approcherait. Il assistait à un drame qu'il redoutait d'interrompre, dont il tenait à saluer

le dénouement, comme s'il ne devait pas en être la victime. Il voulait être là au moment de la chute du rideau, comme si ce rideau n'était pas destiné à l'écraser.

Les temps n'étaient pas si lointains, cependant, où il ne se croyait retenu à Erromango que pas ses scrupules professionnels. Les îles usent des philtres les plus divers pour exercer sur ceux qui viennent à elles une fascination qui leur enlève jusqu'à la croyance qu'ils peuvent à leur gré repartir. Ni le bonheur, ni la richesse ne sont forcément à la base de cette indestructible séduction. Bien souvent, c'est tout le contraire. Et les adeptes ainsi recrutés, bien souvent aussi, sont également les plus inattendus. Qui eût paru moins destiné à succomber au sortilège d'Erromango que ce petit ingénieur de Sydney, persuadé, autant qu'on peut l'être, que deux et deux font quatre, et que l'essentiel de notre passage sur la terre se ramène à ce que l'on trouvera, après notre décès, dans notre coffre-fort? Pour bouleverser des notions aussi raisonnables, qu'avait-il fallu? Peu de choses. La rumeur du vent dans les cocotiers; des feux rouges au flanc des montagnes; une tombe au bord de la mer.

Ce rôle de l'île, bien entendu, Fabre ne le soupçonnait pas. Il ignorait ce que devait à Erromango la résurrection de la dame de Rose Bay. Il ne se disait pas que cette résurrection eût été impossible dans les taupinières cimentées d'Australie ou d'Europe. Il ne pouvait pas se le dire,

ayant toujours appartenu au troupeau de ceux qui prennent pour des réalités les ombres qui défilent sur la paroi de la caverne où ils sont nés, et d'où ils ne seront jamais sortis. On l'eût indigné en lui soutenant que l'image qu'il se faisait de la morte ne correspondait en rien à ce qu'elle avait été vraiment. Confondant l'imagination et le souvenir, il était incapable de distinguer l'humble fleur, dont il avait jadis respiré le triste et bref parfum, de l'orchidée émouvante sur laquelle il se penchait présentement avec tant d'amour. Pour lui, certes, elle était toujours la même, telle qu'il l'avait aperçue, la première fois, dans le hall du Victoria. Il ne se doutait pas de la transformation qu'il avait fait subir à cette ombre, depuis le jour où, pour plaire à MM. Rouchon, Bosc et consorts, il était allé la réveiller au fond de sa mémoire. Elle ne s'était plus jamais rendormie. Erromango et son noir cortège, la méditation solitaire, la fièvre, la chasteté, les enchantements de la nuit, s'étaient acquittés de leur besogne. Et voici que la dame de Rose Bay était redevenue un être vivant, une maîtresse passionnée et exclusive, une dispensatrice de volupté dépassant en tendre rouerie les imaginations des courtisanes les plus astucieuses.

Alice Jeffries! A ce chef-d'œuvre, un dernier élément était venu s'ajouter, qui en avait parfait la plénitude : la haine, la haine dont Fabre, depuis quatre mois, se sentait sans cesse entouré, au milieu de laquelle il vivait jour et nuit, à laquelle il avait fini par trouver une espèce de

lugubre séduction. Cette haine n'avait rien de réciproque. Elle était seulement celle que Jeffries avait pour lui, car, en ce qui le concernait, il n'éprouvait à l'égard du propriétaire de Longstal rien de semblable. Pas de jalousie, non; peut-être même une pitié respectueuse. Il était tellement assuré de la fidélité que lui avait gardée la dame de Rose Bay, jusque dans les bras de celui qu'il devinait avoir été son mari. Mais cette certitude qui était la sienne, et que Jeffries avait dû finir par acquérir à son tour, lui faisait admettre comme naturel le ressentiment de son rival. L'usurpation d'un tel trésor appelait la vengeance. Et cette vengeance, on pouvait s'en remettre à Jeffries du soin de la tirer. Fabre l'acceptait par avance. C'était elle qu'il attendait, au plus tard pour le jour de l'arrivée du *Myosotis* à Erromango; plus tôt peut-être, si Jeffries se procurait avant cette date le témoignage qu'il devait passer son temps à chercher. Il se révoltait de moins en moins contre elle. Il se disait qu'elle serait la consécration suprême de son amour, la preuve définitive, s'il avait été assez fou pour en douter, qu'il n'avait pas été la proie d'une illusion, d'une ombre vaine.

Il ne fut donc pas autrement ému en apprenant, à quelques jours de là, que Jeffries manifestait le désir d'avoir un entretien avec lui, et que, sauf contre-ordre, il se présenterait à Pilbarra le lendemain matin.

C'était Gabriel qui en apportait la nouvelle.

Depuis l'affaire de la gifle, il ne paraissait plus sous la véranda que lorsqu'il y était appelé. Il opposait aux avances un silence rechigné. Fabre, en l'apercevant, comprit qu'il s'agissait d'une chose importante.

— Où l'as-tu rencontré?

— J'étais à la pêche. Il est passé dans sa pétrolette. Je lui ai dit qu'il pouvait venir, que je vous préviendrais.

— Tu as bien fait. Laisse-moi.

Cette nuit-là, Fabre ne reposa guère. Le soleil se levait à peine qu'il était déjà sous la véranda, tout habillé. Le moindre de ses gestes avait cette précision machinale qui caractérise, jusqu'au moment où ils s'écroulent, assommés par la fatigue, les gens qui n'ont pas dormi.

Dans la cuisine, Gabriel remuait les ustensiles du petit déjeuner. Fabre l'appela. Il vint avec cet air morose qui ne le quittait plus.

— Quelle heure est-il?

— Six heures et demie.

— A quelle heure doit-il venir?

— Il n'a pas fixé d'heure. Il a dit seulement qu'il serait là dans la matinée.

— Es-tu sûr, tout à fait sûr, qu'il n'a pas dit pourquoi il avait besoin de me voir?

— Il n'a parlé de rien.

— Bon. Va-t'en. Tu m'apporteras mon café quand il sera prêt. Ne te presse pas. Nous avons le temps.

Il s'installa dans son rocking, ayant pris soin

d'en disposer un second de l'autre côté de la table, à l'endroit où il voulait que Jeffries s'assît. Puis il rappela son domestique pour lui faire une dernière recommandation. Il valait mieux qu'il n'apportât pas le whisky d'autorité, comme il en avait l'habitude. Il ne fallait pas donner à Jeffries l'impression qu'il était dans une maison où l'on commençait à s'alcooliser dès l'aurore.

A quelle heure Jeffries serait-il là? De deux choses l'une : ou il viendrait à cheval, et alors il ne partirait de chez lui qu'assez tard dans la matinée; ou, s'il faisait la route à pied, il avancerait sa visite, afin d'être de retour à Longstal avant midi.

Fabre ne pouvait tenir en place. Abandonnant son rocking, il fit plusieurs fois le tour de la véranda. Il se rendit aux hangars, en revint précipitamment. Il s'assit de nouveau, se jurant bien de ne plus bouger. Comment! Il touchait à la minute capitale de son existence, et il se perdait en allées et venues, au lieu de méditer ses réponses, de s'ingénier à en avoir une toute préparée pour chaque éventualité! La matinée s'avançait. La chaleur devenait plus forte. L'orchestre des oiseaux, de plus en plus sonore, communiquait ses vibrations à la cloche verte de la forêt. Et plus il se rendait compte de la rapidité avec laquelle fuyait l'heure, moins Fabre réussissait à fixer son attention. Il s'épuisait en efforts inouïs pour se recueillir. Bientôt, Jeffries se trouverait en face de lui. Il ne serait plus temps. Après une nuit passée tout entière à

songer à la manière dont il accueillerait son visiteur, aux parades qu'il tâcherait d'opposer à ses attaques, Fabre était obligé de s'avouer qu'il ne se trouvait pas plus avancé que la veille.

Jeffries! Que pouvait-il lui vouloir? Certes, ce devait être quelque chose de très important. Il n'y avait pas d'exemple qu'il fût ainsi venu chez quelqu'un. Il ne recevait pas de visites. Il en faisait encore moins. A quoi bon chercher à se leurrer? Fabre ne savait que trop bien sur quoi allait rouler la conversation. Comme s'il pouvait y avoir entre eux deux plusieurs sujets! Depuis assez longtemps, Dieu merci, il ne se faisait plus d'illusion à cet égard. Il est certaines échéances auxquelles il serait vain de chercher à échapper. Mais pourquoi aujourd'hui plutôt qu'hier? Si Jeffries avait enfin la preuve qui lui était nécessaire, quel besoin alors d'une explication? Avec un homme comme lui, tout ne se réglait-il pas de la même façon qu'avait été expédiée l'affaire Jenkins? Non, c'était éclatant. Jeffries n'avait pas de preuve. Il n'en aurait pas avant le retour du *Myosotis*. Alors? Eh bien, alors il avait dû apprendre lui aussi que le passage du cargo était retardé d'un mois, et il ne voulait plus attendre davantage. Il se décidait à jouer le grand jeu. Il allait tenter de surprendre son ennemi, de l'étourdir, de lui arracher, de haute lutte, son secret.

— Tout de même, s'il se figure que je vais être assez naïf...

Fabre avait parlé presque fort. En même temps, il affectait de rire. Si c'était là le calcul de Jeffries, il était vraiment par trop enfantin. Le supposer assez sot pour fournir lui-même... Et ici, brusquement, sans raison apparente, la confiance de Fabre chavira. Il se sentit envahi d'une angoisse encore inéprouvée. Il eut l'impression de sa ruine certaine. Il lui sembla que son visage se marbrait d'innombrables empreintes. C'étaient les baisers, tous les baisers de la dame de Rose Bay qui, un à un, apparaissaient, devenaient visibles. Il allait être impossible à Jeffries de ne pas les apercevoir.

Il eut le geste d'écarter quelque chose.

— Des folies! murmura-t-il. Des folies!

L'heure n'était pourtant pas à ce genre de divagations. Voyons! en y réfléchissant bien, en passant tout au crible le plus serré, qu'est-ce que Jeffries pouvait espérer de sa visite à Pilbarra? Pas l'aveu de Fabre, certainement. Alors, quoi? Quand bien même, clefs des tiroirs en main, il fouillerait partout, il ne découvrirait rien. Ni une photographie, ni une ligne d'écriture, et pour cause! Même plus le bail de la villa de Sydney; même pas la note de location du piano. Tout cela avait été déchiré, anéanti par Fabre, au cours de ses crises de terreur. Mis en morceaux, également, le disque, le fameux disque de Sullivan. Ah! évidemment, il était préférable que la scène qui avait eu lieu un mois plus tôt ne se déroulât pas aujourd'hui! Supposez que Jeffries se soit trouvé présent sous

cette véranda, le jour où le gramophone s'était mis soudain à jouer : « The Swallows! » Heureusement qu'il n'y avait plus rien à craindre dans cet ordre d'idées. A condition, bien entendu... Les pensées burlesques succédant dans sa tête, avec une incroyable rapidité, aux pensées tragiques, Fabre se prit à rire de nouveau, en songeant qu'il pourrait, en un moment d'aberration, se laisser aller à fredonner *Spring is coming* devant Jeffries. Tout de même! Il était encore suffisamment maître de ses réflexes, et le sort de Jenkins ne le séduisait pas à ce point.

Spring is coming,
Spring is coming...

Maintenant, tant qu'il était seul, cela ne tirait pas à conséquence. Mais tout à l'heure, on pouvait se douter qu'il ne s'amuserait pas à ce petit jeu-là. Chanter devant son mari l'air préféré d'Alice Jeffries, autant crier au terrible personnage qui allait surgir d'une minute à l'autre : « Parfaitement! Vous avez bien deviné : votre femme a été ma maîtresse. J'ai eu son corps, j'ai eu son âme mieux que vous n'avez pu vous-même jamais les avoir. Elle m'a aimé, et elle vous a haï. J'ai été le témoin du morne désespoir avec lequel elle m'a quitté, quand il s'est agi d'aller vous retrouver. Dans la solitude où vous l'avez cloîtrée jusqu'à ce qu'elle en meure, c'était à moi qu'elle pensait. Durant les affreuses nuits d'Erromango, c'était pour moi que cou-

laient ces larmes auxquelles vous n'avez jamais rien compris; pour moi que résonnait cette chanson que nous avons tant de fois tous deux chantée ensemble... Oui, pour moi, vous entendez, pour moi, son amant, et non pour vous, son bourreau. »

Spring is coming...

Fabre avait fermé les yeux? Un sourire errait sur ses lèvres, entr'ouvertes pour murmurer le refrain bien-aimé. Il semblait demander à cet air, à ces paroles, la force dont il allait avoir besoin pour se mesurer avec celui devant qui il était interdit de les chanter. Tel était son ravissement qu'il en fut tout juste tiré par cette phrase, prononcée d'une voix brève :

— J'espère que je ne vous dérange pas.

Il se redressa lentement. Jeffries, déjà! Il avait gravi l'escalier. Il se tenait debout, sur le seuil de la véranda.

Les deux hommes se saluèrent.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit Fabre.

Leurs rencontres, jusqu'à ce jour, avaient été si rares et si courtes, que c'était la première fois, pouvait-on dire, qu'ils se trouvaient en face l'un de l'autre. Jeffries avait son éternelle carabine. Il la plaça dans un des angles de la véranda, hors de portée de sa main. Il posa son chapeau sur une chaise, puis il s'assit dans le fau-

teuil que lui désignait Fabre. Il procédait par gestes mesurés, avec une certaine affectation de lenteur, comme pour permettre à son hôte de l'observer tout à loisir.

Fabre ne l'avait encore jamais vu nu-tête. Le front de Jeffries était élevé, rehaussé par une calvitie à peu près totale. Sur les tempes, quelques cheveux, tondus très ras, grisonnaient. Les sourcils, par contre, étaient épais. Ils abritaient de leur auvent des yeux pâles, volontairement inexpressifs. Rien ne bougeait dans cette face figée, rien, sauf, parfois, en une contraction rapide, les muscles des maxillaires.

Il se tenait droit dans son fauteuil, les mains enfoncées dans les poches de sa vareuse, les pouces en dehors. Durant tout l'entretien, il devait demeurer ainsi, sans bouger, sans un geste pour prendre sa pipe. Jeffries ne fumait que chez lui.

Fabre lui ayant proposé de se rafraîchir, il refusa avec politesse.

— Je m'excuse, dit-il, de vous avoir demandé ce rendez-vous. Il n'est pas dans mes habitudes, vous le savez, de me mêler des affaires des autres. Je ne m'en occupe que lorsqu'elles menacent d'avoir une répercussion sur les miennes. Aujourd'hui, c'est le cas. Voilà pourquoi je suis ici.

Parlant de la sorte, il ne regardait même pas Fabre. Ses yeux semblaient considérer, avec une indifférence d'ailleurs parfaite, l'espèce de rond-point formé par les hangars. Un assez piteux

désordre régnait là. Qu'aurait dit Fabre, si Sullivan lui avait légué une succession pareille? Des branchages de pandanus, pêle-mêle avec des pièces de charpente à demi pourries, attendaient depuis plusieurs semaines qu'on voulût bien les employer à la réfection des baraquements. Le sol, envahi par les mauvaises herbes, était hérissé de tessons de bouteilles, de boîtes de conserves éventrées, de détritus de toute nature. Deux ou trois Canaques, les bras ballants, erraient comme des âmes en peine au milieu de cette cour des miracles. De temps à autre, le bêlement désolé d'un mouton retentissait.

Fabre se taisait. Jeffries poursuivit.

— Ces jours derniers, j'ai appris une chose. Comment? Peu importe. L'essentiel est que cette chose soit vraie. Et elle l'est. Vous avez des difficultés avec vos travailleurs canaques, n'est-ce pas?

Ce préambule ne surprit pas Fabre outre mesure. Il avait prévu que Jeffries n'aborderait pas de but en blanc le sujet qui lui tenait à cœur. Son seul étonnement, en cette minute, était de ne ressentir à l'égard de son ennemi que si peu de haine. Rien qu'une intense curiosité.

— Des ennuis? fit-il, prenant à regret la parole. Oui, si l'on veut. C'est-à-dire...

Jeffries l'interrompit.

— Laissez-moi vous dire ce que je sais. Cela nous fera gagner du temps, à l'un et à l'autre. Vous m'arrêterez si je me trompe. Depuis un mois, environ, vous avez perdu, à la suite de dé-

sertions répétées, les trois quarts de votre personnel.

Le fait était exact. A quoi bon chercher à le contester. A l'heure actuelle, il ne restait plus à Pilbarra, en tout et pour tout, que cinq Canaques. Six en comptant Gabriel.

C'était au tour de Jeffries de se taire. Il attendait que Fabre répondît. A tout hasard, celui-ci se mît à exposer mollement les raisons qu'il avait de ne pas s'émouvoir outre mesure de ces disparitions.

— Avec la belle saison, il y a moins de travail. Le bétail est dehors toute la journée. Il n'exige que très peu de soins. Je puis m'en tirer avec les indigènes qui me restent. Je verrai peu à peu à remplacer les autres. Il paraît que la main-d'œuvre de Tanna n'est pas mauvaise. C'est à elle que je pense à faire appel. On m'a promis de m'y aider.

— Je n'aurais pas beaucoup de mal à deviner de qui vous tenez cette promesse, dit Jeffries, toujours impassible. Mais avez-vous quelques soupçons sur la manière dont vos Canaques s'y sont pris pour vous fausser ainsi compagnie?

— Heu! des soupçons!... murmura Fabre.

Pour être franc, il aurait dû répondre qu'il s'agissait là de questions auxquelles il avait fini par ne plus attacher aucune importance.

— Je n'ai pas été, reprit-il, vous le pensez bien, sans former plusieurs hypothèses. Aucune ne m'a donné pleine satisfaction. Quitter Erro-

mango n'est pas chose aisée. Il n'y passe guère de goélettes.

— Il en passe quelquefois, tout de même, dit Jeffries.

— Rarement. D'autre part, je ne crois pas que les indigènes que j'emploie soient malheureux. Ils sont bien payés. Ils n'ont pas trop de travail.

— Pour cela, non, j'ai pu le constater.

— Dans ces conditions, comment expliquez-vous?... Sur la douzaine de Canaques que j'ai perdus depuis quelques semaines, il en est peut-être qui ont été victimes des *bush men*. Mais tous, c'est peu croyable, n'est-ce pas?

— Très peu croyable, en effet.

— Alors, vraiment, je m'égare dans mes conjectures. Et puisque c'est vous qui avez mis la conversation sur ce tapis, je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

Jeffries était en train de considérer avec attention le plafond de la véranda.

— Mon avis, vous voulez mon avis? Comme cela se trouve! Moi qui suis venu précisément pour vous le donner. Les *bush men?* Ça n'est certes pas une mauvaise idée. Tenez, vous devriez la soumettre aux amis qui vous ont fourni de si bons renseignements sur la main-d'œuvre de Tanna. Je serai curieux de savoir ce qu'ils en diront.

Les paupières de Fabre battirent. Il ne répondit pas. D'ailleurs, qu'aurait-il répondu? Il n'était

pas assez stupide pour ne pas avoir remarqué que chaque fois que la goélette de MM. Bliss et Cross avait fait escale dans les environs, un, deux, trois Canaques avaient manqué à l'appel. Jeffries n'aurait rien compris à une telle indifférence, à une semblable longanimité. Or Fabre, précisément, était dans l'impossibilité de lui exposer les raisons pour lesquelles l'écroulement d'un hangar, la mort d'une brebis, la fuite d'un domestique étaient autant de choses qui le laissaient désormais insensible. D'ailleurs, en quoi cela regardait-il son visiteur? Où voulait-il en venir? A quoi rimait toute cette histoire de Canaques?

Cependant Jeffries reprenait, de sa même voix calme.

— Vous pourriez me dire que je me mêle là de choses auxquelles je n'ai rien à voir. Vous auriez tort. Je n'ai rien à voir sans doute à la façon dont il vous plaît de gérer votre domaine. Mais, moi, j'ai des principes très arrêtés quant à la façon de gérer le mien. Aux îles, il est un problème qui prime tous les autres, celui de la main-d'œuvre. Libre à vous de souscrire à l'escamotage de vos Canaques. Moi, je ne tiens pas à voir les miens prendre le même chemin. Comprenez-vous?

— Je comprends votre point de vue, dit Fabre. Ce que je saisis moins bien, ce sont les motifs qui vous poussent à me l'exposer.

— Qu'à cela ne tienne. Tout vous paraîtra, je l'espère, parfaitement clair, lorsque je vous aurai

révélé que, depuis quinze jours, trois de mes indigènes ont pris, eux aussi, la clef des champs.

— Je le regrette. Mais qu'y puis-je?

— Beaucoup. Sans cela, je ne serais pas ici. Ecoutez-moi bien. Il est une anecdote que je m'en voudrais de vous conter, parce que vous devez la connaître. Vous avez entendu parler d'un nommé Jenkins, qui s'était spécialisé dans le recrutement de la main-d'œure. Son système consistait à débaucher les Canaques d'un colon pour les offrir à un autre colon, en échange d'une bonne petite prime. C'était fort ingénieux. Il vendait aux planteurs de Tanna, par exemple, les indigènes qu'il avait subtilisés aux planteurs de Mallicolo, et réciproquement. Erromango n'avait aucune raison d'échapper à sa sollicitude. Il vint y expérimenter son industrie. Mais cela ne porta pas bonheur à notre homme. Un jour, on le trouva mort, non loin d'ici, et l'île fut de nouveau tranquille. Malheureusement, il laissait deux disciples, qui sont encore bien vivants, et qui continuent à utiliser, pour leur propre compte, la méthode léguée par Jenkins. Que vous trouviez naturel de faire les frais de cette méthode, cela vous regarde. Moi, je m'y refuse.

Fabre commençait à s'impatienter. Quand son visiteur se déciderait-il à mettre la conversation sur son véritable terrain.

— Eh! fit-il. Suis-je responsable de ce qui vous arrive?

— Oui, dit nettement Jeffries, vous êtes res-

ponsable. Et je vais vous expliquer en quoi. Ma plantation a un front de mer d'environ deux milles. Il ne m'est pas difficile de le surveiller. Jenkins en a su quelque chose. Egalement par l'est et le nord, je peux empêcher qu'on pénètre chez moi à mon insu, ou qu'on en sorte. C'est la brousse, et qui promènerait de ce côté une silhouette suspecte, risquerait fort de la voir très vite endommagée. A l'ouest, où mon domaine et le vôtre sont limitrophes, c'est plus délicat. Nos gens peuvent s'égarer de bonne foi, et nous, nous ne pouvons, n'est-ce pas, passer notre vie à réprimer à coups de fusil toute violation de votre territoire par mes Canaques, ou du mien par les vôtres. Jusqu'à votre arrivée ici, je n'ai pas eu à souffrir de cet état de choses. Votre prédécesseur estimait à leur valeur Jenkins et ses amis. Il faisait bonne garde, et ces Messieurs connaissaient les inconvénients qu'il pouvait y avoir à s'introduire chez lui. Depuis que vous êtes là, les choses ont changé. Vous avez le droit de ne pas partager l'opinion de Sullivan, ni la mienne, sur les gens que vous savez. Moi, j'ai celui de veiller à ma sécurité. Avez-vous saisi, maintenant? Ou voulez-vous que je vous dise à quels faits précis se rapportent mes allusions?

Fabre hocha la tête. Jeffries prit ce geste pour un acquiescement.

— Rien de plus simple. Vous allez peut-être croire que je vous espionne. Ce ne serait pas exact. Je me défends. Donc, en quelques semai-

nes, vous avez reçu à plusieurs reprises la visite des particuliers que vous savez. Eux, ou leurs rabatteurs indigènes, ils ont profité de votre hospitalité pour débaucher, les uns après les autres vos Canaques et les embarquer sur leur goélette. Encore une fois, c'est votre affaire. Seulement, ils en ont aussi profité pour entrer en conversation avec mes Canaques, à moi, et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à m'en rafler trois. En résumé, je pâtis du désordre qui règne chez vous, et je suis ennuyé de vous avertir que je vais être obligé d'agir en conséquence. Jusqu'à ce jour, je n'ai rien dit lorsque vos gens, sans doute par erreur, ont pénétré chez moi. Désormais, je suis fondé à considérer comme un agent de Bliss et Cross tout individu rencontré sur ma plantation, et à utiliser les moyens appropriés pour lui ôter le goût d'y revenir.

Fabre ne soufflait mot. Il avait de plus en plus l'air de n'écouter que par politesse. Jeffries parut s'en apercevoir. Ses sourcils se froncèrent imperceptiblement.

— J'aurais pu, dit-il, me dispenser de cette démarche, et passer aux actes, à la première occasion. Etant donnée la correction des rapports que nous avons eus jusqu'à présent, j'ai préféré vous prévenir. En outre, je me suis dit que vous n'étiez peut-être pas au courant, et qu'une fois informé, vous auriez à cœur de prendre vous-même les mesures nécessaires, rendant ainsi — ce qui ne me déplaira en rien, croyez-le, — mon intervention superflue. Voilà.

Gabriel, en cet instant, parut sous la véranda. Il désirait parler à Fabre.

— Un bélier qui ne veut pas sortir. Il doit être malade.

— Je vous laisse, fit Jeffries qui s'était levé. Je n'ai d'ailleurs plus rien à vous dire.

— Attendez, je vous en prie, dit Fabre.

Il s'était tourné vers Gabriel.

— Est-ce que je ne peux avoir la paix cinq minutes? Un bélier qui ne veut pas sortir! Eh bien, qu'il ne sorte pas. Va-t'en, et que je ne te revoie que lorsque je t'appellerai, sinon...

Il revint vers son visiteur.

— Excusez-moi. Un détail sans importance. Vous disiez?

Si maître de lui que fût Jeffries, il ne put réprimer un mouvement de surprise. Pilbarra avait échoué entre des mains bien singulières!

— Je disais que j'avais terminé. Permettez-moi de prendre congé.

— Terminé? dit Fabre sur un ton étrange. Oh! mais non. Oh! mais non. Vous savez bien que ce n'est pas possible. Vous n'allez pas repartir comme cela.

— En vérité, je ne comprends pas. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire?

— Peut-être! Peut-être!... Mais asseyez-vous.

De nouveau, les sourcils de Jeffries se froncèrent. Il se rassit, pourtant. Il regarda Fabre. Celui-ci souriait et tremblait, tout à la fois.

Quand il sent qu'un danger le menace, un pusillanime ordinaire n'a qu'une pensée, s'y

soustraire. Mais la peur, lorsqu'elle est poussée à un certain degré, rejoint au contraire le courage, le dépasse, même. Au lieu de chercher à éviter le péril, elle veut vivre avec lui, le provoquer. Tel était Fabre, devant Jeffries. Il avait redouté, nuit et jour, depuis quatre mois, cet entretien. Et maintenant, plus encore, il redoutait de le voir s'achever. « Ah! se répétait-il, est-ce qu'il se figure, vraiment, que je vais le laisser partir ainsi, à présent qu'il sait ce qu'il veut, et qu'il a essayé de me donner le change avec cette grotesque histoire de main-d'œuvre? Non, non, ce serait trop commode. »

Tout haut, il dit :

— Trop commode!

— Plaît-il, fit Jeffries.

— Ecoutez-moi, écoutez-moi, supplia Fabre. Je vous ai laissé parler sans m'interrompre. C'est mon tour, n'est-il pas vrai?

— Dépêchez-vous, alors.

— Je me dépêche. Une question, rien qu'une.

Son sourire se fit timide; tout doucement, il demanda :

— Tout à l'heure, quand vous êtes arrivé, j'étais en train de chanter, n'est-ce pas?

Jeffries ne broncha pas. En son for intérieur, il devait se dire qu'il n'y avait plus lieu de s'étonner de l'état dans lequel il avait trouvé la plantation.

— Je chantais? insista Fabre. Répondez-moi.

— Vous chantiez? Peut-être. Oui, je crois bien, vous chantiez.

— Ah! vous voyez. Et, dites-moi : est-ce que vous connaissez l'air que je chantais?

— Je ne peux pas savoir. Je ne l'ai pas entendu suffisamment.

— Vous ne l'avez pas entendu suffisamment? C'est pourtant un air bien caractéristique. Il est vrai qu'il est plutôt fait pour une voix de femme, de très jeune femme... Enfin, je vois ce que vous désirez. Vous voulez que je vous le chante de nouveau. Je veux bien moi. Tenez. Ecoutez, alors, écoutez :

Spring is coming,
Spring is coming,

C'est joli, n'est-ce pas? Il est impossible, impossible que vous ne connaissiez pas cet air-là.

Jeffries s'était levé brusquement.

— En voilà assez, fit-il. Si vous avez la fièvre, allez vous coucher.

— La fièvre? dit Fabre. Oh! mais non. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de cet air. Vraiment, vous ne le connaissez pas?

— Non, parbleu!

— Voulez-vous m'en donner votre parole d'honneur?

Jeffries commençait à perdre son calme.

— Que le diable vous emporte! grommela-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Je ne vous donnerai rien du tout. Si, pourtant : un conseil, et un bon. Le *Myosotis* sera là dans deux semaines, exactement d'après-demain en quinze. Le savez-vous?

— Je sais, je sais, dit Fabre, souriant toujours.

— Eh bien, voici mon conseil : montez à bord, restez-y, et ne refichez jamais plus les pieds à Erromango.

Fabre secoua la tête.

— Partir, m'en aller, moi, sur le *Myosotis?* Je ne demanderais pas mieux. Mais, si j'essayais, vous savez bien que je ne pourrais pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a quelqu'un, quelqu'un qui m'en empêcherait.

— Qui?

Fabre lui jeta un regard de reproche.

— Monsieur Jeffries, croyez-vous qu'il soit charitable de torturer ainsi un pauvre homme? Quinze jours, avez-vous dit? Quinze jours encore de supplice! Epargnez-les moi. Maintenant, vous avez entendu l'air. Cela ne vous suffit-il pas? Avez-vous besoin d'attendre la lettre? Ne savez-vous pas tout ce que vous voulez savoir?

Il suppliait. On pouvait croire qu'il allait s'agenouiller devant Jeffries. Celui-ci se passa la main sur le front.

— S'il y a une chose que je sais, dit-il, c'est que je ne remettrai pas de quelques jours les pieds chez vous. Je ne tiens pas à devenir toqué, moi aussi.

Il prit son chapeau et sa carabine, descendit l'escalier, s'engagea à grands pas sur le sentier qui menait vers la plage. Il ne revint à son allure habituelle que lorsqu'il eut cessé d'entendre des-

rière lui la morne, la lamentable voix de Fabre qui s'était remis à fredonner.

Spring is coming,
Spring is coming...

⁂

Trois jours plus tard, MM. Bliss et Cross, de passage à Pilbarra, vinrent s'inviter à la table de Fabre. Ils le trouvèrent couché, en proie à un accès de fièvre. Il s'excusa, les priant de vouloir bien déjeuner sans lui.

Ils acceptèrent. Puis, M. Cross estimant le menu proposé un peu enfantin, se rendit à la bergerie. Là, il régla discrètement son compte à l'un des agneaux. Qui peut le plus peut le moins. La chair de la petite bête, sur qui tant de vastes espoirs avaient été fondés, fut déclarée excellente.

Le reste de la journée, ils vaquèrent tranquillement à leurs occupations et, le soir, prirent congé de leur hôte, en lui laissant quelques bonnes paroles d'encouragement.

Vers huit heures, Fabre se sentit mieux. Il vint s'accouder à la balustrade de la véranda. La nuit tropicale était molle et parfumée. Sur l'écran de soie noire des montagnes, les foyers cannibales semblaient des festons de velours rouge. Ils

n'avaient jamais brillé d'un tel éclat, parmi les ténèbres d'Erromango.

Aucun bruit ne sortait des hangars. Dans le bungalow, pas une lampe. Pas un bruit non plus dans la cuisine. Fabre appela. Personne ne vint. Il appela encore...

Puis, il se tut, comprenant que Gabriel, lui aussi, était parti.

VIII

Un vieux Canaque s'épouillait, à la manière de Job, accroupi sur un tas de gravats, au seuil d'un hangar démoli. Il s'appelait Kaï. Il avait la face peinte en noir et rouge, ce qui accentuait singulièrement la blancheur de sa tignasse crépue. Il était originaire d'Aoba, l'île des Lépreux, Aoba qui paraît si belle, au soleil couchant, lorsque le navire d'où on la contemple s'apprête à passer entre les îles Aurore et Pentecôte, et qu'on dit adieu aux Nouvelles-Hébrides, pour cingler vers le grand large.

Kaï était à la plantation depuis plus de trente années. Sullivan l'avait reçu de son prédécesseur, qui l'avait reçu du sien, etc. Kaï avait un de ces défauts qui n'en sont pas, puisqu'ils ne nuisent qu'à nous-mêmes. Il était dépensier, il aimait le luxe : cotonnades, boîtes de sardines, peignes en celluloïd. Toujours endetté vis-à-vis

de ses patrons, il avait dû leur consentir des hypothèques successives sur sa personne, de sorte qu'il n'avait jamais été à même de rompre le contrat de travail qui l'unissait à eux. Comme d'autre part, il était doué à la fois d'un sentiment très strict de l'honneur, et d'une défiance non moins vive pour les aventures, il n'avait jamais cherché dans la fuite le moyen de s'affranchir de cette sujétion. Il y avait pas mal de temps déjà qu'il était complètement retombé en enfance. Mais on l'avait conservé comme porte-bonheur. Aujourd'hui, le bonheur étant parti, Kaï n'en était pas moins resté. Peut-être n'avait-il pas eu l'occasion de succomber à la tentation, de repousser des offres bien intéressantes. Mais à quoi bon essayer de diminuer son mérite! Pour une raison ou pour une autre, il était resté. Il n'y avait plus que lui de la vingtaine de Canaques transmis par Sullivan à son successeur. Fabre et Kaï s'entendaient à merveille. Est-il, pour un dément, compagnie plus naturelle que celle d'un idiot?

Kaï cessa de se gratter. Il retira soigneusement du lobe de son oreille droite une pipe de terre, qu'il bourra avec le tabac pris dans un paquet suspendu à son oreille gauche. Mais il ne l'alluma point tout de suite. Il venait d'apercevoir en effet son maître qui s'avançait lentement vers lui.

Quelques jours avaient suffi à rendre Fabre méconnaissable. Il y avait une semaine

qu'il ne se rasait plus. Il était vêtu, ce matin-là, d'un pyjama douteux, tout fripé. Ses pieds nus traînaient dans de mauvaises sandales.

Il s'approcha du Canaque et lui appliqua une claque sur l'épaule.

— Alors, vieux Kaï, on est content? La vie est toujours belle? Ah! Ah! j'ai une nouvelle à t'apprendre... quelque chose qui va bien t'amuser. Sais-tu quoi?

Kaï fit une hideuse grimace pour manifester son ignorance.

— Eh bien, je suis descendu tout à l'heure à la plage. Je n'y étais pas allé depuis trois jours. La pétrolette n'y est plus. Ces cochons sont partis avec.

Il s'agissait des deux derniers indigènes de la plantation, disparus précisément l'avant-veille.

— Ça n'a pas l'air de t'émouvoir beaucoup. Tu es un sage, Kaï. Ah! que n'ai-je été toujours comme toi!

Kaï ne répondit pas, mais, voyant que la conversation se prolongeait, il se décida à allumer sa pipe.

De son côté, Fabre avait retiré son casque. Il s'épongeait le front.

— Qu'il fait chaud, aujourd'hui, Kaï! N'as-tu pas soif? Que dirais-tu d'un verre de whisky?

Le vieillard sourit, et se mit à bredouiller des mots inintelligibles.

— Qu'est-ce qu'il raconte, ce perroquet-là? Que tu ne demandes pas mieux, mais qu'il faut d'abord donner à manger aux moutons? Fiche-

moi la paix, avec tes moutons. Ecoute ce que va te dire quelqu'un qui s'y connaît, un ingénieur agronome de l'Université de Sydney, titulaire de la grande médaille d'or de l'Université de Melbourne, s'il te plaît. Quand les moutons ont faim, il bêlent. Or, tu ne les entends pas bêler. Donc, ils n'ont pas faim. Ce n'est pas plus malin que cela, Kaï de mon cœur. Obéis en conséquence à ton maître, qui te fait l'honneur de t'inviter à prendre le whisky avec lui. Vas-tu te lever, animal?

Cette fois, Kaï avait bondi sur ses pieds. Il suivit Fabre sous la véranda.

— Assieds-toi dans ce beau fauteuil, là, devant la table. Je pense que tu es content, que tu n'as pas à te plaindre. C'est que je sais récompenser la fidélité, moi. Maintenant, attends que j'aille chercher le matériel. Le boy est parti. Gabriel est parti. Tout le monde est parti. Il faut donc que ce soit le patron qui fasse lui-même le service. Excuse-moi une petite minute, Kaï.

Raclant ses savates sur le plancher, il s'engagea dans le corridor.

— J'ai compté les bouteilles qui restaient, dit-il quand il fut de retour. Huit! Or, le *Myosotis* arrive dans trois jours. Si, comme il faut l'espérer, il n'a pas de retard, ça nous fait à chacun notre bouteille par jour. Tu vois que tu n'as pas à avoir de scrupules. La vie est belle, hein, Kaï?

Il remplit les deux verres, et choqua le sien contre celui de l'idiot.

— A ta santé, mon brave. Avoue qu'on est

bien plus tranquille, depuis que tous ces crétins s'en sont allés. Et dire qu'ils ont cru me jouer un bon tour! Je leur souhaite un maître qui leur fasse sécher la peau du dos à coups de rotin. Quant à nous, plus de soucis, plus rien..., la perspective d'attendre en paix ce qui va se passer. Ah! voici la brise qui se lève. Il va faire moins chaud. Toutes les chances!

Les cimes des grands arbres s'étaient mises à onduler doucement. L'Océan, à perte de vue, s'étendait, bleu et désert. Des anneaux d'écume blanche décelaient l'emplacement des roches sous-marines.

— C'est tout de même une belle île, Erromango! murmura Fabre.

Pensivement, il répéta :

— Erromango.

Ces mêmes syllabes, qui lui avaient causé tant de malaise, il les prononçait maintenant avec une espèce de volupté. Il poussa un soupir de satisfaction. Les verres étaient vides : il s'empressa de les emplir. Puis il se leva.

— Ne bois le tien que quand je serai revenu, ordonna-t-il. Je tiens, auparavant, à te montrer quelque chose.

Il entra dans son cabinet de travail. Kaï, demeuré seul, regardait avec convoitise le verre auquel il n'avait pas le droit de toucher, et la bouteille aux trois quarts pleine. N'y tenant plus, il se saisit prestement de cette dernière, en porta le goulot à ses lèvres, et s'adjugea une solide lampée de whisky.

Fabre revenait avec l'objet qu'il était allé quérir. C'était une petite boîte de maroquin rouge, ronde et plate, fermée par un crochet de cuivre. Il l'ouvrit. Une médaille d'or, frappée de vagues allégories agricoles, s'offrit aux yeux éblouis du Canaque.

— C'est beau, hein, Kaï! dit Fabre avec un rire amer.

La médaille, la fameuse médaille de l'Université de Melbourne! Tant de soirées, de nuits, passées dans une petite chambre, à travailler, alors que, dehors, il y avait la beauté des choses!

Fabre l'enleva à la couche de velours où elle reposait et la lança sur la table. Elle y pivota quelques secondes, à la manière d'une toupie.

— Elle te plaît, hein, Kaï? Prends-la. Je te la donne. Prends-la donc. Et que je ne la revoie plus jamais.

Kaï restait interdit, fixant sur son maître des yeux stupides. A deux reprises, il allongea la main, la retira... Il n'osait.

Fabre reprit la pièce et la lança sur les genoux du vieux.

— Tu n'as pas entendu? Je ne veux plus la voir, te dis-je. Tu la perceras, tu enfileras une ficelle dans le trou, et tu la porteras, pendue à ton cou, avec des coquillages. Au moins elle aura servi à quelque chose. Moi, j'ai cru qu'elle m'assurerait dans ce monde la première place, et que je l'emporterais avec moi dans l'autre. Dix années de ma vie fichues, voilà le résultat! Et c'est seulement à l'instant où je vais mourir

que je m'en aperçois. Et je ne m'en serais jamais rendu compte, peut-être, si je n'étais pas venu à Erromango. Kaï, n'écoute jamais les imbéciles, les coquins qui te diront que le travail, ici-bas, c'est la liberté, c'est le bonheur. D'ailleurs, je crois que je n'ai guère à te faire la leçon à cet égard. Un autre verre de whisky, mon ami! Finissons la bouteille, tant que nous y sommes. Il en reste encore sept. Et le *Myosotis* est un honnête bateau, qui aura à cœur, tu verras, de ne pas être cette fois en retard.

De la seule baraque qui demeurait intacte, un pitoyable bêlement sortit. Le Canaque prêta l'oreille, fit mine de se lever.

— Ne t'inquiète pas, Kaï, voyons. Cela n'a aucune importance.

De nouveau, le bêlement retentit. Fabre éclata de rire.

— Ils se trompent, s'ils espèrent m'émouvoir, fit-il. Sales bêtes! Dix ans de perdus! Dix ans? Toute ma vie, pourrais-je dire! N'avoir passé qu'une fois sur la terre, et s'être éreinté à des niaiseries pareilles! Je n'aurais pas agi autrement, ma parole, si j'avais eu une douzaine d'existences successives à ma disposition. Ils sont propres, les gens sérieux! Sans Erromango, j'aurais été floué jusqu'au bout. Kaï, écoute-moi bien. Je t'ai déjà fait un cadeau. Je veux encore t'en faire un autre. Je vais aller chercher mes diplômes. Il y en a des tripotées. Tu en feras des papillotes. Elles te serviront à allumer ta pipe.

Cette fois, ce furent deux brebis qui se mirent à bêler ensemble. Une plainte d'une tristesse indicible. On eût dit un sanglot d'enfant.

Fabre eut un geste excédé.

— Oh! mais! ça ne peut plus durer ainsi. Viens avec moi, Kaï. Nous allons voir ce que nous allons voir.

Il commença à descendre l'escalier. Il chancelait. Il était obligé de se raccrocher à la rampe. Le Canaque suivait, faisant sauter dans sa main la pièce d'or, avec un rire hébété.

— Mon casque! J'ai oublié mon casque. Fais-le-moi passer. Je n'ai pas le droit de mourir d'une insolation, moi.

Les brebis, sentant qu'on venait à elles, bêlaient plus fort.

— Oui, mes mignonnes, attendez! Dire que, jusqu'au bout, j'aurai été l'esclave de ces animaux-là! Peut-on être plus niais! Qu'est-ce que j'espérais? Un article nécrologique dans la *Gazette de l'Elevage?* Ou mon portrait dans le *Sydney Tribune*, sans doute?

Kaï partit d'un rire bruyant, de quoi Fabre parut très flatté. Lui qui ne s'était jamais abaissé à la plaisanterie, ne voilà-t-il pas qu'il était heureux de divertir un vieux sauvage pouilleux!

Bientôt, ils atteignirent la baraque d'où sortaient les bêlements. En fait de porte, il n'y avait qu'un clayonnage en branches, lié à la paroi par une corde. Fabre dénoua cette corde.

Le clayonnage chut tout d'une pièce à l'intérieur du hangar. Les bêlements s'étaient tus.

— Petits, petits! appela-t-il, comme s'il se fût agi de poussins.

Rien ne bougea dans le hangar. Il poussa un juron.

— Tu vas voir, Kaï, tu vas voir que ces vermines-là, après avoir gueulé toute la matinée, vont faire semblant maintenant de ne pas nous connaître. Il n'y a pas plus sournois qu'un mouton. Entrons leur dire deux mots.

On ne pouvait, dans la baraque, se mouvoir sans précautions, à cause des ramures du toit effondré, auxquelles on s'en venait constamment cogner de la tête. A cause de l'obscurité aussi. On y voyait juste assez pour apercevoir, dans le recoin le plus éloigné, un lamentable amas grisâtre, un bélier, trois brebis, un agneau, tout ce qui restait de l'orgueilleuse bergerie de Pilbarra.

On ne distinguait ni les têtes, ni les pattes des animaux. Rien que leurs flancs, de pauvres flancs qui battaient.

— Alors, les enfants, dit Fabre, on ne vient même plus dire bonjour à Papa!

Et il lança un coup de pied dans le tas.

La bête qu'il avait atteinte poussa un gémissement, se dressa tant bien que mal sur ses jambes. C'était une brebis. Malgré l'effroyable chaleur qui régnait dans cet abject réduit, elle grelottait.

— Flanque-moi toujours celle-là dehors, Kaï, en attendant que je t'expédie les autres.

Successivement, il débusqua les deux autres brebis et l'agneau. Il ne restait plus que le bélier. Celui-ci s'obstinait. Cornes basses, il tenta même un simulacre de défense.

— De quoi! de quoi! hurla Fabre. Ça, c'est trop fort, par exemple.

S'armant d'une de ses savates, il en asséna un coup sur le museau de l'animal. Celui-ci poussa un grognement de douleur, s'élança au dehors.

L'agneau et les brebis semblaient l'attendre au seuil du hangar, incertains sur ce qu'ils avaient à faire. Quel navrant spectacle offraient ces cinq pauvres rescapés de tant de misères, ces innocentes victimes du raisonnement humain, mille fois plus homicide, quand il s'en mêle, que l'imagination. Avec leurs toisons hirsutes, emmêlées de chardons, polluées d'ordures, avec leur maigreur, leur perpétuel tremblotement, leurs tristes yeux épouvantés, ils étaient le résumé pitoyable de la banqueroute de Pilbarra. Fabre les regarda sans mot dire. Peut-être revit-il, en cette minute, le paysage du Val de Loire où il s'en était allé les chercher : un ciel noyé d'eau, des nuages bas, des marais gris-pâle, un horizon barré par plusieurs lignes de bois noirâtres, un rapide vent salubre qui glaçait les poumons... Quel contraste avec la touffeur écrasante, le bariolage vénéneux, la torpeur glauque d'Erromango!...

Il se passa la main devant les yeux, comme pour chasser une image importune.

— Allez-vous-en! cria-t-il aux moutons. Pschtt! pschtt! Allez-vous-en!

Collées les unes contre les autres, les malheureuses bêtes continuaient à ne pas bouger. Le tremblement de leurs pattes, seul, s'accentua.

— Crois-tu, Kaï? Regarde-moi ces sales bêtes. Ça ne demandait avant qu'à se sauver, et maintenant qu'on leur rend la liberté, ça ne veut plus rien savoir. Attendez un peu, mes petits amis!

Il avait ramassé une branche qui traînait à terre. Il en cingla le groupe affolé. Les brebis gémirent doucement. Quant à Kaï, il ne s'était jamais tant amusé. S'emparant d'un caillou, il en visa l'une des brebis, qu'il atteignit à la tête.

— Bravo, Kaï! Hardi! A mon tour!

Sous une grêle de pierres, les bêtes se décidèrent à prendre le large. Elles s'enfuirent et se perdirent dans la brousse. Le petit agneau courait auprès de sa mère, avec des bêlements désespérés, qu'on entendit bien après qu'ils eurent disparus tous les deux.

— Et toi? Qu'est-ce que tu attends pour déguerpir?

C'était du bélier qu'il s'agissait. Il se refusait toujours à bouger. La lourde branche feuillue s'abattit en sifflant sur lui. Il poussa alors un cri rauque, fit un bond, et s'élança, droit devant lui, au triple galop.

Les deux hommes se tenaient les côtes.

— As-tu vu, Kaï? As-tu vu? C'est vers les montagnes qu'il se dirige. Je pense à la tête que vont faire messieurs les *bush men*, quand il va débouler au milieu d'eux. Ils le prendront pour la bête de l'Apocalypse.

L'idée du bélier surgissant soudain, à la nuit tombante, dans un cercle de cannibales accroupis autour de leur foyer, cette idée était vraiment d'une drôlerie irrésistible. Elle secoua Fabre d'un rire qui mit assez longtemps à se calmer.

— Eh bien, Kaï, j'espère que cette fois on va avoir la paix à Pilbarra. Nous n'avons pas volé un petit apéritif, n'est-ce pas, vieux frère?

⁂

C'était une nuit merveilleuse, une nuit pleine de toute la sombre gloire des tropiques, la dernière nuit de Fabre à Erromango.

Il faisait frais, froid, presque. Les astres, dans le ciel noir, avaient le scintillement de grappes de raisins glacés. La voie lactée barrait le firmament, et le clignotement de ses milliards d'étoiles la faisait semblable à une souple écharpe de gaze que la brise eût fait onduler.

Fabre, dans son rocking, rêvait. Vers six

heures, un peu avant le coucher du soleil, il avait appelé Kaï :

— Viens, mon vieux Kaï. Viens prendre ton whisky avec moi. C'est sans doute le dernier que je t'offre, à moins que le *Myosotis* ne soit pas exact au rendez-vous. Mais cela m'étonnerait fort.

Une dernière fois, le ciel était devenu rouge, puis violet, puis lilas, puis brun foncé. La grande nuit s'était abattue à la manière d'un dais funèbre. Sur la poitrine de Kaï, la médaille d'or de l'Université de Melbourne avait des oscillations grotesques. Fabre s'en divertissait. Il se souvenait du jour où trois graves messieurs en redingote lui avaient remis ce hochet avec plus de pompe que le prêtre l'hostie. Souvent, lorsqu'il avait senti le besoin de se rassurer sur lui-même, il avait ouvert la boîte de maroquin rouge, à seule fin de contempler ce ridicule certificat. Depuis, Erromango avait fait son œuvre. Il était désabusé.

Du bungalow obscur, des hangars vides sortait un pesant silence. Des cinq pauvres bêtes chassées quelques jours plus tôt, seule, le lendemain, une misérable brebis était revenue. Elle avait été accueillie à coups de pierres. Elle était repartie. Elle n'avait plus reparu.

Un à un, les feux des cannibales venaient de s'allumer sur les montagnes. Le whisky rendait Kaï loquace. Il s'était mis à parler. Dans un jargon invraisemblable, il avait commencé à conter une vague histoire, qui avait la préten-

tion d'être l'histoire de sa vie. Bastonnades, requins filant entre deux eaux, pirogues chavirées, cyclones... la morne épopée des Hébrides. Le temps et l'espace étaient absents de cette féroce rapsodie. Toutes les îles de l'archipel, toutes les années d'un demi-siècle s'y trouvaient mélangées. Tout s'y pressait sur le même plan. Et la distraction avec laquelle écoutait Fabre augmentait encore la confusion de ce fantastique récit.

Kaï, finalement, s'était tu. A son tour, Fabre avait parlé.

— Si tu allais te coucher, mon petit Kaï?

Abruti par l'alcool, la tête retombant sur la poitrine, touchant du menton la médaille de Melbourne enfouie parmi les coquillages de ses colliers, le Canaque fixait sur son maître un regard hébété.

— Prends avec toi cette bouteille de whisky, la dernière! Et puis va-t'en où tu voudras... comme les moutons! Que je ne te revoie plus jamais! Tu n'as pas besoin d'être là, de voir ce qui va se passer cette nuit. Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en! As-tu compris, oui ou non, cochon?

Quelle folie d'imaginer que Kaï eût pu comprendre ces paroles! Mais il y avait dans la voix de Fabre quelque chose qui suffisait à convaincre le vieillard que c'était fini de plaisanter. Sa bouteille à la main, Kaï avait descendu en titubant l'escalier de la véranda. Son ombre s'était fondue dans les ténèbres, puis le bruit de ses pas, signalés d'abord par un frémisse-

ment d'herbes froissées, un cliquetis de boîtes de conserves bousculées. Puis, plus rien. Et Fabre était demeuré seul, tout à fait seul, cette fois, au milieu du grand silence, un silence qui ne serait plus rompu que par l'approche de la Mort...

Une nuit merveilleuse. La dernière nuit de Fabre à Erromango.

Jadis, au cours de nuits presque aussi belles, lorsque la dame de Rose Bay s'en venait retrouver son amant, Fabre avait coutume de l'attendre à la porte du jardin. Elle descendait rapidement de la voiture qui l'amenait. Ils échangeaient quelques brèves paroles. Ce n'était qu'une fois le seuil de leur chambre passé qu'ils osaient s'étreindre, qu'ils avaient le courage de se regarder. Chaque jour, elle était pour lui une autre femme que la veille. Et pourtant c'étaient toujours les mêmes gestes qui se renouvelaient. Elle laissait tomber sa tête sur l'épaule de Fabre. Mieux que les baisers, cet aveu de sa faiblesse le transportait. Il n'y avait presque pas de lumière, juste assez pour lui permettre d'apercevoir cette mince silhouette pâle allongée sur le divan. Il s'agenouillait auprès d'elle. Un sourire triste et doux, à peine entrevu, des hanches étrangement étroites et fines... Quelle fragile image il eût conservé d'elle, s'il ne s'y était mêlé la brûlure propre à tous ceux qui souffrent de savoir que leur union éphémère va être suivie d'une éternelle séparation!

Or, c'était précisément du souvenir de cette brûlure qu'était faite sa victoire actuelle.

Erromango avait donné à la vie de Fabre la conclusion la plus inattendue. Huit mois auparavant, en quittant l'Australie, il avait pu croire qu'il ne s'agissait que de bénéfices matériels à réaliser. Et, petit à petit, il avait vu surgir bien autre chose. Il ne s'était pas étonné d'une aussi miraculeuse transformation. Incapable de se douter que c'était lui-même qui avait construit et meublé de toutes pièces ce nouvel univers, il estimait normal que le hasard, entre tous les endroits du monde, eût choisi pour l'y envoyer celui où Alice Jeffries dormait son dernier sommeil.

Aussi, comme son aventure s'éclairait à présent de façon splendide! Comme ils lui apparaissaient risiblement naïfs, ses efforts du début pour lutter, pour nier même l'évidence. Il était mieux que résigné. Il était heureux. Il possédait le secret de son existence. Il s'était cru fait pour l'action, alors qu'il n'avait jamais été fait que pour l'amour. Il n'aspirait plus qu'à déployer son vol, avec cette certitude si chèrement conquise pressée contre son cœur.

Dans le photophore, la bougie venait de s'éteindre. Toute la magie de la nuit s'était alors révélée. Les sous-bois bleuis par la lune, les grandes montagnes où les feux des cannibales rutilaient comme un mouvant diadème de rubis, les blanches vapeurs qui montaient de la mer

composaient un spectacle dont la prodigieuse invraisemblance était bien l'asile rêvé des plus folles imaginations. Au milieu de ces nuées voyageuses, de ce paysage qui allait sans cesse se transformant, les chimères de Fabre prenaient figure d'êtres logiques, et il ne lui était vraiment plus possible de ne pas croire à leur réalité.

Il frissonna. Non de peur, certes. Il y avait longtemps que ce sentiment n'avait plus place dans son âme. La pensée de la cartouche introduite avec un bruit mat dans le canon de la carabine qui avait tué Jenkins n'avait plus rien qui pût l'émouvoir. Il avait même examiné à plusieurs reprises s'il n'y aurait pas lieu de prévenir l'instant de son intervention. Sa seule crainte était de voir la Mort en retard au rendez-vous qu'il lui avait fixé. S'il tremblait, c'est qu'il avait froid, tout simplement. Il n'avait que des vêtements de toile, et le thermomètre, aux Hébrides, descend parfois, en juin, jusqu'à dix degrés.

Il se leva. Un fond de whisky restait dans la bouteille. Il en emplit son verre, et le prit dans sa main gauche. De sa main droite, il tâtait la cloison ténébreuse du corridor. Il rencontra ainsi le râtelier d'armes, qui, une seconde, l'arrêta. Il pénétra dans le cabinet de travail, s'assit devant son bureau. Il était calme, parfaitement calme. Tous les gestes qu'il était en train d'accomplir, il les avait réglés à l'avance. Le store de la fenêtre qui donnait sur la véranda

était baissé. Mais l'ouverture de l'autre fenêtre se peuplait de tout un coin d'Erromango : frondaisons violettes, pics rougeâtres, ciel pâli, dans lequel les constellations australes opéraient avec une lenteur majestueuse leur révolution.

Quelle heure était-il? Deux heures du matin; trois, peut-être. Pour le savoir, Fabre n'aurait eu qu'à faire jouer sa lampe électrique, qu'à consulter sa montre, qui se trouvait sur la table, à portée de sa main. Mais à quoi bon? D'ailleurs, ne venait-il pas de se jurer de ne plus bouger?

Combien de temps allait-il avoir encore à attendre? Pas beaucoup, il l'espérait. Sans cela, il serait contraint... Et, tout à coup, il poussa un soupir de soulagement.

Là-bas, très loin, au fond de la nuit déclinante, un appel venait de retentir, un long appel, suivi d'un second, puis d'un troisième. La sirène du *Myosotis!* Huit mois plus tôt, elle lui avait signifié son abandon sur une terre maudite. Aujourd'hui, c'était d'un bien autre verdict qu'il s'agissait. Et l'allégresse qu'il ressentait dépassait pourtant en véhémence toute sa détresse d'alors.

Cher *Myosotis!* Jusqu'à la dernière minute, Fabre avait redouté son inexactitude. Avec ces pauvres cargos des îles, sait-on jamais! Maintenant, c'en était fait. Les choses et les hommes avaient bien pu joindre leurs efforts pour séparer Fabre de son amante. Peine perdue! Le jour qui était sur le point de naître allait, par la

grâce d'Erromango, assister au triomphe de ces deux ombres longtemps désunies, et pour toujours, maintenant, réaccordées.

*
**

Dans la salle à manger du *Myosotis*, le déjeuner s'achevait. On s'entretenait de la déception éprouvée la veille. Fabre, invité à dîner pour ce soir-là, lors du dernier passage du cargo, avait été attendu jusqu'à près de neuf heures. Finalement, il n'était pas venu.

— Peut-être nous sommes-nous trompés, avança M. Crépin. N'était-ce pas nous, au contraire, qui devions dîner chez lui?

— Pas du tout, répliqua M. Bosc. Je me vois encore expliquant la chose, la répétant, et la lui faisant répéter : premier soir d'escale, dîner à bord; second soir, dîner à Pilbarra. Vous aviez tous bien compris ainsi, vous autres?

— Parfaitement, parfaitement, dirent les colons.

— C'est entendu, dit M. Espérandieu. Mais Crépin peut avoir raison, tout de même. C'est Fabre qui aura fait la confusion. Dans ce cas, il nous aura lui aussi attendu hier toute la soirée, devant une table mise.

— Mais alors, fit remarquer M. Brunet, il

n'avait qu'à sauter dans sa pétrolette et qu'à venir au bateau. Nous aurions agi ainsi, si nous avions eu comme lui un canot à notre disposition.

— Nous n'avons qu'à aller voir ce qu'il devient, dit M. Guibourg.

— Comment cela? A la nage?

— Et ce canot? Pourquoi est-ce faire?

M. Guibourg désignait une embarcation à pétrole qui allait et venait à toute vitesse le long du *Myosotis*.

M. Brunet haussa les épaules.

— Ce canot? Tu en as de bonnes! C'est celui de Jeffries. Je te conseille d'aller le lui demander.

— Pourquoi pas? fit M. Espérandieu. Je ne sais pas ce que vous avez tous contre Jeffries. Que Fabre ne nous ait pas donné signe de vie d'ici deux heures, et je me charge de l'affaire, moi.

— Bien du plaisir, ricana M. Rouchon. Je suis de l'avis de Brunet, moi. Il n'y a pas de pire malotru que ce Jeffries. Figurez-vous qu'hier matin, quand le *Myosotis* a jeté l'ancre, je suis monté sur le pont. Je ne pouvais pas dormir dans ma cabine. Et puis, je voulais être là, au moment où le soleil se lèverait. Cinq mois presque sans voir un cocotier, ça commençait à me peser. A peine venais-je de mettre le nez dehors que me voilà heurté dans l'obscurité par quelqu'un qui manque de me flanquer par terre. C'était Jeffries. Croyez-vous qu'il se soit excusé?

Ah bien, oui! Moi, comme un imbécile, je l'invite à prendre une tasse de café noir. C'est à peine s'il m'a répondu.

— Tu le rasais avec ton café, dit M. Bosc. Mets-toi à sa place. Il était pressé d'avoir son courrier, parbleu!

Le capitaine du cargo, qui n'avait pas encore prononcé une parole, posa sa pipe sur la table.

— A propos de courrier, fit-il, votre Fabre, soit dit entre nous, me paraît un drôle de particulier. Comment! Je suis encombré, depuis Sydney, d'un tas de lettres, de commissions, de colis destinés à cet animal-là, et depuis trente-six heures, il n'a pas trouvé le moyen de venir m'en débarrasser. Il faudra bien qu'il s'y décide, parce que, moi, pour livrer à domicile, macache. Ce soir, à minuit, trois coups de sirène, et au revoir. Qui est-ce qui m'a fabriqué un pareil zouave? Est-ce que ça ne lui suffit pas que nous ayons hier, par sa faute, laissé refroidir la soupe et bouillir le whisky!

— Il a sans doute une excuse, dit M. Guibourg. En tout cas, commandant, soyez sans inquiétude. Je viens de jeter un coup d'œil sur le coprah de Jeffries : le chargement en est presque terminé. Dans une heure, Espérandieu et moi lui emprunterons sa pétrolette, et nous irons voir ce qui se passe à Pilbarra. Il faut tout de même que nous sachions si nous dînons là-bas ce soir, oui ou non.

— De toute façon, grogna le capitaine, je donnerai l'ordre au cuisinier de ne pas laisser

éteindre ses fourneaux. Je crois que ce sera plus prudent.

Le capitaine en question n'était plus Simler. Ce dernier, dès l'arrivée du *Myosotis* à Sydney, en était descendu pour n'y plus remettre les pieds. Il avait fini, paraît-il, par trouver un emploi plus que modeste dans une compagnie de tramways, à Paramatta, aussi loin que possible de la mer. On était allé chercher à la hâte, pour le remplacer, un vieil officier en retraite. Le capitaine Paphus, plus connu aux îles sous le nom de *Commandant Colibri,* était un énorme gaillard, poilu et hirsute, genre Magdalena. Bon marin, au demeurant, quand il n'était pas obligé d'avoir recours à une carte, connaissant les mers du Sud mieux qu'un Canaque, n'ôtant sa pipe de sa bouche que pour jurer, et se fichant comme de sa première chique de la fièvre, des cannibales et des cyclones. Son premier acte, en prenant possession de la cabine de son prédécesseur, avait été de décrocher le baromètre anéroïde de l'infortuné Simler. Il l'avait remplacé par un capucin de carton peinturluré, dont le capuchon, selon les variations atmosphériques, se relevait ou s'abaissait.

Quant aux colons, ils étaient tous là, de M. Crépin, d'Aoré, à M. Bosc, de Mallicolo. M. Rouchon avait été bon prophète : partis pour huit mois, ils revenaient au bout de quatre, les poches à peu près vides, mais ne regrettant rien, et persuadés qu'ils s'étaient bien amusés. A présent, la dure vie de la brousse allait reprendre

ces grands enfants, trois ans, quatre ans, jusqu'à ce que le coprah, la nacre, le cacao, leur aient reconstitué un petit pécule, qu'ils iraient dissiper de nouveau avec le même enthousiasme.

Depuis que le *Myosotis* les avait réunis, c'étaient les mêmes épisodes de leurs aventures à Sydney qui revenaient dans la conversation, trois à quatre fois par jour.

— Sacré Fabre, disait M. Brunet, avouez qu'il nous a donné un fameux tuyau, avec son hall du Victoria. Sans lui, je ne sais pas comment je me serais débrouillé, tandis que, le premier soir, ça y était. J'avais trouvé chaussure à mon pied.

— Hum! faisait M. Bosc, le premier soir!... Tu as eu de la chance. Moi, j'ai mis plus de temps. Il est vrai que j'ai procédé avec circonspection. Je voulais suivre les conseils de Fabre, être sûr de ne pas tomber sur une gourgandine. Enfin, je n'ai pas eu à me plaindre. Pauvre petite, dire qu'on ne se reverra peut-être jamais! Le jour du départ, elle pleurait, vous savez, en me lançant des serpentins, tandis que le bateau commençait la manœuvre.

— Moi non plus, murmurait M. Crépin, rêveur, je n'ai pas eu à me plaindre. Pour ça, non! C'est égal, j'aurais peut-être pu m'amuser davantage, tout de même...

Chaque jour, au moment du café, depuis deux semaines, M. Crépin faisait la joie de ses camarades, en leur contant l'histoire de ses amours. Il pouvait, lui, se vanter d'avoir été aimé par

une honnête femme. Celle à qui il s'était permis, tout rouge et bégayant d'émotion, d'offrir une coupe de champagne dans le jardin d'hiver du Victoria, était une belle fille, certes, mais mariée à un sous-chef de bureau d'une Compagnie d'assurances, effroyablement jaloux. Pour bien lui prouver qu'elle n'était pas ce qu'il aurait pu croire, elle avait tenu à le présenter à son mari. Dès lors, les vacances du bon M. Crépin avaient consisté à mener pendant deux mois et demi une vie de famille exemplaire. On lui avait fait contracter une assurance contre les accidents, si avantageuse qu'il s'était cru obligé, outre des charretées de jouets aux enfants, d'offrir une pelisse de fourrure à leur père. Il n'était pas sans en conserver quelque rancœur.

— En voilà une, répétait-il, dont je n'ai pas eu besoin d'insister pour savoir le nom! Elle me l'a bien dit tout de suite. Je ne veux pas passer pour un ingrat. Elle était très gentille, il faut raconter les choses comme elles sont. N'empêche qu'à mon prochain séjour, je ne dis pas que je n'essaierai pas de m'adresser plutôt à quelqu'un dont c'est le métier, et qui ne me forcera pas à conduire les gosses au Jardin Zoologique, pendant que les parents sont au temple. Il vaut mieux savoir où l'on va, et ne pas perdre son temps à un tas de simagrées.

Il n'en était pas moins un de ceux qui gardaient à Fabre le plus de gratitude, et il lui tardait de le voir, pour le remercier.

Le soleil était déjà moins brûlant. Il déclinait, donnant aux montagnes d'Erromango, qui lui faisaient face, une somptueuse teinte de pourpre sombre.

Depuis quelques minutes, les colons devisaient plus mollement. M. Espérandieu tira sa montre.

— Fichtre, bientôt quatre heures! Rien ne pointe à l'horizon. Il faut se décider.

— Eh! fit M. Rouchon, railleur, on dirait que vous êtes moins pressé d'aller présenter à Jeffries votre petite requête?

M. Espérandieu haussa les épaules.

— C'est ce qu'on va voir. Tu viens, Guibourg?

Ils sortirent de la salle à manger. Par la porte demeurée ouverte, on apercevait Jeffries, penché sur la cale béante, et surveillant la descente de ses sacs.

— Vous verrez, opina M. Brunet, que ça n'ira pas tout seul. Le père Magdalena le connaissait bien, Jeffries : un ours!

— Pas autre chose! appuya M. Rouchon, qui avait sur le cœur sa mésaventure de la veille.

— En tout cas, dit le commandant Colibri, il doit commencer à avoir du foin dans ses sabots. Qu'est-ce qu'il est en train de me refiler, comme coprah, l'animal! Une escale où, il y a dix ans, on ne chargeait pas cent sacs. Ce n'est pas un fainéant, vous savez. Hier matin, quand nous sommes arrivés, deux bonnes heures avant le lever du jour, l'ancre n'était pas encore au fond de l'eau qu'il était déjà sur la passerelle. Je lui remets son courrier, il repart dare dare,

en me prévenant que, deux heures plus tard, il serait là avec ses chalands. Depuis, le treuil n'a plus cessé de roucouler, les grues de monter de la marchandise. Si seulement on me donnait le deux du cent, comme ça devrait se faire dans toute Compagnie qui se respecte!... Mais voici nos lascars.

— Eh bien? demandèrent les colons.

— Eh bien, déclara M. Espérandieu, ça a marché comme sur des roulettes, ne vous en déplaise. Avant une demi-heure, il en aura fini avec son coprah. Nous le déposerons chez lui, et nous continuerons sur Pilbarra, avec sa pétrolette et son barreur canaque, qu'il laisse à notre disposition. Voilà!

— Vous auriez pu, par la même occasion, lui demander s'il savait pourquoi Fabre nous a laissé tomber de la sorte, dit M. Rouchon, qui tenait à masquer sa défaite.

— Et qui te dit qu'on ne l'a pas fait?

— On le lui a demandé, dit M. Guibourg. Là, il faut reconnaître que nous avons eu moins de succès. Il nous a proprement envoyés promener, se bornant à nous répondre — et sur quel ton! — qu'il avait assez de ses affaires, sans aller s'occuper encore de celles des autres.

— Vous ne direz pas que je ne vous avais pas avertis, fit M. Rouchon. Magdalena avait raison. Un ours!

— Par les saints Evangiles, rugit le Commandant Colibri, on crève de soif, ici. Ohé! cambusier de malheur, qu'est-ce qui m'a fichu une

unité pareille. De la bière, et pour tout le monde! Là, voilà qui va mieux. A présent, mes enfants, expliquez-moi un peu vos projets. Je n'y comprends goutte.

— Vous les connaissez, dit M. Espérandieu. Guibourg et moi, nous allons chez Fabre. De deux choses l'une : ou nous dînons chez lui, et alors il envoie sa pétrolette pour nous chercher; ou il a oublié que nous étions ses invités, et nous le ramenons dîner à bord.

— Bien. Tout ça vous regarde. Mais il y a une troisième chose qui m'intéresse, moi : les colis de ce loustic, et ses paperasses. Vous allez me faire le plaisir de prendre tout le lot avec vous.

— Nous ne demandons pas mieux. Il y en a beaucoup?

— S'il y en a? Je vous crois. Des lettres comme s'il en pleuvait. Et des caisses, de belles caisses cerclées de fer, qui font *glou-glou-glou,* quand on les retourne la tête en bas. J'ai idée qu'elles doivent contenir autre chose que de l'eau de Cologne. Un tas de messieurs très bien, à Sydney, sont venus me confier tout cela avec des larmes dans la voix, et des compliments à n'en plus finir pour le zèbre en question. Je vais vous chercher les lettres. Quant aux caisses, je les fais descendre dans le canot de Jeffries. Et puis, débrouillez-vous. Je ne veux plus en entendre parler.

— Oh! oh! dit M. Bosc, si elles sont pleines de ce que vous croyez, gardons-en au moins une

à bord. Elle nous servira à mettre Fabre à l'amende, s'il a le toupet de venir dîner ici, après nous avoir invités chez lui.

— Parfaitement! cria-t-on en chœur.

Au même instant, le maître d'équipage parut sur le seuil du carré.

— M. Jeffries attend.

— Voilà, voilà, nous y allons, fit M. Espérandieu. Viens-tu, Guibourg?

— Je vous accompagne, dit M. Crépin, qui avait plus hâte que jamais d'assurer Fabre de sa reconnaissance.

Tous les trois, ils rejoignirent Jeffries dans son canot automobile, et s'installèrent tant bien que mal parmi les caisses destinées à Fabre. Jusqu'à Longstal, personne ne parla.

— Au revoir, Messieurs, dit Jeffries, en prenant congé d'eux. Ne vous pressez pas. Je n'ai plus à revenir à bord. La pétrolette reste donc à votre disposition.

— Nous vous sommes bien obligés, répondit M. Espérandieu. Mais nous espérons pouvoir vous la renvoyer tout de suite. A Pilbarra, nous aurons celle de M. Fabre.

Le Canaque donna un coup de barre, et l'embarcation vira vers l'Ouest. MM. Guibourg et Crépin se tenaient au milieu, assis sur le capot. M. Espérandieu était à l'avant. Il scrutait sans cesse l'horizon, comme s'il eût conservé l'espoir de voir surgir, d'un instant à l'autre, l'embarcation de Fabre.

Le soleil se rapprochait avec rapidité de la

ligne des flots. Le chant du ressac s'atténuait. Entre les bancs de coraux, là où la profondeur était à peu près nulle, l'eau avait des nuances céladon pâle. Le reste de la mer était lilas. Lilas aussi les hautes montagnes. Dans le ciel désert, un nuage immobile avait l'air d'une goélette surprise par le calme.

MM. Guibourg et Crépin s'étaient mis à causer.

— La nuit ne va plus tarder à arriver, fit le premier. Heureusement que le moteur de Jeffries n'est pas de la camelote.

— On se serait bien passé de cette balade, dit l'autre. Ça ne rate jamais : les journées où l'on s'est promis de bien s'amuser finissent toujours en queue de poisson.

Le barreur canaque serrait de très près la terre. C'était la succession habituelle de criques enténébrées, de trouées dans la verdure compacte. Le vent était tombé. Les oiseaux étaient couchés.

— Voici Pilbarra, dit M. Crépin, comme le canot venait de doubler le petit promontoire qui séparait les deux plantations.

M. Guibourg eut une moue.

— On dira ce qu'on voudra, Erromango n'est pas un endroit folâtre. Il ne doit pas rigoler tous les jours, Fabre.

— Quand on pense, soupira M. Crépin, que, tandis que nous sommes ici, à faire les andouilles, tous les lustres du Victoria commencent à s'allumer, et que le hall regorge de gentilles femmes en toilette de tulle bleu, rose,

jaune, mauve, — toutes les plus jolies couleurs, quoi!

M. Espérandieu se retourna avec humeur.

— Si c'est tout ce que vous trouvez à raconter, pour remonter le moral des gens, vous feriez aussi bien de la boucler.

Fronçant le sourcil, il s'était remis à observer la plage de Pilbarra, qui n'était plus éloignée que d'un quart de mille. Il y avait quelque chose, dans l'aspect du paysage, qui ne lui plaisait qu'à demi. Quoi? Il ne savait pas. Il essayait de le deviner.

— Ah! s'écria tout à coup M. Crépin, voilà Fabre! Enfin!

— Où ça? interrogea M. Guibourg.

— Là. A côté de cette baraque. Tu ne le vois pas? Il nous fait des signes.

M. Espérandieu lança à son compagnon un regard de colère.

— Si ce n'est pas malheureux! Il prend maintenant un tronc de cocotier pour un homme. Au cas où tu serais saoul, il vaudrait mieux prévenir.

— On est tout près, cependant, dit M. Guibourg, qui écarquillait lui aussi les yeux tant qu'il pouvait. Avec le potin que fait notre moteur, Fabre devrait déjà nous avoir entendu. C'est curieux, tout de même. A présent, peut-être qu'il est en promenade.

— A moins qu'il ne soit au café d'en face, occupé à faire une manille, fit M. Crépin, qui

ne tenait plus à s'entendre reprocher son manque d'enjouement.

— Ah! ça, vous ne pouvez pas vous taire une minute, grogna M. Espérandieu. Faites donc plutôt attention à ne pas vous flanquer dans la flotte.

La pétrolette venait de piquer du nez contre la grève. Ils sautèrent successivement sur le sable, en gens accoutumés à cet exercice.

— Qu'est-ce que je disais! fit M. Guibourg. Il n'y a rien sous le hangar.

Il s'agissait d'une grossière construction en planches, destinée de toute évidence à abriter le canot de la plantation. En effet, elle était vide.

— Fabre est certainement en voyage, dit M. Crépin.

— Je le souhaite du fond du cœur, grommela M. Espérandieu.

Ils étaient réunis tous trois au bas du sentier qui montait vers le bungalow. Mais aucun ne faisait mine de s'y engager. Au-dessus d'eux, le ciel, où tournoyaient les premières chauves-souris, était devenu de cendre violette.

— L'emplacement est bien choisi, murmura M. Crépin, sans conviction.

— Evidemment, fit M. Guibourg, sur le même ton. C'est égal...

— C'est égal... quoi?

— Je ne comprends tout de même pas très bien l'emballement de Vatard. A présent, il se peut que là-haut ce soit un véritable paradis.

— On verra, dit nerveusement M. Espérandieu. Allons, allons, dépêchons-nous.

Et ils se mirent en devoir de gravir le raidillon.

Ils avançaient lentement, s'accrochant aux lianes, glissant sur les racines sournoises qui couraient en travers du sentier comme d'épaisses couleuvres noires. M. Espérandieu poussa une exclamation sourde.

— Ah! bien, vrai, fit de son côté M. Guibourg. Quand je reverrai Vatard, je ne manquerai pas de lui dire...

Il répéta :

— Ah! bien, vrai!

— Avançons, fit M. Crépin.

— Avançons, dit à son tour M. Espérandieu.

Ils ne bougeaient pas, cependant. Le spectacle qui s'offrait à eux les rendaient stupides. Ces vétérans des îles avaient sans doute vu nombre de plantations incendiées par les cannibales, ou ravagées par les cyclones. Ici, c'était quelque chose de pire, une dégradation qui avait des aspects de taudis, un délabrement sans nom, un répugnant mélange de pourriture animale et végétale. Les toitures des hangars, crevées, pendaient à l'intérieur. Le sol était couvert de détritus de toutes sortes, amalgame rebutant de sauvagerie et de civilisation. Seul intact, au milieu de ces ruines ignobles, le bungalow dressait, dans le crépuscule blême, son carré d'ombre et de mystère.

— Il y a eu un malheur! murmura M. Espérandieu.

— Je ne sais pas ce qu'il y a eu, dit M. Guibourg. Toujours est-il que le commandant a eu une riche idée en faisant préparer le dîner à bord.

De même qu'un instant plus tôt au bas du sentier, ils demeuraient maintenant au pied de l'escalier du bungalow. Annonçant la chute du soleil, un souffle obscur parcourut les ramures silencieuses. Sur les montagnes, les feux commençaient à s'allumer.

— Joli endroit! dit M. Crépin.

— Montons, fit M. Guibourg. Nous n'allons pas rester comme cela. Il faut savoir ce qui se passe.

Sous la véranda, rien de particulier. Un fauteuil d'osier, une table sur laquelle il y avait un verre et un flacon de whisky.

— Il y a encore du whisky dans le verre, constata M. Espérandieu.

— Il faut appeler, dit M. Guibourg. Il n'est pas possible qu'il ne vienne pas quelqu'un.

Aucun des deux autres ne se décidant, ce fut lui qui se dévoua.

— Fabre!

Il ne renouvela pas son appel. Au milieu des ténèbres qui tombaient de tous côtés en masses compactes, sa voix avait résonné de manière trop lugubre.

— Fichons le camp! murmura-t-il.

— Pas avant d'être fixés, protesta M. Crépin.

— Fixés sur quoi? Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais j'avoue que tout cela ne me plaît guère. Ce sont les *bush men* qui seront passés par ici, j'en suis sûr, à présent. Qu'il y en ait qui rôdent dans les environs, ils nous auront entendus. Fichons le camp, je vous dis. Sinon, dans cinq minutes, nous sommes bons.

M. Espérandieu secoua la tête.

— Ce ne sont pas les *bush men*. Les *bush men* n'auraient pas laissé ceci.

Il désignait, au seuil du couloir, le râtelier d'armes. Une dernière lueur de jour traînait encore sur les canons des fusils, des pistolets.

— Il faudrait pourtant prendre une décision, dit M. Guibourg. Dans quelques secondes, il fera tout à fait nuit.

— Visitons le bungalow, fit M. Espérandieu, puis nous nous en irons. Qu'est-ce qu'il y a. Crépin?

— Qu'est-ce qu'il y a? répéta M. Guibourg.

Ils n'obtinrent point de réponse. M. Crépin venait de soulever le store de paille de la fenêtre de gauche, celle du cabinet de travail de Fabre. Un bras sur l'appui de la fenêtre, l'autre tendu pour maintenir l'écartement du store, il restait ainsi, sans bouger. Le buste penché à l'intérieur de la pièce, il regardait.

— Chut! murmura-t-il enfin.

— Qu'est-ce que c'est?

— Chut! Il est là.

— Qui est là?

— Fabre. Je le vois. Il est accoudé à sa table. Il dort.

M. Guibourg s'était mis à trembler.

— Tonnerre! fit M. Espérandieu. En voilà assez! Entrons!

Tous les trois, coude à coude, ils pénétrèrent dans le corridor, s'arrêtèrent devant la porte du cabinet de travail. Doucement, M. Crépin l'entr'ouvrit.

— On n'y voit rien, dit M. Guibourg.

— Si, dit M. Espérandieu, si, on voit quelque chose. Mes yeux commencent à s'habituer. Bon Dieu! Crépin avait raison, le voilà!

Fabre était assis dans son fauteuil, devant son bureau. Son bras gauche replié supportant sa tête. Sur la table, où s'attardait un reste de clarté, une large tache noire s'étalait.

— Son encrier, il a renversé son encrier, dit M. Guibourg, dont on entendait les dents claquer.

Il se tut. M. Espérandieu lui avait saisi la main.

— Imbécile! Tu n'as donc pas compris? Ce... ce n'est pas de l'encre.

S'étant alors approché du cadavre, ils le trouvèrent froid, déjà raidi, la tempe droite fracassée par une balle.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 8 MAI 1929
PAR LES
ÉTABLISSEMENTS BUSSON
117, RUE DES POISSONNIERS
PARIS

OUVRAGES
DE PIERRE BENOIT

DIADUMÈNE
POÈMES — 3 fr. 75

L'ATLANTIDE
ROMAN — 12 francs

POUR DON CARLOS
ROMAN — 12 francs

LES SUPPLIANTES
POÈMES — 12 francs

LE LAC SALÉ
ROMAN — 12 francs

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS
ROMAN — 12 francs

L'OUBLIÉ
ROMAN — 3 fr. 75

Mlle DE LA FERTÉ
ROMAN — 12 francs

LA CHATELAINE DU LIBAN
ROMAN — 12 francs

LE PUITS DE JACOB
ROMAN — 12 francs

ALBERTE
ROMAN — 12 francs

LE ROI LÉPREUX
ROMAN — 12 francs

AXELLE
ROMAN — 12 francs

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, Rue Huyghens, 22 — PARIS

ÉTABLISSEMENTS BUSSON, IMPRIMEURS, 117, rue des Poissonniers, PARIS (18e)